

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON
- MEDECINE -
U. E. R. SUD-OUEST

Année 1977 - N° 482

ALCOOL ET CORAN

**Contribution transculturelle
à l'étude de l'alcoolisation**

THESE

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 26 Octobre 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Alain GASTÉ

né le 11 Septembre 1947

à BESANÇON (Doubs)

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON

- MEDECINE -

U. E. R. SUD-OUEST

Année 1977 - N° 482

ALCOOL ET CORAN

**Contribution transculturelle
à l'étude de l'alcoolisation**



THESE

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 26 Octobre 1977

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Alain GASTÉ

né le 11 Septembre 1947

à BESANÇON (Doubs)

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD - LYON
- MEDICINE -
U. E. R. SUD-OUEST

Année 1975 - N° 425

ALCOOL ET CORAN

Contribution à l'étude de l'alcoolisation
transcendantale



THÈSE

présentée

A l'Université Claude Bernard - LYON
et soutenue publiquement le 25 Octobre 1975
pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Alain GASTÉ

né le 17 Septembre 1947

à BESANÇON (Doubs)

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD - LYON I

Président de l'Université : Monsieur le Professeur D. GERMAIN
Premier Vice-Président : Monsieur le Professeur E. ELBAZ
Deuxième Vice-Président : Monsieur B. ROUSSET
Troisième Vice-Président : Monsieur R. LOPEZ
Secrétaire Général : Monsieur J. RAMBAUD

UNITES D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE DE L'UNIVERSITE

MEDICINE - GRANGE-BLANCHE - Directeur : Monsieur le Docteur B. SALLE (MCA)
ALEXIS-CARREL Directeur Monsieur le Professeur R. MORNEX
SUD-OUEST Directeur Monsieur le Professeur J. NORMAND
LYON-NORD Directeur Monsieur le Docteur J.P. NEIDHARDT
Directeur
Honoraire : Monsieur le Professeur A. BERTOYE

BIOLOGIE HUMAINE - Directeur : Monsieur le Docteur J.P. REVILLARD (MCA)

TECHNIQUES DE READAPTATION - Directeur : Monsieur le Docteur A. MORGON (MCA)

SCIENCES PHARMACEUTIQUES - Directeur : Monsieur le Professeur BIZOLLON

SCIENCES ODONTOLOGIQUES - Directeur : Monsieur le Docteur R. VINCENT

INSTITUT REGIONAL D'EDUCATION PHYSIQUE ET SPORTIVE :

Président du conseil d'UER : Monsieur le Professeur R. GUILLET

Directeur : Monsieur A. MILLON

MATHEMATIQUES - Directeur : Monsieur le Professeur E. COMBET

PHYSIQUE - Directeur : Monsieur le Professeur J. DELMAU

CHIMIE ET BIOCHIMIE - Directeur : Monsieur le Professeur J. HUET

SCIENCES DE LA NATURE - Directeur : Monsieur le Professeur R. GINET

SCIENCES PHYSIOLOGIQUES - Directeur : Mademoiselle le Professeur J.F. WORBE

INSTITUT UNIVERSITAIRE ET TECHNOLOGIE N° 1 - Directeur : Mr le professeur B. POUYET

INSTITUT UNIVERSITAIRE ET TECHNOLOGIE N° 2 - Directeur : M.J. GALLET (Directeur
ENSAM)

OBSERVATOIRE - Directeur : Monsieur MONNET (Astronome Adjoint)

PHYSIQUE NUCLEAIRE - Directeur : Monsieur le Professeur GUSAKOW

MECANIQUE - Directeur : Mademoiselle le Professeur G. COMTE-BELLOT.

Examineurs de la Thèse

Président : Monsieur le Professeur M. COLIN

Assesseurs : Monsieur le Professeur J. GUYOTAT
Monsieur le Professeur Agrégé J. VEDRINNE
Monsieur le Professeur Agrégé J. HOCHMANN
Monsieur le Docteur J.P. VIGNAT

A SIMONE,

A EMMANUELLE,

A FRANÇOIS

A TOUTE MA FAMILLE

A Monsieur le Président de Thèse,

Monsieur le Professeur M. COLIN

Aux Membres du Jury,

Monsieur le Professeur J. GUYOTAT

Monsieur le Professeur Agrégé J. VEDRINNE

Monsieur le Professeur Agrégé J. HOCHMANN

Monsieur le Docteur J.P. VIGNAT

Je les remercie d'avoir bien voulu juger ce travail
et leur exprime mon profond respect.

" Que les Musulmans croyants qui peuvent lire ces lignes pardonnent ma franchise. Pour eux il s'agit du livre d'ALLAH et je respecte leur foi. Mais je ne la partage pas et je ne veux pas recourir, comme l'ont fait bien des orientalistes, à des formules équivoques dissimulant ma pensée. Cela permet de conserver plus facilement peut-être de bonnes relations avec les individus et les gouvernements qui professent l'Islam. Mais je ne veux tromper personne. Les Musulmans peuvent légitimement refuser de lire le livre, de prendre connaissance de la pensée d'un non-Musulman ; mais s'ils le font, il faut qu'ils s'attendent à y trouver des propositions qui, pour eux, sont blasphématoires. Je ne crois pas, évidemment, que le CORAN est le livre d'ALLAH, sans quoi je serai Musulman. Mais le CORAN existe et, m'étant intéressé à son étude comme bien d'autres non-Musulmans, il faut naturellement que je me l'explique".

M. RODINSON : MAHOMET

INTRODUCTION GENERALE

Le désir d'effectuer un travail en rapport avec l'Islam et la civilisation arabe est né du souci de concrétiser par un travail théorique une pratique de neuf mois de coopérant militaire au Maroc. Il semblait nécessaire qu'il reste autre chose de cette expérience que des souvenirs, les bons devaient être fixés et les pénibles, issus de la transplantation et de l'isolement, dépassés. Le contact avec la civilisation arabe entraîne fatalement à une lecture du CORAN qui ne peut manquer de séduire l'occidental. Cela est responsable d'un enthousiasme qui sera visible dans ce travail, et, s'il y a volonté de faire connaître la civilisation arabe, cette volonté est modeste car il s'agit en fait de montrer comment un européen peut découvrir cette culture.

Au cours de cette lecture une préoccupation est née : découvrir par quels textes la religion musulmane interdisait la consommation des boissons alcooliques et de quel niveau était cette interdiction. L'hypothèse était de vérifier si le niveau absolu de cette interdiction auquel le psychiatre européen fait usage dans sa pratique avec le patient alcoolique d'origine arabe correspond avec la réalité culturelle de manière à pouvoir opposer aux contradictions qui sont fréquemment exprimées par ces derniers une connaissance fondée sur des bases plus solides qu'une rumeur. Cette recherche est l'un des buts de ce travail, elle en constitue les deux premières parties.

Cependant cette préoccupation fut assez vite dépassée par la réalité du travail quotidien de coopérant-psychiatre. Nombreux en effet étaient les malades alcooliques qui se présentaient à la consultation Psychiatrique. Il était assez aisé de les classer en trois catégories toutes fondées sur un aspect différent de déculturation. Une forme est assez proche de ce que l'on appelle "l'alcoolisme mondain", elle est celle des hommes ou des femmes qui ont reçu à l'étranger ou dans leur pays même une éducation et une culture de type occidental, c'est l'alcoolisme des arabes des classes riches ou aisées. Une autre forme est celle des émigrés qui "apprennent" à boire à l'étranger du fait de conditions sociales et professionnelles déplorable ou du fait des coutumes des armées dans lesquelles ils se sont engagés, ici le rôle de l'armée française est fondamental pour ce qui concerne les Maghrebins. Ces émigrés de retour dans leur pays introduisent leurs coutumes d'alcoolisation et sont responsables de l'apparition et du développement d'un alcoolisme rural. La dernière forme individualisable est en relation directe avec les processus d'industrialisation contemporains de la période de colonisation qui en installant dans la banlieue des villes une industrie moderne est responsable de l'apparition d'un sous-prolétariat urbain au sein duquel se développe un alcoolisme grave dont les formes avec troubles neurologiques associés sont fréquentes du fait de la consommation d'alcool méthylique. Un élément de la thérapeutique de ces formes d'alcoolisme était le rappel de l'interdiction de la consommation des boissons alcoolisées par le CORAN.

Les résultats étaient cependant loin d'être à la mesure des espérances ; ce qui a imposé une interrogation concernant les rapports de cette interdiction avec la déculturation. Quels sont les éléments qui permettent à un Arabe de tenir le CORAN pour le texte sacré de la religion islamique en lesquels le sujet déculturé ne peut plus croire ? Cette étude fait l'objet de la troisième partie.

De retour en France, la vie quotidienne de l'interne d'un service d'homme adulte confronte encore cette expérience avec la réalité. Une observation au moins mérite ici d'être rapportée :

Mr ABD... Hocine est hospitalisé en Novembre 1973 pour syndrome anxio-dépressif ; ancien harki, il est en France depuis 1962. D'origine algérienne il a vécu dans un milieu rural toute son enfance aussi bien dans sa famille naturelle que dans celle du colon français qui employait ses parents et qu'il considère comme sa famille adoptive. Au début de la guerre d'indépendance il a choisi de défendre la propriété de ce colon qui lui a conseillé de s'engager dans l'armée française car il l'a estimé en danger. Dans son village natal a lieu un accorçage entre l'unité dans laquelle il combat et des éléments du F.L.N. qu'il appelle "les soldats algériens". Au cours de cette lutte ses quatre plus jeunes enfants sont tués à la sortie de leur école. Mr ABD... ne sait pas si ce sont les balles françaises qu'il a pu tirer ou celles des algériens qui les ont tués mais il participe comme volontaire au peloton d'exécution qui a exercé des représailles.

Lors de l'indépendance il quitte sa terre natale et perd le contact avec sa famille dont les membres ont été tués, se sont enfuis précipitamment ou sont membres du F.L.N. et sont pour Mr ABD... "comme s'ils n'existaient pas".

Pendant quelques années, il n'a eu comme point de références que la nationalité française matérialisée par sa carte d'identité, la haine des arabes agit au moins deux fois. Il a acheté un pistolet et tiré sur deux arabes qui passaient et, plus tard, il se rend à l'Ambassade d'Israël pour tenter de s'engager.

Sa cellule familiale est composée de son épouse et de deux filles, l'aînée âgée de 17 ans ~~est la seule survivante de ses enfants et la plus jeune~~ âgée de 5 ans a été adoptée, elle est la fille d'une française et d'un ancien harki, ami de Mr ABD... Les problèmes familiaux sont majeurs. La femme aurait quitté quatre fois le domicile conjugal mais Mr ABD... pense qu'elle y a été contrainte par son beau-frère qui ne veut pas qu'elle vive avec un "traître". La fille aînée, que Mr ABD... voulait marier à un français, vit en concubinage avec un algérien qui est l'objet de toute l'agressivité de Mr ABD... car c'est sur lui qu'il a tiré. Il est persuadé n'avoir été condamné qu'à une amende grâce aux "bons et loyaux services" qu'il a rendu pendant la guerre d'Algérie et il est convaincu d'avoir le droit de "descendre" quand il lui plait, n'importe quel Algérien. A la suite de cela son "gendre" aurait tenté de l'écraser avec sa voiture et un jugement aurait une nouvelle fois donné raison à Mr ABD... A la suite de tous ces événements, il a quitté la région du Nord-Est où il vivait pour venir s'installer dans la région lyonnaise où il trouve un emploi et "s'abrutit" de travail ce qui n'empêche pas la survenue d'un syndrome anxio-dépressif avec tentatives de suicide qui semblent avoir valeur d'appel au secours: il s'est allongé en travers de la N.7.

En 1973 Mr ABD... a un espoir: que les problèmes de pétrole s'enveniment pour en découdre avec les Arabes, et un désir : divorcer pour que lui soit confié Marylin, la fillette adoptée, quitte à la placer à l'Assistance Publique. Très rapidement les problèmes liés à l'alcoolisation apparaissent : introduction d'alcool dans l'hôpital (vin d'Algérie !) et retour de permission en état d'ivresse avec agitation.

Au début de l'année 1974, il fait une demande de cure de désintoxication qui est interprétée comme une ultime tentative d'appartenance à la culture française. Cette cure est entreprise avec un déroulement satisfaisant quoique entrecoupé d'incidents : Mr ABD... a introduit de nouveau du vin dans l'hôpital ! Cependant son état s'améliore et une sortie peut être envisagée compte tenu de l'aboutissement d'un travail d'équipe pour retrouver pour cet homme des conditions socio-professionnelles décentes.

Deux jours plus tard Mr ABD... est de nouveau hospitalisé car l'état dépressif est réapparu identique. Mr ABD... souhaite retrouver sa famille ce qui va permettre l'aboutissement de nombreuses démarches de recherches. Quelques membres de l'équipe soignante l'accompagnent même dans le Nord-Est où son épouse vit encore pour qu'il puisse s'expliquer. La famille prend la décision de se réunir dès qu'il aura trouvé un travail et un logement. Vers le milieu de l'année 1974 la famille arrive à Lyon à l'improviste et doit être logée aux Sans-Abris. Fin 1974 le malade pourra sortir de l'hôpital, il va vivre dans sa famille et travailler dans l'usine où travaillent déjà sa fille aînée et son "gendre". Il est réhospitalisé un mois plus tard pour une courte durée car il a de nouveau agressé des Algériens dans la rue et parce que, la nuit, il réveille sa femme pour l'insulter et la traitant de "sale Juive". Sa fille aînée est enceinte.

Sa situation sera stabilisée jusqu'en Mai 1975 où il doit être réhospitalisé car il a quitté son domicile en emmenant avec lui la fillette qu'il confie à la Sauvegarde à l'Enfance car il estimait à juste titre d'ailleurs qu'elle était exploitée par sa femme qui lui faisait garder l'enfant de la fille aînée et lui donnait le statut d'une petite bonne à tout faire. Au cours de ce séjour seront découverts un infiltrat tuberculeux du sommet et une gastrite atrophique d'origine éthylique. En septembre il quitte l'hôpital et son premier souci est de reprendre l'enfant confiée aux services sociaux, décision à laquelle l'équipe est favorable si le contrôle d'une assistante de prévention s'exerce.

Dès ce moment la situation se dégrade complètement, les difficultés familiales sont telles qu'il est même amené à l'hôpital par son épouse car il n'y a plus assez d'argent à la maison. Son désir d'être reconnu comme un "Français à 100 %" est sans arrêt mis en échec, il n'en reste bientôt plus que la caricature ironique et tragique, il est buveur, hâbleur, blagueur, patriote, calotin mais anticlérical car s'il utilise fréquemment un chapelet, il le porte comme un collier autour du cou. Un seul élément reste stable, son attachement pour sa fille adoptive, enfant idéale qu'il aurait pu avoir s'il avait été Français d'une femme qu'il identifie à la France, terre et mère idéale. "Si je perds Marylin, je deviens complètement fou."

Les hospitalisations vont se multiplier ayant toujours pour motif un état d'ivresse aigu et ne dureront guère que quelques heures à quelques jours. La situation familiale se dégrade et Mr ABD... signale que la vie que l'on fait mener à la fillette est intolérable, qu'elle ne va plus à l'école. Les services de la Sauvegarde à l'Enfance sont alertés et le Juge des Enfants prononce une mesure de retrait la concernant.

Six jours plus tard, fin Mars 1976, le journal signale le décès de Mr ABD... dont le corps a été découvert un matin sur la voie publique, il a été victime d'un accident de circulation en absence de tout témoin et dont l'automobiliste responsable s'est enfui. Meurtre, suicide ou "simple" accident de la circulation, ultime et tragique tentative d'identification ?

L'échec de la prise en charge de ce malade, de même que le sentiment de tristesse éprouvé lors de l'annonce du décès de cet homme pour lequel les soignants éprouvaient une certaine sympathie, ont obligé à une nouvelle interrogation. Quel pouvait être le sens profond de ce symptôme d'alcoolisation pour le sujet d'origine arabe ? Cette recherche est l'objet de la quatrième et dernière partie de ce travail.

Ce travail est donc composé de quatre parties, la première définit dans quels textes on peut trouver cette interdiction, la deuxième, en mettant, en rapport les différents textes entre eux et en les resituant dans la Tradition arabe, se propose de vérifier le niveau de cette interdiction. La troisième partie essaie, en la replaçant dans le courant de la civilisation arabe traditionnelle, de mettre à jour le niveau de déculturation que signe, pour l'Arabe, la consommation de boissons alcooliques. La quatrième partie a pour point de départ l'étude des rationalisations concernant cette interdiction, elle conduit par l'analyse des rituels de purification à reconnaître une puissance à l'alcool dont la consommation s'inscrit dans le phénomène totémique. La comparaison avec le culte de Dionysos, dont le rapprochement est fondé, permet de pointer, par l'effet des contrastes, le sens profond de cette interdiction. Au terme de ces quatre parties, un chapitre de conclusion analyse la valeur de l'utilisation du rappel de l'interdit religieux dans le traitement de l'alcoolisation des sujets d'origine arabe.

Ce travail, qui ne s'appuie pas sur l'étude de cas cliniques, se veut une mise en rapport des textes de la religion musulmane ainsi que de l'Islam avec d'autres cultes, en particulier celui de Dionysos. Il tente d'établir un lien entre deux civilisations dont l'une, l'Occidentale, utilise pour nommer sa consommation d'un toxique un mot dont la racine est issue de l'autre, l'Arabe qui interdit complètement cette consommation et ne la connote pas par le même mot. Ce travail peut donc se définir comme une contribution transculturelle à l'étude de l'alcoolisation.

P R E M I E R E P A R T I E

L E S S O U R C E S

- I . INTRODUCTION
- II . LE CORAN
- III . LA SUNNA
- IV . LA VIE DU PROPHETE
- V . QUELQUES REPERES CHRONOLOGIQUES

I . INTRODUCTION

La Communauté Musulmane et le Croyant voient toute leur vie réglée par la Loi Islamique. Ainsi, à la théologie dogmatique, ou "science de l'Unité de Dieu" (Thawhid), s'oppose la science de la Loi Divine (Fiqh) qui a pour but d'indiquer aux fidèles la manière dont ils doivent agir. Cette dernière caractérise mieux l'Islam que sa théologie ou sa mystique d'apparition tardive. Dans cette loi, on trouve un ensemble de règles où l'on reconnaît des principes moraux ou politiques, des points de rituels ou de dogme, des données juridiques et, enfin, des préceptes d'économie ou d'hygiène. Ces différences ne sont pas faites par le Musulman pour qui le concept de "Droit" n'existe pas. La Loi Islamique permet de vivre dans l'état de chose idéal voulu par Dieu ; elle a été établie par les Docteurs de la Loi à partir du CORAN et de LA SUNNA, ou Tradition.

L'interdit concernant les boissons alcooliques est un des éléments de cette Loi Islamique, son étude ne peut donc commencer que par un repérage dans les textes sacrés des fondements de cette interdiction.

II . LE CORAN

MAHOMET reçut la révélation de sa mission dans des conditions un peu semblables à celles dans lesquelles tous les grands initiés eurent connaissance de leur vocation. Au cours d'une retraite dans une montagne proche de la Mekke, il reçoit la visite d'un messenger divin, identifié plus tardivement avec l'Archange Gabriel.

"Dis (-leur) : "Celui qui est ennemi de Gabriel (est infidèle) car celui-ci, avec la permission d'ALLAH, a fait descendre (La Révélation) sur ton coeur (, Prophète !,) pour déclarer véridiques les messages antérieurs, comme Direction et Annonce pour les Croyants".

S.II., V. 91.

Ce verset suggère que la nouvelle révélation est un ouvrage écrit identique aux "messages antérieurs" dont les Mekkois ont connaissance par la Thora ou les Evangiles des communautés juives ou chrétiennes qu'ils côtoient. Cependant le CORAN n'est pas un texte écrit ; dans le CORAN même, ce mot prend le sens de "récitation à haute voix", dérivant d'une racine syriaque ayant un sens proche. Ce fait explique que la parole divine, reconnue et respectée comme telle, n'ait pas été notée par les premiers fidèles. Pendant vingt ans, de 612 à 632 à la mort du Prophète, les messages vont se succéder avec, cependant, quelques interruptions, dont certaines inquiétèrent MAHOMET.

En 622, du fait des persécutions exercées à l'encontre des Musulmans le Prophète et sa communauté émigrent à Médine. C'est l'Hégire, ou Emigration, qui est pris comme date de référence du calendrier arabe. C'est pendant cette période médinoise, que les fidèles commencent à transcrire ses paroles. Cependant il ne s'agit pas d'un travail régulier mais d'entreprises individuelles, intermittentes, traduisant une ferveur personnelle à l'égard d'un texte senti comme particulièrement important. Les matériaux utilisés, omoplates de chameaux et morceaux de cuir, confirment l'aspect rudimentaire de cette notation, encouragée par le Prophète qui, cependant, n'en fait pas un devoir ou une obligation.

A la mort de MAHOMET, le 13 rabi I de l'an II de l'Hégire (8 juin 632), une grande confusion s'installe parmi les fidèles. Abou Bakr, élu calife, réussit à réprimer les révoltes et à stabiliser la situation ; il meurt en 634 après avoir désigné son successeur : le calife Omar. Les dix années du règne de celui-ci sont marquées par le début des conquêtes musulmanes ; alors que les douze ans de pouvoir de son successeur, le calife Othman, sont marqués par le développement dangereux de division entre les fidèles. Le trône est ensuite

occupé par Ali, le propre gendre du Prophète, qui ne sera calife que pendant une durée de cinq années où les luttes fratricides entre les différentes factions sont à leur maximum. Il est dépossédé du pouvoir par la dynastie Omeiyade de Damas, qui lance les grandes conquêtes arabes, avant d'être remplacée à son tour par les Abassides de Bagdad. En 756, les conquêtes sont terminées, le monde arabe est divisé en deux, une dynastie Omeiyade règne à Cordoue alors que Bagdad est devenue la capitale des Abassides.

Abou Bakr, en réponse à l'inquiétude de nombreux fidèles concernant la conservation de la parole divine après la mort de MAHOMET, propose la création d'un corpus groupant l'ensemble des recueils personnels. Cependant ce n'est que sous le règne du troisième calife Othman que peut être réalisée une Vulgate officielle, ce qui s'accompagne de l'acte sacrilège de destruction de tous les documents où avaient été notées, du vivant du Prophète, ses révélations.

La création de ce texte officiel est loin de résoudre tous les problèmes qui se posent. Le système graphique est si précaire qu'il ne dispense pas de l'étude "par coeur" du texte, ce qui entraîne la création au sein de la Communauté d'un corps de "lecteur du CORAN" dont le rôle sera considérable dans les affaires publiques. De 685 à 705, sous le règne du Calife Omeiyade Abd El Malik, on s'emploie à "homogénéiser" l'orthographe du Livre Sacré, tout en s'efforçant d'éliminer les versions entachées d'influences factionnelles diverses. La version définitive de la Vulgate est ainsi constituée ; cette version, othmanienne d'esprit, est à peu de chose près, celle dont on dispose aujourd'hui.

Les cent quatorze chapitres ou sourates qui forment cette vulgate sont classés dans un ordre de longueur décroissante, à l'exception de la sourate dite Liminaire, l'une des plus courtes, placée en tête du CORAN en raison de son importance liturgique au point qu'elle ait pu être appelée "Le Pater Noster" de l'Islam.

*"Au nom d'ALLAH, le Bienfaiteur miséricordieux.
Louange à ALLAH, Seigneur des Mondes,
Bienfaiteur miséricordieux,
Souverain du Jour du Jugement !
(C'est) Toi (que) nous adorons, Toi dont nous demandons l'aide !
Conduis-nous (dans) la Voie Droite,
La Voie de ceux à qui Tu as donné Tes bienfaits,
qui ne sont ni l'objet de (Ton) courroux ni les Egarés.*

S.I. : Al Fatiha.

Ce classement en fonction de la longueur semble être une habitude propre au monde sémite, il a, bien évidemment, bouleversé l'ordre chronologique. Les sourates les plus longues, et donc placées au début du CORAN, sont celles qui correspondent à la dernière partie de l'apostolat de MAHOMET, après l'Emigration à Médine. En quelque sorte, il est possible de dire que nous lisons le CORAN suivant une chronologie inversée. Chaque sourate porte un titre qui a été fixé par l'usage en fonction soit du premier verset, soit d'un passage du texte senti par les fidèles comme plus important, soit d'un développement plus long, comme une narration, par exemple.

Chaque sourate est formée de la juxtaposition de révélations différentes soit traitant d'un même sujet, soit d'un ensemble composite traitant de problèmes différents. Comme réponse à la question concernant la responsabilité de l'agencement de ces thèmes à l'intérieur d'une sourate, a prévalu l'idée

qu'il s'agit du résultat d'une intuition où se retrouve l'inspiration d'ALLAH. Ce détail montre bien le désir du théologien de pouvoir s'appuyer sur un texte intangible.

Chaque sourate est divisée en versets ; dans les plus anciennes le rythme du vers est marqué nettement par la rime et les césures, dans les plus récentes il s'allonge sans pour autant perdre de sa musicalité. L'Occidental non arabisant peut avoir l'impression que les fidèles "chantent" les prières et ne peut croire que les mélodies qu'il entend au travers des grilles qui masquent les fenêtres de l'école coranique sont les leçons d'instruction religieuse des tout jeunes enfants. Par le contenu, il est possible de distinguer deux types de versets : les uns de description ou d'exhortation sont marqués par un souffle poétique ou épique d'une rare beauté ; les autres traitent de sujets techniques en rapport avec les rites religieux ou l'organisation sociale de la Communauté avec simplicité et efficacité. Cependant, ce qui surprend le plus est au niveau de la forme ; le verset coranique n'est que parole, discours direct que Dieu adresse en particulier à chaque fidèle par la bouche du Prophète. Dans les pages qui vont suivre nous essayerons de donner un aperçu de cette poésie "divine", mais il nous faut cependant regretter de ne pouvoir l'appréhender qu'au travers de traductions.

Nombreuses sont les traductions du CORAN et depuis la création de la Vulgate officielle, trois ordres de motifs ont inspiré les traducteurs. Durant tout le Moyen Age, la connaissance du texte sacré de l'Islam était réservée aux lettrés, ecclésiastiques le plus souvent. Il s'agit pour ceux-ci de comprendre la doctrine pour mesurer l'attrait qu'elle exerce sur les foules, pour pouvoir lutter contre elle efficacement lors des conquêtes militaires, pour supprimer toute trace ou influence chez les nouveaux convertis. Les fonctionnaires chrétiens, aussi, étudiaient le CORAN soit pour composer avec le vainqueur lorsqu'ils vivent en pays conquis, soit parce qu'inquiets devant la poussée des armées arabes, ils veulent se donner tous les "moyens" pour parvenir à une victoire. Cependant, toutes ces traductions sont bien imparfaites, souvent incomplètes ; en fait il s'agit le plus souvent d'adaptations.

Le seizième siècle, siècle de l'humanisme, voit se développer le goût pour l'étude des langues orientales. En Italie, aux Pays Bas, paraissent des traductions assez fidèles du CORAN. En France, ce n'est qu'en 1647 que paraît la traduction d'André du RYERS, première traduction réalisée en français directement à partir du texte arabe. Jusqu'au début du vingtième siècle, les traductions se succèdent apportant toutes un élément nouveau. Cependant aussi précise soit-elle, une traduction est insuffisante pour permettre de rendre compte du texte coranique ; la nécessité de comprendre les conditions historiques de la révélation puis de la transmission du CORAN s'impose aux savants. Cet état d'esprit atteint son maximum au début du vingtième siècle dans les travaux des philologues allemands de l'Ecole de NOLDEKE, Histoire du CORAN, qui marquent de leur influence toutes les études modernes concernant le texte sacré. Ces travaux ont permis, outre une base plus correcte de traduction, de classer les sourates en fonction de l'ordre chronologique, ce qui rend leur lecture plus aisée.

Actuellement, il existe de nombreuses traductions en langue française qui sont d'excellente qualité ; il a été nécessaire d'en choisir une pour base de ce travail. Ses qualités devaient être nombreuses et fort différentes ; il fallait qu'elle soit très fidèle au texte du CORAN, claire et précise, capable cependant de rendre compte des diverses interprétations possibles du texte arabe. Elle devait donc comporter de nombreuses notes et, si possible, une bonne introduction. Le classement des sourates devait être clair pour pouvoir effectuer facilement le passage du système ancien au nouveau fondé

sur l'ordre chronologique. Cette édition devait comporter un index complet pour pouvoir retrouver facilement une notion dans l'ensemble du texte coranique. Enfin, cette édition devait être économique, de format de poche, mais suffisamment résistante pour pouvoir entrer dans le paquetage d'un militaire et le suivre dans ses voyages entre la France et le Maroc. Une telle édition existe ! C'est le CORAN traduit par Régis BLACHERE, professeur à la Sorbonne et édité par G.P. MAISONNEUVE et LAROSE, PARIS. 1966. Toutes les citations de la parole du Prophète sont issues de cet ouvrage et portent en référence la numérotation des sourates et des versets suivant le système de classement traditionnel. Si l'usage de cette traduction ne dispense pas de consulter celles d'autres auteurs en raison même de ses qualités de précision, elle permet cependant à son lecteur de goûter des instants de plaisir intense et rare pour lesquels le professeur BLACHERE doit être respectueusement, mais avec chaleur, remercié.

III . L A S U N N A

Le mot SUNNA a le sens littéral de coutume ancestrale et consacrée ; dans le CORAN, il a déjà le sens de "usage" ; par extension, il prend le sens de règle tirée des attitudes, des manières d'agir de quelqu'un. La SUNNA, ou Tradition, se réfère exclusivement aux dires et aux actes du Prophète ; elle n'est jamais confondue avec la parole de Dieu, ni par le contenu ni par le style. L'importance de la Tradition est considérable, l'exégèse y puise sans mesure pour éclairer le CORAN dans le but d'ériger en système le dogme et la Loi de l'Islam. Il est apparu que la Révélation acquerrait seulement son ultime rigueur en faisant référence à la Tradition, posant du même coup le principe de deux fondements de l'Islam. Le principe est simple, devant chaque problème qui se pose aux Croyants, il suffit, par référence à la Sunna, d'imiter MAHOMET, le meilleur des modèles. A cette tradition s'oppose l'innovation (Bida), acte contraire à la religion, encore que l'on ait pu admettre l'existence de "belles innovations".

La transmission de la Tradition est d'abord orale, puis recueillie dans des textes dont le plus utilisé est celui du persan El Bokhari (810-870), "L'Authentique Tradition Musulmane". Il est divisé en quatre-vingt-dix-sept chapitres, eux-mêmes divisés en sections qui ne comprennent en général qu'un petit nombre de traditions qui se nomment Hadiths. Chaque Hadith est donc l'équivalent d'un verset du CORAN, il est précédé d'une rubrique Tardjouma (textuellement "propos dits") qui permet à l'auteur de préciser le sens dans lequel il faut l'entendre ; aussi est-il très fréquent de retrouver sous deux rubriques différentes la même tradition. Un Hadith comporte deux parties, le Matn (ou texte narratif) et l'Isnad (ou appui) qui est la longue chaîne des intermédiaires par laquelle le Hadith est parvenu au transcripteur. Très peu de Hadiths semblent remonter authentiquement jusqu'au Prophète, cinq pour cent selon les plus optimistes. Le premier des signes permettant cette affirmation est le fait que chaque secte invoque des Traditions, parfois forgées consciemment, en vue de soutenir ses prétentions. Un auteur aurait même avoué : "Le Hadith est la forme sous laquelle nous mettons nos opinions". Le deuxième point est représenté par le fait que l'on y retrouve des influences extérieures à l'Islam ; texte de l'évangile, apports gnostiques et néo-platoniciens. Les anciens auteurs arabes avaient d'ailleurs critiqué l'authenticité de certains Hadiths mais selon une méthode curieuse ; et notamment ceux concernant l'interdiction portant sur les boissons alcooliques. Ils cherchaient à déterminer si la transmission avait matériellement pu avoir lieu entre les différents intermédiaires et quel degré de confiance accorder à chaque maillon de la chaîne. En règle générale la critique n'a jamais porté sur le contenu des Hadiths. De plus, certains Hadiths, dont l'authenticité pouvait être légitimement rejetée, durent être maintenus car trop profondément implantés en Islam.

Il apparaît donc que le Hadith n'est pas tant un document touchant l'enfance de l'Islam que le reflet des tendances de la communauté à une époque

ultérieure de son évolution. Toutes les causes furent défendues à coup de Traditions, ce qui fait dire à un vieux sage : "J'ai observé que le pieux croyant n'est jamais plus porté à mentir que s'agissant de Hadith". Parmi ces traditions forgées, la suivante est remarquable, qui fait dire à MAHOMET : "A l'instar de ce qui s'est passé pour les anciens Prophètes, on verra se multiplier les dires qui me seront attribués. Ce que, alors, on fera passer comme venant de moi, comparez-le au Livre de Dieu, et ce qui s'accordera avec lui, cela est de moi, que je l'aie dit, ou non".

L'ouvrage utilisé comme référence est "L'Authentique Tradition Musulmane" d'El Bokhari, choix de Hadiths, traduction, introduction et notes par G.H. BOUSQUET, Ancien Professeur à la Faculté de Droit d'Alger. Fasquelles Editeurs. PARIS. 1964.

IV . LA VIE D'U PROPHETE

Les vies du Prophète sont nombreuses, elles sont toutes établies par les historiens à partir du CORAN et des Hadiths et cela dès le dixième siècle. Elles tentent de rétablir une chronologie des événements de la vie du Prophète. Malheureusement, elles sont toutes plus ou moins "fausses" et embellies par la légende. La plus classique est "La Vie du Prophète" d'Ibn Hicham et qui est très fréquemment reprise dans les études concernant MAHOMET.

V . QUELQUES REPERES CHRONOLOGIQUES

- 571 : Année de l'Eléphant ; naissance probable de MAHOMET. Orphelin très tôt, l'enfant est à la charge de la tribu paternelle.
- 573 : Naissance probable d'Abou Bakr, le futur calife.
- 580 : Date attribuée à la présumée rencontre du futur Prophète avec le moine Bahira.
- 595 : Mariage avec Khadija.
- 612 : Début de la Mission du Prophète.
- 614 : Conversion d'Hamza, oncle du Prophète.
Début des persécutions exercées à l'encontre des musulmans.
Episode des "Versets Sataniques" dont l'abrogation a lieu l'année suivante.
- 615 : Une partie de la nouvelle communauté émigre en Abyssinie.
- 617 : Les Musulmans sont "excommuniés" par leurs concitoyens.
Conversion de Omar, le futur calife.
- 620 : Pour MAHOMET, c'est "l'Année du Deuil".
Décès de son oncle et tuteur Abou Thalib.
Décès de Khadija.
Date supposée de la fameuse vision du "Voyage Nocturne", dont l'anniversaire est célébré le 27 Rajeb.

- 621 : Premiers contacts avec les Médinois en vue de l'Emigration.
Mariage avec Saouda.
- 622 : Emigration. Le lundi 20 septembre 622 le Prophète atteint l'oasis et ne pénétre que le vendredi dans la ville qui deviendra Médine, Madinat An-Nabi : la Ville du Prophète.
L'année 622 devient le point de départ de l'ère musulmane en 638 sous le califat de Omar. Le point de départ n'est pas fixé le 20 septembre 622 (12 Rabi Premier) mais le premier jour du premier mois de l'année arabe, le 16 juillet 622 (1er Moharrem an I).
Mariage avec Aïcha, fille d'Abou Bakr.
Mariage avec Hafça, fille de Omar.
- 623 : Début des opérations militaires par de petits coups de main contre des caravanes. MAHOMET devient le "Prophète Armé".
Fin de la construction à Médine de la maison de MAHOMET et qui deviendra plus tard la célèbre Mosquée du Prophète.
- 624 : Rupture, en février, avec les Juifs ; ce qui se traduit par le changement de "Quibla" : l'orientation pour la Prière sera le Sud, vers la Mekke et non plus le Nord en direction de Jérusalem.
Bataille de Badr le 15 mars contre les Mekkois qui sont battus.
Mariage, au mois de juin, de Fatima, la fille du Prophète et d'Ali, cousin de MAHOMET. Deux enfants naîtront Hassan en 625 et Hussein en 626.
Mariage, au mois de septembre de Oum Kheltoum, fille de MAHOMET et de Othman, le futur calife, dont la précédente épouse, une autre fille de MAHOMET, était décédée depuis peu.
- 625 : Nouvelle bataille contre les Mekkois qui sont, cette fois, vainqueurs. MAHOMET est blessé légèrement au cours de cette lutte. Le CORAN porte de nombreuses marques de ce combat, notamment la sourate III, versets 132 à 168.
- 626 : Rupture totale avec les Juifs qui sont expulsés.
Mariage de MAHOMET avec Zaïnaab, veuve d'un combattant de Badr ; après son décès quelques mois plus tard, MAHOMET épouse une autre femme, Oum Selma, veuve d'un fidèle combattant d'Ohod.
- 627 : Nouveau mariage du Prophète avec Zaïnaab, sa cousine et épouse répudiée de son fils adoptif Zaïd.
Bataille dite du "Fossé". Le 31 mars, attaqués par quatre mille bédouins commandés par Abou Sofyan, les Musulmans se retranchent à Médine derrière un fossé. Cette tactique dérouta les assaillants et révèle leurs divisions ils sont aisément mis en fuite et battus.
- 628 : Les Musulmans prennent l'initiative du combat en partant pour accomplir leur Pélérinage. Arrêtés à Odaïbyya, ils négocient une trêve qui est un succès politique et affirme la puissance de l'Islam naissant.
L'ardeur belliqueuse des troupes est détournée aux dépens des Juifs de l'Oasis de Khaïbar au Nord de Médine.
Mariage du Prophète avec Rihaana, captive juive, puis avec Cafiya, autre captive.
- 629 : "Visite Pieuse" de MAHOMET à la Mekke. Conformément aux stipulations de la trêve, il résiste à la tentation de demeurer par la force dans la ville vidée de la majorité de ses habitants.
Conversion d'Al Abbas, oncle de MAHOMET et tige de la future dynastie des califes de Bagdad.

- 630 : En janvier, dix mille musulmans prennent le chemin de la ville sainte. Abou Sofyan, capturé par une patrouille, règle les termes de la capitulation après avoir abjuré le polythéisme. La Mekke est prise sans coup férir ; une amnistie générale est prononcée. Mariage du Prophète avec Oum Habiba, fille d'Abou Sofyan, puis avec Maïmouna, belle fille d'Al Abbas. Les épouses du Prophète sont au nombre de douze mais il s'interdit lui même d'en épouser d'autres à la suite des difficultés survenues dans le harem qui ne dépassa jamais le nombre de neuf épouses légitimes vivantes et trois concubines.
- 631 : Au Pélérinage présidé par Abou Bakr, Ali apporte de Médine la révélation de la condamnation du polythéisme.
- 632 : Le Prophète vient à la Mekke effectuer le "Pélérinage de l'Adieu" au cours duquel sont fixés les rites de cette cérémonie. Tombé malade peu après, MAHOMET meurt le 13 Rabi Premier de l'an XI. (8 juin 632). Califat d'Abou Bakr.
- 634 : Omar lui succède.
- 638 : Prise de Jérusalem
- 644 : Califat d'Othman.
- 650 : Publication de la Vulgate Officielle.
- 656 : Début du schisme Kharéjite.
- 661 : Dynastie Omeyade de Damas.
- 665 : Attaque arabe au Maghreb.
- 707 : Les Arabes sur l'Indus.
- 711 : Traversée du détroit de Gibraltar par les troupes arabes.
- 718 : Echec devant Constantinople.
- 732 : Bataille de Poitiers.
- 756 : Dynastie Omeyade de Cordoue (756-1031).
Dynastie Abasside de Bagdad (756-1258).
- 785 : Fondation de la Mosquée de Cordoue.
- 795 : Mort de Malik, fondateur du rite malekite.
- 820 : Mort de Chafi, fondateur du rite chafiite.
- 830 : Fondation de la "Maison de la Sagesse" à Bagdad.
- 846 : Les Sarrazins devant Rome.
- 855 : Mort d'Ibn Hanbal, fondateur du rite hanbalite.
- 870 : Mort d'El Bokhari.
- 923 : Mort du médecin Ar Rhazi.

- 1037 : Mort du médecin Avicenne.
- 1062 : Fondation de Marrakech.
- 1092 : Le Cid à Valence.
- 1099 : Première Croisade. Prise de Jérusalem.
- 1156 : Mort de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, instigateur d'une traduction en latin du CORAN.
- 1198 : Mort du médecin Averroès.
Mort d'Abou Madian, introducteur du Soufisme en Afrique du Nord.
- 1202 : Musulmans à Bénarès.
- 1208 : Croisade des Albigeois.
- 1209 : Saint-François d'Assise fonde son ordre.
- 1227 : Mort de Gengis Khan.
- 1235 : Mort du grand poète mystique égyptien Ibn Al Faridh.
- 1248 : Les Chrétiens prennent Séville.
- 1299 : Turcs Ottomans.
- 1406 : Mort du grand philosophe Ibn Khaldoun.
- 1453 : Prise de Constantinople par les Ottomans.
- 1492 : Prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle.
Découverte de l'Amérique.
- 1516 : Les Turcs à Alger.
- 1690 : Nombreuses ambassades françaises vers les pays musulmans pour résoudre des problèmes économiques et militaires.
- 1799 : Bonaparte en Egypte.
- 1830 : Les Français à Alger.
- 1870 : Fondation de l'Université Américaine de Beyrouth.
- 1922 : Fouad 1er roi d'Egypte.
- 1924 : Les Wahabites prennent la Mekke.
Mustapha Kemal supprime le califat.
- 1926 : Ibn Seoud roi du Hedjaz.
- 1947 : Naissance du Pakistan.
- 1949 : Armistice en Palestine.

- 1952 : Révolution égyptienne.
Indépendance libyenne.
- 1956 : Indépendance de la Tunisie.
Indépendance du Maroc.
- 1958 : Formation de la République Arabe Unie.
Révolution Irakienne.
- 1962 : Indépendance de l'Algérie.

DEUXIEME PARTIE

L'INTERDICTION DES "BOISSONS FERMENTEES" PAR LE CORAN ET LES HADITHS

- I . INTRODUCTION : LES QUATRE PERIODES DE L'APOSTOLAT DE MAHOMET
- II . LE VERSET 69 DE LA SOURATE XVI.
- III . SOURATE II., VERSET 216
SOURATE IV., VERSET 46.
SOURATE V.,VERSETS 92 et 93.
- IV . LES HADITHS.
- V . CONCLUSION : S'AGIT-IL D'UNE INTERDICTION FORMELLE ?

"Il est avéré que si l'on veut employer ces remèdes dans le but de mériter la bénédiction divine et qu'on en use avec une foi sincère, on peut en tirer grand profit bien qu'ils n'appartiennent pas à la médecine proprement dite".

*Ibn Khaldoun (à propos des
"Hadits Médicaux du Prophète")*

I . I N T R O D U C T I O N

LES QUATRE PERIODES DE L'APOSTOLAT DE MAHOMET

La classification suivant l'ordre chronologique de la révélation des sourates a été possible par l'étude des différences de style et de thèmes que celles-ci présentent entre elles. Cette classification a permis de trouver quatre périodes nettement distinctes au cours de l'apostolat de MAHOMET.

La première période regroupe les sourates les plus anciennes, les plus courtes, donc celles qui sont habituellement classées en fin du CORAN habituel. Ce sont des textes brefs en forme d'appel à la purification, à la charité. Cinq s'en dégagent nettement, par leur forme ou leur contenu, ils sont des credos ou des prières conjuratoires et leur importance dans la liturgie a valu à l'un d'entre eux, la sourate Liminaire, d'être placé en tête du Livre Saint. Dans ce groupe de sourates, les thèmes essentiels de l'Islam ne sont pas encore élaborés ; les développements eschatologiques dominent "comme des obsessions accusées par la minutie du détail autant que par la puissance d'évocation." (R. BLACHERE) Ils affirment cependant déjà la toute puissance divine et contiennent des menaces, allusions historiques, à certains ennemis ou groupes d'opposants bien que l'Islam naissant ne se heurte pas encore de front au paganisme.

Les sourates de la deuxième période se distinguent des précédentes en cela même. L'opposition, menacée dans son hégémonie religieuse et ses intérêts matériels se défend, voire même, attaque. Les contrastes entre polythéisme et Islam s'accusant, la Prédication précise les points essentiels qui la caractérisent. Le dogme de l'Unicité Divine est affirmé avec force, Dieu est tout puissant et punira sévèrement les incrédules pour qui MAHOMET ne peut rien car il n'est pas un surhomme ; il n'est que "le continuateur des prophètes antérieurs" et ne peut qu'éclairer les hommes et leur rappeler le sort des impies des temps révolus. Si les thèmes des sourates de cette période sont composites, leur forme est remarquablement stable. Elles se composent de trois parties, la première précise un point du dogme, la suivante est un appel, une menace aux impies, enfin, la dernière reprend plus ou moins le thème du début, ce qui confère à l'ensemble une force de persuasion extrême. Le style lui-même, très différent de celui des sourates de la période antérieure, est très homogène. Il s'est apaisé, est devenu moins haletant ; il est marqué par l'apparition de tournures sacramentelles, répétitions et clichés, qui apparaissent autant comme procédé habituel de la récitation en commun et de la transmission orale que comme nécessaire à la précision des aspects infinis de la Divinité, dont le nom usuel, "Le Bienfaiteur" est doublé, comme une ponctuation au sein de la sourate, par d'autres appellatifs "Le Puissant, Le Miséricordieux". (Sourate XXVI.)

La troisième période de l'apostolat de MAHOMET est une période de transition entre l'Islam naissant, secte moquée car tenue pour sans avenir, et ce puissant mouvement religieux que les persécutions ont obligé à émigrer

vers Médine. Le Prophète n'est plus l'homme prêchant "in deserto", mais il n'est pas encore le chef de la communauté puissante qui vaincra ses ennemis. Les persécutions exercées par les Mekkois à l'encontre des Musulmans ont amené le Prophète à orienter sa Prédication vers une multitude de fidèles étrangers à la Vallée ; le vocabulaire même du CORAN s'enrichit de termes nouveaux, signes certains de cette ouverture. Une expression revient sans cesse pour désigner les fidèles "O Hommes, O Gens", qui sont pour de nombreux Croyant la première marque de l'oecuménicité de la Révélation.

"La plupart des Hommes, même si tu le convoitais, ne serait pas croyants.

Tu ne leur demandes pour cela nul salaire. C'est une Edification pour le monde".

S. XII., V. 103 et 104.

La forme des sourates de cette période est voisine de celle des précédentes, homélies tripartites, où sont reprises les mêmes idées avec force et vigueur. Les descriptions de l'enfer ou du paradis ne sont qu'ébauchées en contraste avec la précision "anatomique" des peintures des périodes précédentes, les thèmes essentiels de l'Islam sont développés, Unicité de Dieu Tout Puissant maître de l'univers, et formulation des devoirs moraux des Croyants.

"ALLAH dirige qui Il veut et égare qui Il veut".

S. XIV., V. 4.

L'unité des sourates de cette période est assurée par le style qui devient beaucoup plus clair. Le verset qui a tendance à s'étirer et à devenir arythmique, est écrit dans une langue moins elliptique, moins chargée de pénombre et d'inexprimé. Cependant le rythme est conservé en partie grâce à des tours oratoires tels que ces épithètes doubles qui viennent redonner au verset un éclat et une sonorité d'autant plus réclamés par l'oreille que celui-ci est plus distendu. Le nom de la divinité "ALLAH" apparaît pour la première fois pendant cette période et remplacera désormais tous les autres appellatifs qui ne seront plus usités.

La quatrième période de l'apostolat du Prophète commence avec l'Emigration à Médine en 622. Jusqu'alors MAHOMET n'avait été que le guide spirituel d'une secte de petites gens ; son action s'était limitée à une Prédication dont le seul moyen était la persuasion. Il devient le chef d'une communauté théocratique où tout se règle par la volonté du Créateur, donc par les révélation reçues et retransmises par le Prophète. La persuasion a fait place à d'autres moyens de convaincre parmi lesquels la contrainte et la lutte tiennent une énorme importance. La Guerre Sainte est prêchée et dès lors il ne sera pas surprenant de découvrir dans le texte coranique des allusions à des événements militaires. En contradiction apparente avec les versets précisant qu'il n'est :

"Nulle contrainte en la Religion".

S. II., V. 57

Le caractère de Guerre Sainte n'est reconnu par certains théologiens qu'aux guerres menées par le Prophète qui ont toutes un sens historique et non la portée générale d'un dogme fondamental, ce qui explique qu'elle n'est pas un des devoirs absolus du Musulman. Bien plus, la Révélation est comprise comme une réponse de Dieu aux questions qui se posent à l'Homme, le CORAN est alors la source principale pour les recherches historiques ; dans leur volonté de ne rien laisser dans l'ombre, les exégètes se sont jetés avec avidité sur ce matériel.

Le vocabulaire employé par le Prophète porte la marque de l'adaptation au milieu médinois. Tout d'abord nommés, dans l'attente de leur conversion "Ceux qui ne savent pas", les nouveaux fidèles sont appelés les "Auxilliaires" en contraste avec les "Emigrés". La Communauté Musulmane ainsi enrichie de membres nouveaux crée des problèmes d'organisation interne que viennent résoudre de précises révélations. Parole divine au même titre que ceux qui expriment les dogmes fondamentaux de l'Islam, ces versets "juridiques", d'une très haute portée pour l'élaboration de la future Loi Islamique, sont en nette opposition par leur style avec les précédents. La phrase coranique accentue encore son tour elliptique elle semble constituer le spécimen le plus archaïque de langage juridique chez les Arabes ; il est admis, bien que ce soit indémontrable, que cette langue serait peu différente de celle que MAHOMET et ses contemporains avaient l'habitude de lire dans leur "coutumiers".

Les quatre sourates contenant des versets traitant directement des boissons fermentées datent toutes des deux dernières périodes de l'apostolat du Prophète, leur révélation est donc proche ou postérieure à l'Emigration à Médine. En utilisant le terme de boisson fermentée, il ne s'agit pas de forger un nouvel euphémisme destiné à désigner les boissons alcooliques. Reprendre les termes du CORAN est une manière de cerner la grande diversité des formes sous lesquelles celles-ci se présentent dans le monde arabe, allant du vin et des produits obtenus par distillation jusqu'aux alcools issus de la fermentation des dattes et des figes. Parallèlement à cet aspect purement descriptif, ce terme dans sa généralité même, va faire porter l'interdit sur tous les types de boissons alcooliques. Pour le Marocain, comme peut-être pour tous les Arabes, ce terme traduit par l'expression "boisson fermentée" peut être compris comme substance ayant un effet négatif sur les facultés intellectuelles et la conscience. Cette interprétation permet à de nombreux savants, modernes surtout, de trouver outre une condamnation des boissons alcooliques, un interdit frappant l'utilisation de tous les produits toxiques comme, par exemple, le cannabisme.

II . LE VERSET 69 DE LA SOURATE XVI

Cette sourate date de la troisième période de l'apostolat de MAHOMET, au cours de laquelle les thèmes essentiels de l'Islam sont réaffirmés avec force. Tous sont retrouvés dans cette sourate XVI. qui porte le titre "Les Abeilles" et est, par la clarté du style du Prédicateur et la force de ses images les plus vraies et les plus simplement belles, l'une des plus attachantes du CORAN. Cette beauté est l'élément de conviction le plus puissant et peut-être le plus méconnu de la parole du Prophète. Dès le premier verset, ce souffle se fait sentir ; en quelques mots simples l'Envoyé de Dieu dresse un tableau dans lequel il va faire parler Dieu lui-même, et en cela conférer à son discours une crédibilité totale :

*"Il fait descendre les Anges, avec l'Esprit (émanant) de Son Ordre, sur qui Il veut parmi ses serviteurs, (en disant) :
"Avertissez qu'il n'est nulle divinité sauf Moi ! Soyez donc pieux envers Moi !"*

S. XVI., V. 2

Ce verset marque aussi la fin de ce que l'on pourrait appeler le premier "paragraphe" ; qui, bien sûr, n'existe pas dans le Texte Religieux. Très brièvement traité, ce thème de l'Unicité Divine ne le sera plus pour lui-même dans cette sourate, mais sera retrouvé associé dans un même verset à d'autres éléments ; mais néanmoins, avec quelle force a-t-il été évoqué !

Dans le deuxième "paragraphe", seize versets vont chanter les bienfaits que Dieu a accordés à l'homme ; c'est ici que les accents poétiques sont les plus simples et les plus intenses ; mais la force propre de ce thème réside dans "l'incroyable naïveté" du matérialisme de la pensée du Prédicateur. Dieu a créé "avec sérieux" les cieux, la terre et les astres ; il est donc bien plus grand que les faux dieux incapables des Infidèles. Il est le créateur de l'homme,

"Et voici que celui-ci est un disputeur déclaré".

S. XVI., V. 4.

Il a créé le chameau pour que l'homme en tire "vêture, utilité et nourriture" ; la force d'un tel argument échappe certainement, mais elle doit être décisive pour le nomade du désert qui ne pourrait pas vivre sans ses troupeaux de chameaux, au point que l'on a pu parler de la "Civilisation du Chameau". R. Gardi, dans son ouvrage "Sahara", montre outre l'aspect purement économique, les devoirs moraux de l'homme à l'égard du chameau à l'aide de

nombreuses citations du CORAN, tout en constatant qu'une réelle amitié réciproque n'est que très rarement observée. Il rapporte aussi cette merveilleuse légende : "Si ALLAH a cent noms, MAHOMET n'en a révélé que quatre-vingt-dix-neuf à ses fidèles. Le centième, le Prophète l'a murmuré à l'oreille de son méhari blanc qui venait de lui sauver la vie. De là, ce dédain des chameaux à l'égard de l'homme." Ce centième non d'ALLAH, tenu caché, n'est révélé qu'à de rares initiés, car nom suprême, il procure la Sagesse, la Science et le Pouvoir. Cependant, le chameau qui a été l'objet d'un culte dans l'Arabie préislamique, les chamelles les plus fécondes étant abandonnées en liberté aux dieux, est tenu pour suspect par l'Islam. MAHOMET aurait dit de ne pas prier dans les enclos aux chameaux, que manger ou toucher de sa viande, que boire son lait entraîne l'annulation des ablutions. Le chameau apparaît comme un être démoniaque par nature, ce qui se conçoit facilement s'il était l'objet de cultes préislamiques. A noter aussi qu'en Afrique du Nord et au Sahara, le chameau est pratiquement inconnu, mais le dromadaire courant et largement répandu.

Dieu a donné à l'homme les animaux domestiques, les chevaux en particulier "pour que vous les montiez et comme apparat." Un hadith qui fait dire à MAHOMET : "la générosité est nouée à la crinière des chevaux jusqu'au jour de la résurrection." montre que le cheval est chargé, en Islam, d'une influence bienfaisante. Comment refuser de croire en ALLAH, ce Dieu si généreux et si "humain" qu'il comprend les travers d'orgueil et de fierté de ces créatures :

"Pour vous ils (les chameaux) sont orgueil quand vous revenez le soir ou partez le matin."

S. XVI., V. 6.

A l'homme aussi ont été donnés l'eau, les céréales, l'olivier, le palmier, la vigne et toutes sortes de fruits. La rencontre de l'eau et des cultures est pour le nomade un lieu précis, l'oasis, qui est pour lui l'image du paradis. F. Vergnaud développe cette idée dans son ouvrage "Sahara" : "Le CORAN précise qu'il s'agit de jardins, profonds et frais, remplis de palmes, parcourus par des eaux vives, où les fruits s'offrent à profusion. Les houris, ces compagnes complaisantes éternellement consentantes, et -que c'est bien l'Islam !- éternellement vierges, coïncidence unique du désir et du plaisir, sont un élément un peu aberrant, disons extérieur, encore que le zèle des "Ouled Naïl" aidant ... Mais le doute n'est pas permis : le paradis d'ALLAH a le visage, ~~presque trait pour trait, des jardins de l'oasis~~". A l'homme encore sont destinés la mer et les poissons. Pour ses déplacements, Dieu a établi les routes et les chemins et, pour servir de repères, les montagnes immobiles.

La Parole Coranique offre au Musulman une vision concrète du monde qui coïncide exactement avec son environnement ; cette matérialisation, peut-être si nécessaire à l'âme arabe, prouve la finesse du sens psychologique du Prophète. Elle est obtenue par un lent crescendo allant de l'abstrait, le ciel, au concret, l'oasis ; suivi d'un second temps d'une ouverture, le chemin, la route, si essentiels dans la vie du nomade. De tels éléments assurent à la doctrine sa puissance. Tous les Musulmans ne sont pas nomades, bon nombre d'entre eux ne vivent pas dans des régions désertiques ; quelle peut être pour ces gens la valeur de tels arguments ? Quatre facteurs interviennent ; en premier lieu le respect de la Tradition. Le Prophète en effet a vécu dans le désert, il y a même livré bataille.

Comme dans les sites où sont implantés les grands sanctuaires grecs, il règne dans le désert, une intense atmosphère d'émotion "esthétique" de pureté, propre à faire ressentir la présence divine, il n'est donc qu'un vaste temple,

raison pour laquelle la "Prière" peut-être accomplie en plein air. Dans ce climat de silence et de dépouillement, le recueillement ascétique et la méditation qui ont tenté tous les grands mystiques prend une valeur d'épreuve initiatique.

Tout comme pour le lecteur non arabe, un certain "exotisme" doit intervenir. Si l'oasis est un grand don de Dieu, combien supérieur doit être, pour le citadin, sa ville ; surtout si elle est bien irriguée et merveilleusement construite de palais somptueux, comme l'est Marrakech ; ou bien pourvue de grandes et belles mosquées comme la Karaouiine de Fès.

Enfin, un aspect historique local, mais aisément généralisable à tout le monde arabe, est à considérer. Chaque changement de pouvoir voyait arriver à la tête du MAROC, une nouvelle dynastie nomade, issue du désert, proposant une nouvelle lecture du CORAN, plus intransigeante et plus proche de l'enseignement de MAHOMET que celle de leurs prédécesseurs sédentarisés et corrompus. Ainsi les Alaouites, qui règnent encore actuellement, s'imposent-ils au XVII^e siècle, autant par leur appartenance à la descendance du Prophète (Ils sont issus d'Ali, le gendre du Prophète ; dont la famille porte le nom.) et la foi d'un de leurs premiers souverains, Moulay Ismaïl, que par leurs conquêtes militaires.

Quoiqu'il en soit l'Islam, par l'observation stricte du CORAN, est un retour au nomadisme. A tout moment le fidèle doit être à même de quitter sa terre, sa famille et ses biens pour se mettre en route pour la Guerre Sainte. Il lui faut même tout abandonner pour accomplir une fois dans sa vie, enveloppé dans son linceul blanc, son pèlerinage à La MEKKE, où les actes de sacrifice sont les gestes séculaires des bédouins. Le culte lui-même est étroitement adapté à la vie nomade, nul besoin de mosquée pour effectuer la Prière dont les heures sont fixées par les grands moments de la course du soleil, le jeûne du Ramadan doit reprendre au moment où il devient possible au fidèle de distinguer le fil rouge du fil blanc. L'absence de clergé officiel rendant le culte individuel possible est un signe d'adaptation à la vie nomade. Le choix du calendrier lunaire, sans mois intercalaires de "rattrapage", source d'abus nombreux, est une manière de retrouver des repères fixes, qui sont habituels aux nomades. Ces repères sont nécessaires pour fixer les dates du jeûne du mois de Ramadan, jeûne plus adapté à la vie du bédouin qu'à celle du citadin. Enfin, assimilant le paradis à l'oasis, l'Islam fait de tous les fidèles des voyageurs du désert.

Le troisième "paragraphe" de la sourate est une reprise des deux précédents ; il semble destiné à les lier avec le quatrième qui aborde pour la première fois les points de la règle que doit observer le fidèle. Ce schéma de construction - un "paragraphe" ayant pour thème les bienfaits de Dieu, suivi d'un "paragraphe" de règle et de commandements va se retrouver jusqu'à la fin de la sourate. Les éléments de la règle imposée par Dieu, sont d'abord exprimés au travers de la réfutation des thèses des infidèles, sous la forme de rappels directs et simples des commandements divins :

"ALLAH ordonne l'Equité, la Bienfaisance et la Libéralité envers les proches. Il interdit la Turpitude, l'Acte blamable et l'Insolence. Il vous exhorte, (espérant que) peut-être vous vous amenderez."

Cinq ou six versets suffisent pour constituer ces "paragraphes", soit environ la moitié moins que pour ceux traitant de la générosité divine ; la raison semble en être double : nécessité de convaincre plus que besoin d'enseigner ; nécessité de ne pas épuiser l'attention de l'auditeur, car si le CORAN est un texte écrit il est surtout un texte récité et psalmodié. Il serait intéressant d'étudier à ce propos, mais cela demande une bonne connaissance de la langue arabe classique, le rythme de la poésie coranique et peut-être cela permettrait-il d'entrevoir un système d'appréciation du "temps psychologique intérieur" du Musulman. Des problèmes sont posés par la transmission du CORAN toujours en langue arabe classique, seule utilisée pour les actes de la foi, même chez des populations ne parlant pas cette langue ; par exemple en Afrique du Nord les tribus berbères de l'Atlas, les Kabyles ou les Touaregs. La puissance de conviction du CORAN n'apparaît pas seulement liée à la qualité des traductions dont peuvent disposer ces fidèles. Il semble s'y ajouter un phénomène propre à la récitation en commun, mais très difficilement appréciable du fait des interférences réalisées par les pressions économiques, sociales, politiques et militaires qui s'exercent sur ces populations.

Cette sourate XVI montre de nombreux éléments qui font la force et la beauté du CORAN ; il en existe de nombreux autres peut-être plus difficiles à découvrir ; il en est deux, cependant, sur lesquels il est nécessaire de revenir, l'équilibre et l'harmonie de la construction de chaque sourate qui sont responsables d'un effet très moderne, l'effet de "suspens". Savamment dosée, l'alternance des "paragraphes" à la gloire de Dieu et ceux de commandements permet au discours de passer du simple au complexe ; la règle se fait plus ferme, la Prédication devient plus élaborée. Des bienfaits donnés à l'homme comme preuve de l'existence de Dieu, le passage se fait à la notion de récompense destinée à celui qui possède la foi ; puis, à la notion de foi comme richesse en elle-même, donnée par Dieu comme preuve de son existence, ce dont le verset suivant porte la marque.

"ALLAH propose (aussi), en parabole, deux hommes dont l'un est muet, ne peut rien et est à charge à son maître car, quelque part que celui-ci l'envoie, cet homme ne lui rapporte rien de bon. (Cet homme) est-il l'égal de son maître qui ordonne avec équité et suit une voie droite ?"

S. XVI., V. 78.

Sachant que le CORAN condamne la consommation des boissons alcooliques, il faudrait s'attendre à trouver le premier verset les concernant dans un "paragraphe" où la règle est exposée. Il n'en est rien ; celui-ci est placé dans la sixième partie, d'où le titre de la sourate est tiré, composée d'un groupe de vers d'une poésie d'une exquise délicatesse, toute à la gloire de Dieu et chantant ses bienfaits.

"Des fruits des palmiers et des vignes, vous tirez une boisson enivrante et un aliment excellent. En vérité, en cela, est certes un signe pour un peuple qui raisonne."

S. XVI., V. 69.

Ce qui étonne c'est que loin de constituer une interdiction ce verset semble autoriser la consommation de certaines boissons. En fait il ne peut en être ainsi ; si le Prophète distingue deux qualités dans un même élément, il s'agit pour lui d'en stigmatiser une qui lui semble indigne de l'homme. Les qualificatifs qui sont associés aux mots "boisson" et "aliment" montrent nettement les préférences de l'Envoyé de Dieu, l'aliment excellent est d'une consommation utile pour l'homme, la boisson enivrante ne peut avoir qu'un effet désastreux sur le fidèle. S'il ne constitue pas une interdiction formelle, ce verset est déjà une mise en garde. De nombreux exégètes ont étudié la question de savoir à quelles boissons alcooliques on peut encore appliquer ce terme d'aliment. Pour certains, le "vin de datte", moins alcoolisé donc moins énivrant, pourrait être consommé et est de ce fait autorisé par certaines écoles juridiques qui retiennent cette interprétation. Ce problème de vocabulaire, car ces théologiens "jouent" sur le sens du mot "sakaran" qui désigne ici ces boissons, ne peut qu'échapper complètement à qui utilise une traduction, bien trop "sèche" quoique excellente, en tout cas bien plus précise que la langue coranique. Cependant, il ne semble pas que cette hypothèse doive être retenue car le texte religieux est assez précis, que le sens général du mot qu'il utilise implique déjà en partie une condamnation et que le Prophète a déjà montré, à maintes reprises, qu'il savait parfaitement bien choisir ses mots. Un argument supplémentaire est fourni par le fait que de nombreuses écoles juridiques ne retiennent pas cette idée, suivies en cela par la plus grande masse des fidèles.

La deuxième hypothèse est que ce verset date d'une période de la vie de MAHOMET antérieure à la révélation de l'interdiction de faire usage des boissons alcooliques. Cette idée ne peut être que vraie puisque la sourate XVI est chronologiquement la première à traiter de ce sujet ; toute condamnation formelle ne peut être que postérieure. Mais ce que les exégètes semblent sous-entendre est que ces breuvages ont, d'abord, été autorisés puis, seulement secondairement, interdits par le Prophète. Cette affirmation est en contradiction avec les données historiques ; s'il existait un culte polythéiste à La Mekke, il n'a jamais été prouvé qu'un véritable culte dionysiaque ou bachique existait. Ce serait même surprenant dans ces régions où la vigne est assez rare et où les conditions de vie et de climat rendent difficile et périlleuse la consommation de ces boissons. Les renseignements fournis par les historiens des religions montrent au contraire que l'eau tenait dans ces cultes une large place, aussi bien pour les rituels de purification et d'ablution que pour la consommation au cours de cérémonies. La famille du Prophète possédait d'ailleurs le puits de Zem Zem dont l'eau est toujours très appréciée des fidèles qui accomplissent le Pélérinage. La Sunna ne dit jamais que le Prophète à l'un quelconque des moments de sa vie ait pu boire une autre boisson que de l'eau.

En tous cas, il est certain que des boissons alcooliques sont couramment consommées dans l'entourage de MAHOMET, s'il ne s'agit pour de nombreux historiens que d'une tradition ancienne très répandue, très ancienne est en effet la poésie qu'elle a inspirée, la question se pose de savoir si cette "mauvaise habitude" ne serait pas le reflet d'un culte pré-islamique, ce qui pourrait expliquer le succès de cette poésie.

*"Emploie tous tes efforts à être agréable aux buveurs
Suis les bons conseils de Khayyam. O ami !
Détruis les bases de la prière, celles du jeûne,
Bois du vin, vole, si tu veux, mais fais le bien."*

O. Khayyam. Roubaïates. Q. CCC.

Il semble certain que de tels cultes étaient connus des contemporains de MAHOMET, le culte dionysiaque grec en particulier, de même que devait être connu l'usage du vin dans les religions chrétiennes. Ainsi, il est impossible de ne pas penser qu'il s'agit pour le Prophète de démarquer l'Islam des religions antérieures, l'aspect négatif des boissons alcooliques étant lié au fait qu'elles étaient, antérieurement objet ou instrument de culte.

Il est intéressant de rapprocher du verset 69 de la sourate XVI des versets de sourates chronologiquement antérieures. Tout d'abord, le verset 23 de la sourate LII, datant de la première période de la Prédication du Prophète à La Mekke et composée de la juxtaposition de trois Révélations. La troisième est assez nettement détachable de l'ensemble ; elle est constituée d'un groupe de vingt versets faits d'une série de questions traduisant les hésitations des infidèles et de la série des réponses correspondantes que Dieu fait par la voix du Prophète. Elle se termine par le verset 49 si important en ce qui concerne le dogme puisqu'il permet de fixer le rythme des prières nocturnes, la Prière vespérale, une Vigile s'achevant par une oraison et la Prière matinale. Les deux premières révélations sont elles beaucoup plus difficiles à détacher ; deux thèmes opposés décrivant d'une manière très énergique le tourment des enfers et d'une poésie douce le paradis, récompense des Croyants, se succèdent. Il est probable que deux révélations de même sujet et de même style ont été fondues ensemble. Les versets 23 et 24, particulièrement intéressants, sont situés dans ce paragraphe qui dépeint le paradis.

*"Ils se passeront, dans ces jardins, des coupes au fond
desquelles ne seront ni jactance, ni incitation au péché.
Pour les servir, parmi eux circuleront des éphèbes à leur
service qui sembleront perles cachées."*

S. LII., V. 23 et 24.

Ce que montrent tout d'abord ces versets est que, au paradis d'ALLAH, il pourrait y avoir une sorte de culte du vin, ce que laissent supposer ces libations en commun dans une ambiance très privilégiée. Bien sûr, un tel "culte" au paradis ne peut se concevoir que comme un hommage à la Divinité, il ne s'agit nullement d'un retour au polythéisme ; cependant ce "culte" ne peut se concevoir qu'au paradis, de la part d'hommes déjà élus. La boisson consommée ne contient pas une incitation au péché, cela la différencie nettement des boissons semblables que l'on pourrait trouver sur terre. Enfin de telles boissons entraînent l'homme qui les consomme à "jacter", c'est-à-dire parler de soi avec emphase et insolence, attitude indigne d'un Musulman. De tels discours ne peuvent être des Prières. Ce verset semble contenir un archétype de condamnation de l'imprégnation éthylique. Pour le Musulman, l'observation des commandements du Prophète ne peut se faire qu'en état de pleine conscience. L'emportement, la colère sont des péchés attribués à l'influence des diables, les "djounns", n'ayant rien de sentiments humains, ce qui explique peut être la facilité de la traduction des affects par l'acte chez ceux qui ont une foi moins vive.

*"C'est être, en outre, du nombre de ceux qui ont la foi,
(d'être du nombre de ceux qui) se conseillent mutuellement
la constance, (qui) se conseillent mutuellement la douceur."*

S. XC., V. 17.

A ce titre l'ivresse est condamnée et l'interdit porte sur toutes les substances ayant le même effet, comme pourrait l'indiquer le sens large du terme "boisson fermentée".

Les versets 44 à 46 de la Sourate XXXVII montrent bien à quel point cette ivresse qui est signe de péché sur terre est inconnue au paradis.

*"On leur fera circuler des coupes d'une (boisson) limpide
Claire volupté pour les buveurs,
Ne contenant pas d'ivresse, inépuisable."*

S. XXXVII., V. 44 à 46.

Ces versets sont issus d'une sourate de la deuxième période de l'apostolat de MAHOMET à La Mekke, en fait sa datation est très imprécise car elle résulte d'une combinaison de révélations différentes dont il est très difficile de trouver les limites respectives. Le titre : "Celles qui sont en rangs" est tiré du premier verset et semble faire allusion aux Anges comme le prouve le verset 23 de la sourate LXXXIX.

"Quand viendront ton Seigneur et les Anges, rangs par rangs."

Tous les thèmes habituels à cette période de la vie du Prophète sont retrouvés, questions et réponses à propos des hésitations des infidèles, description de l'enfer et du paradis ; la fin de la sourate montre la vie heureuse et les récompenses au Paradis de personnages bibliques. Noé, Abraham, Moïse, Aron, Elie, Loth et Jonas.

Ce verset ne contient pas d'élément nouveau, il est simplement plus précis. Le même aspect de rituel de la consommation est présenté ; la boisson est définie avec minutie ; elle est claire, limpide, inépuisable et sans ivresse. Pour certains ce ne serait rien d'autre que cette eau si importante dans ces pays chauds et secs que la richesse des cultures qu'elle permet identifie l'oasis au Paradis. Cette source inépuisable est issue de ces foggaras, canalisations à travers le sable des dunes, sans cesse entretenues par les esclaves et d'où coulent ces ruisseaux si souvent décrits par le CORAN. Certains peuvent le penser, ce qui explique facilement l'absence d'ivresse qu'apporte l'usage de cette eau.

Cela semble insuffisant ; l'eau sert aux ablutions purificatrices avant la Prière ; elle n'est jamais bue dans une intention culturelle. Aucune substance n'est consommée par le Musulman dans une intention semblable ; à l'exception, peut être de la viande du mouton qui est égorgé par le chef de famille le jour de l'Aït El Kébir pour commémorer le souvenir du sacrifice d'Abraham. De toute façon, ce sacrifice est largement compensé, s'il ne peut être fait, par le jeûne ou le don de nourriture à un pauvre ; il en est de même pour tous les sacrifices, même les plus sacrés, comme ceux qui ont lieu lors du Pélérinage. C'est plutôt le jeûne qui est dans la tradition islamique comme l'attestent toutes les interdictions frappant les consommations alimentaires, celle de la viande de porc en particulier, et l'importance du jeûne de la période de Ramadan.

La boisson du Paradis est le vin comme le prouve le verset 16 de la sourate XLVII.

"(Voici) la représentation du jardin qui a été promis aux Pieux : il s'y trouvera des ruisseaux d'une eau non croupissante, des ruisseaux d'un lait au goût inaltérable, des ruisseaux de vin (hamr), volupté pour les buveurs."

Pour revenir au point de départ, le verset 69 de la sourate XVI. dit que d'une même origine sont issus deux produits dont l'un est utile, l'aliment, et l'autre, une boisson enivrante. Il ajoute que cela est un signe, preuve de l'existence de Dieu et épreuve pour le Fidèle ; signe destiné à un "peuple qui raisonne", c'est-à-dire qui est capable de choix. MAHOMET, s'il n'avait été préoccupé que de précision scientifique du langage, aurait pu dire : dans une même chose, un même acte se trouvent les germes du bien et du mal, la bonne action et le péché ; à l'homme de choisir. Le signe d'ALLAH, c'est cette lutte constante entre le bien et le mal, pour au but voir le triomphe du bien. Ce choix, l'homme doit et ne peut le faire qu'en toute lucidité, en pleine conscience.

Que le Musulman puisse choisir, constitue un grand étonnement. CORAN et Hadiths affirment la prédestination, "ALLAH égare qui Il veut, donne sa grâce à qui Il veut". R. Blachère a montré que ces passages semblent répondre surtout aux angoisses du Prophète et des premiers Musulmans devant l'obstination, à leurs yeux incompréhensible, des polythéistes. D'autres passages parlent des destinées fixées éternellement sur la "Tablette Bien Gardée" (S. III., V. 139.) ; ce sont d'eux qu'est tirée l'expression fataliste "Mektoub" qui signifie "Ce qui est écrit". Le verset 94 de la sourate XXXVII., "c'est Dieu qui vous a créés vous et ce que vous faites", est habituellement utilisé pour affirmer la prédestination, Dieu principe de toute chose. De là aussi partiront les soufis pour affirmer non pas le déterminisme mais L'Union Transformante ; l'homme ne peut avoir d'autre existence que celle qu'il tient par participation de l'Existence réelle divine. (V. 17. S. VIII.) ;

"Croyants !, vous n'avez donc point tué (ces infidèles), mais (c'est) ALLAH (qui) les a tués. Tu n'as point visé quand tu a visé. C'est ALLAH qui a visé afin de faire éprouver aux Croyants une faveur (venue) de Lui. ALLAH est audient et omniscient."

D'autres passages, au contraire, montrent l'homme libre, Dieu ne faisant de tort à personne, il ne peut utiliser la contrainte. "Au lieu d'être une attitude de courageuse, sage et stoïque résignation à l'inévitable, à ce qui ne dépend pas de nous, comme dit Epictète, à la volonté de Dieu, comme disent les religieux, le "Mektoub" peut trop souvent devenir une attitude paresseuse d'abdication et d'incurie, alors qu'il devrait être un remède intelligent contre l'angoisse et un encouragement à la patience féconde. Quand un Bédouin demandait s'il était nécessaire d'attacher sa chamelle puisque tout était écrit, le Prophète répondait : "Attache ta chamelle et confie-toi à Dieu". Et il recommandait : "Agissez, la tâche vous sera rendue facile", ce qui équivaut à : "Aide-toi, le ciel t'aidera." (E. Dermenghem : MAHOMET et la Tradition Islamique.)

Religion difficile, donc, que cet Islam, dont on pense à tort qu'il est fondé sur l'observation de quelques règles simples, la profession de foi "Il n'y a de divinité que Dieu" et "MAHOMET est son Prophète", la Prière canonique, le jeûne pendant le mois de Ramadan, la dîme légale et le Pélérinage à La Mekke. Proche du jansénisme dont elle a la grandeur, la beauté et le tragique, elle s'en distingue par cette chance qui est donnée à l'homme de faire un choix toujours possible pour la Voie Droite, optimisme intense qui lui assure une audience sans cesse croissante.

Ce premier verset concernant les "boissons fermentées" ne constitue pas une interdiction formelle, mais en définissant nettement un principe démoniaque dans l'alcool, il définit leur consommation comme un péché sans toutefois l'interdire. Peut-on, alors, espérer être sauf et rester dans la Voie Droite en respectant le conseil donné par le verset 29 de la sourate VII. :

*"Mangez et buvez, mais ne soyez pas excessifs.
ALLAH n'aime point les excessifs."*

III . S O U R A T E II., V E R S E T 216

S O U R A T E IV., V E R S E T 46

S O U R A T E V., V E R S E T S 92 et 93

Les trois sourates qui vont retenir maintenant l'attention datent toutes de la dernière période de l'apostolat de MAHOMET. Elles lui ont toutes été révélées lors de son séjour à Médine ; elles en portent la marque du point de vue historique, puisqu'elles constituent une source de renseignements importants sur les événements liés aux débuts de l'Islam. De nombreux faits sont aisément reconnaissables et c'est autour d'eux que s'est organisé le classement chronologique car il a fallu, en dépit des ressources fournies par les données exégétiques, renoncer à une méthode plus précise. La communauté religieuse des "Emigrés" a vu ses rangs se gonfler d'une foule de nouveaux fidèles, "les Auxiliaires". Le mouvement est puissant ; il reste cependant l'objet d'attaques venues de toutes parts, des Polythéistes de La Mekke, "les Associateurs", comme des Juifs de Médine, "les Hypocrites". Ces facteurs nouveaux modifient assez sensiblement l'aspect de la Prédication, bien que les thèmes essentiels de l'Islam soient affirmés avec la même force, affirmation de l'Unicité divine et condamnation du polythéisme, affirmation de la Toute Puissance divine et formulation des devoirs moraux des Croyants, ces derniers ayant pris, en volume, une importance considérable par rapport à celle qu'ils occupaient dans les sourates des périodes précédentes. Dans une même sourate, la sourate II par exemple, se trouvent des versets consacrés à des questions aussi différentes que l'aumône, la "hiérarchie" des Prophètes et le devoir de combattre pour le Seigneur.

Dans ce groupe religieux, tous les problèmes posés se règlent par l'intervention divine, c'est-à-dire par les révélations faites au Prophète, ce dont le discours porte la marque car apparaissent et deviennent plus fréquentes des tournures comme celles relevées au verset 93 de la sourate V.

"Obéissez à ALLAH et obéissez à son Apôtre".

De cette manière se règlent aussi les inévitables conflits entre les différents membres de la secte ; de là l'abondance des thèmes "juridiques", d'une portée considérable pour l'élaboration de la Loi Islamique. Très divers et très nombreux, certains sont remarquablement complet ; ce verset, par exemple, qui prévoit les dispositions concernant le divorce, une femme ne peut se remarier qu'après un délai, autant moral que "pratique", de trois flux menstruels consécutifs aux quatre mois de séparation qu'impose la répudiation, avec l'obligation de déclarer une éventuelle grossesse, "ce qu'ALLAH a créé dans leur sein". Ces femmes ne doivent point être mises "en difficulté de se marier avec leur (nouvel)

époux, quand ils se sont donnés mutuel agrément, de la manière reconnue (convenable)." (S. II., V. 232.) De multiples aspects de la vie sociale sont abordés ; il serait impossible de les passer tous en revue même très sommairement ; ce qui frappe, c'est cette tentative de définir un statut, donc des droits et devoirs, pour chaque catégorie de personne, c'est le CORAN qui est la source majeure de la Loi Islamique.

La Prédication porte aussi la marque des attaques que l'Islam doit subir de la part des "ennemis de l'extérieur", les membres des autres religions hostiles ; les attaques redoublent contre les Juifs ou Polythéistes, moins virulentes selon que l'espoir de les convaincre est plus grand ou promettant un châtement exemplaire lorsqu'il diminue ou est nul. La trace des combats militaires que les Croyants doivent livrer est visible, les versets 148 à 152 de la sourate II sont un encouragement après les revers subis à Ohod. Condamnations ou conflits ne sont pas les seuls rapports que l'Islam tente de nouer avec les autres religions ; le verset 59 de cette même sourate pose le principe de l'égalité des religions monothéistes, bien que cet aspect ne soit pas maintenu par le CORAN, celui-ci sert à légitimer le statut spécial accordé aux Chrétiens, Juifs et Sabéens dans l'état islamique.

*"Ceux qui croient (les Musulmans), ceux qui pratiquent le Judaïsme, les Chrétiens, les Sabéens,
- ceux qui (sont ceux qui) croient en ALLAH et au Dernier Jour et accomplissent oeuvre pie -, ont (ils auront donc) leur rétribution auprès de leur Seigneur. Sur eux nulle crainte et ils ne seront point attristés."*

Les "ennemis de l'intérieur" sont aussi atteints par la Prédication par les versets 14 à 17 de la sourate XLIX., le Prophète stigmatise la foi superficielle des bédouins du désert, convertis à l'Islam par intérêt politique et non par conviction réelle, comme le prouvera la grande apostasie consécutive à sa mort. Ces versets posent le principe de la distinction de deux types de conversion, la soumission simple et facile aux obligations cultuelles, la conviction profonde du Croyant "Iman, la Foi", infiniment plus respectable et rappel à l'ordre pour ceux qui croient que l'Islam est une religion "facile".

Le changement se marque aussi dans le ton et le style du CORAN ; les charmantes homélies d'une poésie agréable et douce font place à des discours composites, froids et saccadés. La langue elle-même est devenue plus concise au point de devenir elliptique, ce qui rend nécessaire le recours aux textes exégétiques pour comprendre le sens de certains mots dont, dit le traducteur, on peut trouver jusqu'à douze variantes parmi lesquelles il a dû se résigner à faire un choix ; mais la force et la puissance de conviction de la Prédication n'y perdent rien. Le discours est plus pesant dans les versets de caractère "juridique" qui établissent les règles des rapports entre les hommes de la communauté ; les répétitions y abondent car il s'agit de faire toute la lumière possible sur un acte ou un fait ; ces passages sont peut-être les plus pénibles à lire pour le lecteur "infidèle".

La sourate II., dont de nombreux versets sont déjà cités, est la plus longue du CORAN ce qui lui vaut sa place dans la Vulgate immédiatement derrière la sourate liminaire. La tradition historique veut que cette sourate ait été la première révélée au Prophète après son arrivée à Médine ; cette opinion doit cependant être nuancée, en effet, de nombreux événements historiques sont facilement repérables et datent d'époques voisines s'étalant sur plusieurs années. Les versets 148 à 152 et 212 à 215 font allusion à des actions militaires

nettement postérieures à l'Emigration ; les données traditionnelles de l'exégèse, donnant deux interprétations possibles des versets 109 et 136 concernant la "Quibla" ou direction dans laquelle doit être faite la Prière, affirment qu'une partie au moins de cette sourate a été révélée au Prophète pendant son voyage vers l'Exil. Plus que révélation d'un seul tenant, il s'agit d'un ensemble composite de pensées d'époques successives ; les thèmes juridiques semblent des réponses au jour le jour aux problèmes d'une communauté forte.

Le style lui-même fournit une indication, à cette langue juridique nouvelle il faut opposer des versets d'une poésie subtile, très proche de celle de la sourate XVI. Un exemple en est fourni par le verset 23 dont la traduction très lyrique donnée par F. Vergnaud, bien que très fidèle dans le ton, s'éloigne beaucoup des préoccupations du CORAN. Une bonne traduction serait, peut être, la moyenne comprise entre ce lyrisme et l'interprétation plus fidèle à l'esprit islamique de R. Blachère.

*"Annonce à ceux qui auront cru et accompli des oeuvres
pies qu'ils auront des jardins sous lesquels couleront les
ruisseaux. Chaque fois que quelque fruit leur sera accordé, en
attribution, ils diront "Ceci est ce qui nous a été attribué
antérieurement", et (ce qui) leur sera donné sera ressemblant
(à ce qu'ils avaient sur terre). Dans (ces jardins), ils
auront des épouses purifiées et y seront immortels."*

Association de plusieurs séries de révélations successives s'étalant sur une période de plusieurs années, cette sourate se présente comme un ensemble dynamique en évolution. L'aspect répétitif de la Prédication, qui lui donne cette force de persuasion extraordinaire, est à la fois le signe et le masque de cette élaboration par petites touches. C'est un argument qui permet de croire que le texte définitif d'une sourate est un moment de la pensée de MAHOMET longuement mûri et réfléchi. Issu d'une longue et lente recherche, le sens de chaque verset ne doit pas être détruit au moyen d'une hypothèse hasardeuse, ce qui oblige les traducteurs du CORAN à accompagner leurs travaux de nombreuses notes historiques ou philologiques.

Un résumé de la sourate II., outre qu'il entrainerait loin du sujet serait fort long en raison des deux cent quatre vingt six versets qu'elle comporte et très monotone. Les passages poétiques sont fort rares, la règle est énoncée apparemment sans ordre, au hasard des révélations. Néanmoins, une grande unité de style persiste dans cette sourate qui porte le titre surprenant de "La Génisse" qu'il faut prendre dans son sens de "vache encore jeune", dit le traducteur avec un certain sourire, titre issu du verset 93 où est repris un thème biblique (Nombres, XIV. 1 sqq.) qui prescrit à Moïse d'immoler une vache rousse en sacrifice, puis de la brûler et d'en conserver la cendre afin d'en faire, mêlée à de l'eau, un moyen de purification. Les questions qui lui sont posées expriment toutes les audaces des Croyants qui hésitent dans leur foi et osent demander à Dieu des explications supplémentaires.

Le verset 216, qui concerne les boissons fermentées, se trouve à la suite d'un passage qui encourage les Musulmans au combat contre les Infidèles pendant les trêves des mois sacrés. Il précède un passage concernant les aumônes, "(Donnez) selon votre mesure !", et un passage concernant les Orphelins, d'ailleurs peu clair, mais où il faut voir une disposition légitimant l'adoption.

*"(Les Croyants) t'interrogent sur les boissons fermentées et (le jeu) de maysir. Réponds (leur) :
 "Dans les deux, sont pour les hommes un grand péché et des utilités, (mais) le péché qui est en eux est plus grand que leur utilité."*

S. II., V. 216.

Ce verset est très proche du verset 69 de la sourate XVI dont il reprend les idées, les boissons fermentées, associées au jeu de maysir, jeu de hasard dont on ignore à peu près tout aujourd'hui, ne sont pas formellement interdites. Cependant ce verset est plus précis car il montre nettement que le péché est dans le choix qui s'impose à l'homme. Cette notion de péché contenue dans les boissons fermentées semble indépendante de la quantité de liquide consommé une seule goutte suffit. L'argument de ceux qui prétendent rester lucides après avoir absorbé une quantité modérée d'alcool est réduit à néant ; "perdre conscience et lucidité" est un péché qui peut être causé par l'alcool, conserver ses facultés en état d'imprégnation éthylique en est un malgré tout.

Ce que ce verset ne dit pas est ce qui dans l'alcool, cause le péché. Néanmoins il peut fournir une indication ; il est bien précisé que l'homme seul est concerné par ce péché. On peut même affirmer que seul l'homme vivant sur terre est concerné puisqu'au Paradis les élus boivent le même liquide "hamr", ce que le verset 16 de la sourate XLVII montrait. Ce liquide est sacré, la racine du mot qui sert à le désigner se retrouve appliquée dans le CORAN à trois catégories d'êtres ou d'objets. La première concerne outre les boissons alcooliques, la viande de porc, ainsi que celle d'une bête trouvée morte, l'interdit est formel. La deuxième catégorie interdit les relations sexuelles avec la mère ou la soeur. La troisième catégorie concerne des objets dont l'interdit peut être levé par l'intermédiaire de certaines cérémonies religieuses. La mosquée et le sanctuaire de la Mekke sont interdits aux Infidèles ; au contraire, tous les Musulmans y sont conviés, dans certaines conditions de sanctification. Pour cette dernière catégorie une explication de cette différence est fournie par le CORAN.

*"(Dis) : "J'ai seulement reçu ordre d'adorer le Seigneur de cette Ville qu'Il a déclaré sacrée.
 A Lui appartient toute chose ! J'ai reçu ordre d'être parmi les Soumis (à Lui) (muslim)."*

S. XXVII., V. 93.

Ce qui semble caractériser cette catégorie de sacré c'est l'idée d'une appartenance à la divinité ; comment ne pas penser que pour les cas où l'interdit est total, cette notion d'appartenance est encore plus exclusive. Ainsi, en s'appropriant le bien de la divinité l'homme commettrait un forfait. Il faut comprendre aussi que cette interdiction est prononcée au nom de l'Unité Divine et de la condamnation de cultes polythéistes ; "ALLAH" est le seul Dieu et MAHOMET est son Prophète". Cette appartenance à la divinité rend les boissons alcooliques "illicites" pour l'homme mais non pas impures, c'est le sens implicite de la racine qui les désigne. En elles-mêmes, elles ne peuvent être source de péché, car comment ce qui est d'ordre divin pourrait-il l'être ? Il faut donc admettre que le péché est inhérent à l'homme : c'est ce que nous dit aussi le CORAN : "le péché qui est en eux est plus grand que leur utilité" eux, les hommes et non les boissons fermentées et le jeu de maysir.

On est autorisé par la référence au jeu de maysir, jeu de hasard, à citer les conclusions semblables auxquelles parvient R. CAILLOIS dans son ouvrage "Les Jeux et les Hommes". Il distingue quatre catégories de jeux sous-tendues par deux "manières" de jouer : la Paidia, manifestation spontanée de l'instinct de jeu et le ludus, principe organisateur. Les classes de jeux sont l'Agon, ensemble des jeux de compétitions ; l'Aléa, ou jeux de hasard ; les jeux de "mimétisme" qui sont création de personnages illusoires ou Mimicry et enfin l'Ilinx, la catégorie des jeux qui reposent sur "la poursuite du vertige et qui consistent en une tentative de détruire pour un instant la stabilité de la perception et d'infliger à la conscience lucide une sorte de panique voluptueuse."

Chacun de ces jeux participe du divin du fait de son activité créatrice. "La signification de chaque carte dépend de la place qu'elle prend relativement aux autres cartes qui la précèdent et qui la suivent." (I. Calvino) Le "sens" d'une carte n'est jamais défini que relativement aux autres, il échappe ainsi à tout principe supérieur organisateur, le jeu de la carte est recreation du monde. La particularité du jeu est d'être une activité libre, séparée, incertaine, improductive, réglée et fictive. "Ces six qualités, purement formelles, apprennent assez peu sur les différentes attitudes psychologiques qui commandent les jeux. Opposant du moins fortement le monde du jeu au monde de la réalité, soulignant que le jeu est essentiellement une activité à part, elles laissent prévoir que toute contamination avec la vie courante risque de corrompre et de ruiner sa nature même." (R. Caillois).

Les corruptions des jeux de hasard sont des tentatives de contrôler cet abandon au destin, cette démission de la volonté qui est leur essence même. La superstition est un essai de se concilier les faveurs du destin, le recours à la divination est une tentative de prévoir les arrêts du destin. Ces corruptions sont indépendantes de l'intensité du jeu qui protège toujours du péril. Il en est tout autrement pour l'Ilinx dont la corruption est réalisée par une confrontation avec la mort, recherche du vertige physique par des moyens mécaniques : la voltige par exemple ; recherche du vertige psychique par l'usage des moyens chimiques : la toxicomanie. "La corruption est toujours issue d'une contamination avec la vie ordinaire."

Le troisième verset concernant les boissons alcooliques se trouve dans la sourate IV qui porte le titre de "Femmes" en raison, sans doute, des nombreuses dispositions relatives à un statut social de la femme. Cette sourate, exclusivement médinoise, est formée d'éléments regroupés en fonction des circonstances qui ont amené leur révélation, ou en fonction de la similitude de leur thème. Il est ainsi possible de distinguer deux types de versets, les uns sont directement en rapport avec les événements militaires contemporains ; les autres sont les versets "juridiques" qui permettent de fixer les règles de la communauté musulmane.

Le verset 46 est le premier d'une longue série qui précise les rites d'ablutions et de purification obligatoires avant de prononcer la Prière canonique.

"O vous qui croyez !, n'approchez point de la Prière alors que vous êtes ivres, avant de savoir ce que vous dites ! (N'en approchez pas) en état de pollution -exception faite pour ceux qui font route-, avant de vous être lavés ! Si vous êtes malades ou en voyage, ou (si) l'un de vous vient du lieu secret ou (si) vous avez caressé vos femmes et que vous ne trouviez pas d'eau, recourez à du bon sable et passez vous en sur le visage et les mains ! ALLAH est indulgent et absolu." "

Ce verset est une interdiction formelle d'accomplir la Prière en état d'imprégnation éthylique ; c'est la première interdiction nette concernant la consommation des boissons alcooliques. Il ressort de ce verset que la condamnation n'est pas totale ; en dehors des moments de culte, cette consommation reste possible, à la condition stricte qu'elle soit modérée. En effet ce qui est interdit c'est la Prière en état d'ivresse, donc une consommation réduite pourrait être possible si elle ne s'accompagne pas d'ivresse. Tous les commentateurs du CORAN sont unanimes pour comprendre ce verset dans son sens le plus strict ; pour aucun d'entre eux, quelles que soient la nature et la quantité de la boisson alcoolique consommée, la Prière n'est possible dans cet état. Ils vont même jusqu'à comprendre que l'entrée d'une mosquée est interdite à l'homme qui a bu ; le buveur, exclu par son péché de la Communauté Islamique, se voit appliquer tous les interdits qui frappent les infidèles.

Cette interdiction est rapprochée, dans ce verset, des rituels de purification ; ce rapport éloigne en fait les deux ordres d'interdit, l'impur et l'illicite, qui, s'ils avaient été confondus, n'auraient pas entraîné cette précision supplémentaire, une seule formulation aurait été suffisante. L'opposition est en effet profonde l'impur qui concerne la surface corporelle, le contact ; et la boisson alcoolique illicite qui inscrit sa marque au dedans du corps, est du domaine de l'absorption. L'impureté contamine le corps de l'homme, l'alcool contamine son esprit et ce qu'il produit.

Ce verset qui condamne l'usage des boissons fermentées le fait en insistant sur deux arguments qu'il avait déjà été possible de prévoir par l'étude des versets 23 et 24 de la sourate LII. En effet, la Prière ne peut être accomplie en état d'ivresse car il est fait obligation au Musulman de comprendre le texte qu'il psalmodie. Une simple récitation est insuffisante ; le Message Coranique n'a pas de pouvoir en lui même, Dieu est unique ; inconcevable en Islam serait l'utilisation des "moulins à prières" de certaines sectes bouddhistes. De même le fidèle doit savoir ce qu'il dit, obligation lui est faite de suivre la Parole divine au plus près. L'innovation est une faute grave en Islam, elle est incompatible avec la foi du Musulman, "Celui qui est soumis à Dieu". De même il est tenu à une "obligation de réserve", le fidèle est l'homme qui garde le contrôle de ses sens.

La sourate V., dont sont tirés les derniers versets concernant les boissons alcooliques, est l'une des dernières qui ait été révélée au Prophète. Sa datation est cependant très imprécise, elle est formée d'éléments composites dont la majorité sont des points d'éclaircissement de la règle. Elle peut se décomposer en cinq parties, la première et la quatrième sont des rappels de rites d'ablution, des interdits alimentaires et des abolitions de certains rites païens ; la seconde est une admonition aux Croyants ; la troisième est constituée par des attaques contre les Juifs et les Chrétiens ; la cinquième montre Jésus comme un Prophète semblable aux autres. De cette dernière partie est tiré le titre de la sourate "La Table Servie" qui est une réminiscence de la Cène ou de la vision de Pierre. (Actes des Apôtres, IV. 9.) S'il s'agit d'un rappel de la Cène, il faut admettre que ce miracle, Dieu fait descendre à ses serviteurs une table toute dressée, est survenu un jour quelconque de la vie du Christ puisque le CORAN n'admet pas sa mort.

"O vous qui croyez !, les boissons fermentées (hamr) le (jeu de) maysir, les pierres dressées et les flèches (divinatoires) sont seulement une souillure (procédant) de l'oeuvre du Démon. Evitez-la ! Peut-être serez-vous bienheureux.

Le Démon, dans les boissons fermentées et le (jeu de) maysir veut seulement susciter entre vous de l'hostilité et la haine et vous écarter de l'invocation d'ALLAH et de la Prière. Ces-serez-vous (de vous y adonner)."

Dans ces deux versets trois éléments sont intéressants. Le premier est que la boisson alcoolique est définie nettement comme en rapport avec le démon, non pas en elle-même mais par l'usage qui en est fait. Cet usage est impossible car il conduit l'homme à une transgression immédiate. Le deuxième point concerne l'association avec le jeu de hasard et la divination dont on sait qu'elle est fondée sur le fait qu'il s'agit de corruption d'activités créatrices, donc procédant du divin jusqu'à un certain point. L'allusion aux pierres dressées fait référence à un culte des idoles, corruption certaine de l'illusion créative. Enfin, comme déjà dans le verset 216 de la sourate II, la condamnation va être prononcée pour les boissons alcooliques en dehors de toutes références extérieures ; ce qui est suspect, ce n'est ni l'ivresse, ni la quantité, ni la qualité de la boisson, c'est l'Alcool.

Un argument pour "justifier" cette interdiction apparaît dans ces versets ; l'alcool est source d'hostilité et de haine entre les hommes, il est source de désordre et de trouble, c'est donc un danger pour la Communauté des fidèles. C'est au nom de ces versets que les buveurs sont exclus de l'Islam, exclusion que les hadiths reprendront jusqu'à l'extrême le plus absolu. Tout se passe comme si l'interdiction qui est prononcée dans ces versets est une tentative de prévenir les troubles médico-légaux entraînés par l'alcoolisme. Cette idée trouve un fondement dans un fait que raconte la vie du Prophète. C'est à la suite du scandale provoqué par la conduite et l'ivresse d'Hamza, oncle de MAHOMET, aux noces d'Ali et de Fatima qu'aurait été prononcée cette interdiction ; ce qui paraît peu probable car le mariage eut lieu en Juin 624 alors que Hamza est mort en Mars 624 à la Bataille de Badr où, dit la légende, la fille d'un des ennemis qu'il avait tué trouva son cadavre et en mangea le foie pour venger son père. Certains, qui veulent diminuer la portée de l'interdiction profitent de cette histoire pour dire qu'elle a été suggérée à MAHOMET par sa colère et son énervement.

Cela expliquerait que la condamnation est cette fois prononcée totalement d'une manière très claire, l'Envoyé de Dieu voulant régler définitivement le problème. Il est impossible de tenir cette idée pour acceptable car ce serait mettre en doute la sincérité du Prophète. Quoiqu'il en soit les termes mêmes de ces deux versets sont précis, il faut que le Croyant évite les boissons fermentées, qu'il cesse d'en consommer ; l'interdiction est absolue.

IV . L E S H A D I T H S

Ce que l'on sait des Hadiths, cinq pour cent d'entre eux seraient d'authentiques paroles de MAHOMET, ne permet pas de les tenir pour représentatifs de sa pensée. Ils sont, cependant, intéressants à étudier car ils montrent à quelles conclusions souvent très radicales les Croyants sont parvenus. C'est un reflet fidèle de la manière dont le Musulman interprète le texte sacré.

Un hadith se compose de trois parties, la rubrique Tardjouma par laquelle l'auteur veut faire comprendre quel sens, il entend donner à la tradition, ou aux traditions, qui suivent, puis le hadith proprement dit se divise en deux parties. L'"Isnad" est l'énumération des noms des personnages qui ont servi d'intermédiaires dans la transmission du "Matn", qui est le fait même rapporté par le témoin concernant l'action, la décision, ou le silence de MAHOMET. Cette construction assure aux hadiths un charme qui en rend l'étude plaisante. A titre d'exemple, on pourra lire, ci-dessous, un hadith complet ; on comprendra et l'on excusera facilement que l'on se soit volontairement limité à ne transcrire dans ce travail que le "Matn" des hadiths cités, à l'imitation du Pr Bousquet de l'ouvrage duquel ils sont extraits.

"(I. Tardjouma :) COMMENT SE MANIFESTA LA REVELATION CHEZ L'ENVOYE DE DIEU (A LUI BENEDICTION ET SALUT), A SES DEBUTS ET DE CES MOTS DU CORAN (S. IV., V. 161) : "CERTES, NOUS T'AVONS DONNE LA REVELATION, COMME NOUS L'AVIONS DONNEE A NOE ET AUX PROPHETES APRES LUI."

(II. Hadith : Isnad :) El-Houmaïdi nous a rapporté d'après Soufiân, d'après Iahya Ben Saïd El-Ançari, que Mohamed Ben Ibrahim Et-Taïmi l'avait informé qu'il avait entendu Algama Ben Waqqas El-Laïthi dire : "J'ai entendu Oma Ben El Khattab (que Dieu soit satisfait de lui) dire du haut de la chaire, qu'il avait entendu l'Envoyé de Dieu (à Lui bénédiction et salut), s'exprimer en ces termes :

(III. Hadith : Matn :) "ON NE JUGERA DES ACTIONS QUE SELON LES INTENTIONS."

"Chacun ne sera rétribué que selon ce qu'il a entendu faire. A celui qui a accompli l'Hégire pour obtenir quelque bien en ce bas monde, ou pour chercher une femme, son Hégire lui sera comptée selon ce qu'il recherchait alors."

El-Bokhari. 1, p. 35.

Tous les hadiths cités sont extraits de l'ouvrage du Pr BOUSQUET qui a la modestie et la délicatesse de retrancher son travail derrière le nom d'El Bokhari dont il a traduit les textes. Tous les hadiths cités ici sont donc d'El Bokhari, à l'exception du dernier, d'En-Nawawi, extrait du même ouvrage où il est cité en appendice.

Abou Horeïra a rapporté que le Prophète (à lui bénédiction et salut) a dit : "Celui (à qui il arrive) de forniquer, ne le fait pas en tant que Croyant ; celui (à qui il arrive) de boire une boisson enivrante, ne le fait pas en temps que Croyant ; le voleur qui vole, ne le fait pas en tant que Croyant."

EL-BOKHARI 98, p. 153

Ce hadith est d'une importance considérable, il prononce l'exclusion du buveur de la vie sociale. Le pécheur est un "délinquant" religieux et de droit commun ; la confusion relative entre la Loi Islamique et le Droit met l'alcoolique "hors la loi". Toute consommation d'alcool ne peut être que tragique, sans retour, définitive.

Anas Ben Malek a dit : "J'étais en train de faire boire à Abou Obeïda, à Abou Talha et à Obafy ben Kab, du vin de dattes vertes et mûres, quand arriva inopinément un nouveau venu qui leur dit : "Les boissons enivrantes viennent d'être déclarées illicites." Là-dessus Abou Talha dit : "Allons, Anas, répands tout cela." Et je le répandis."

EL-BOKHARI 99, p. 153

Anas a dit : "J'étais en train de verser à boire aux gens dans la demeure d'Abou Talha, et la liqueur fermentée dont on faisait usage à ce moment était le fadhikh. L'Envoyé de Dieu (à lui bénédiction et salut) ordonna alors à un héraut de proclamer ces mots : "Eh bien ! Les liqueurs fermentées n'ont-elles donc pas été interdites ? "Alors Abou Talha me dit : "Sors et répands cette liqueur." Je sortis et répandis la liqueur qui se mit à couler dans les rues de Médine. Un des assistants dit : "Il y a des gens qui ont été tués (à la Guerre Sainte), alors qu'ils avaient de cette liqueur dans le ventre." C'est à ce propos que Dieu Très Haut révéla ce verset : "Ceux qui ont cru et ont fait de bonnes oeuvres n'auront pas à s'imputer à faute ce qu'ils ont mangé."

EL-BOKHARI 79, p. 294.

Ces deux hadiths constituent deux versions du même évènement. L'emploi de l'expression "boisson enivrante" pour désigner le vin de dattes vertes et mûres permet de mettre en rapport le premier hadith et le verset 69 de la sourate XVI, dont la révélation est la plus ancienne. L'emploi de l'autre expression "liqueur fermentée" pour désigner le fadhikh, boisson spiritueuse faite avec des dattes non mûres sur lesquelles on verse de l'eau chaude ; la référence géographique à Médine fait qu'un lien s'établit entre ce deuxième hadith et le verset 216 de la sourate II dont la révélation est plus récente. Ce ne serait donc plus au même évènement que l'on aurait affaire. Il est plus

probable que ces deux hadiths sont une tentative d'El-Bokhari pour inclure dans une condamnation totale les deux révélations faites au Prophète. Ces hadiths montrent que la condamnation est suivie à la lettre et immédiatement par tous les fidèles, car comment les provisions de spiritueux d'Abou Talha pourraient-elles "inonder" les rues de Médine ? Des extrémistes pourraient utiliser ce verset pour interdire la détention privée ou publique de boissons alcoolisées ; est-ce cet argument qui a été utilisé par le gouvernement lybien ? En tout cas, il semble évident que pour les contemporains de MAHOMET il était nécessaire de se débarrasser de ces breuvages, du moins est-ce l'idée que leur prête El-Bokhari.

Aïcha a dit : "Lorsque furent révélés les versets de la sourate de la Vache (S. II., "La Génisse".) relatifs à l'usure, le Prophète (à lui bénédiction et salut) sortit se rendre à la mosquée pour les y réciter devant les fidèles. Là-dessus, il déclara le commerce des spiritueux religieusement interdit."

EL-BOKHARI 16, p. 58

En faisant référence à la sourate II, ce hadith induit à le rapprocher du verset 216. On ne voit pas très bien comment Aïcha conduit le raisonnement qui lui permet de tenir pour une interdiction du commerce des boissons alcoolisées l'expression : "le péché qui est en eux est plus grand que leur utilité". Il est douteux aussi que le rapprochement intervienne par une association d'idées ; les profits réalisés par ceux qui pratiquent ce commerce sont probablement scandaleux, il est cependant difficile de les comparer à ceux que réalisent les usuriers. Il faut admettre que ce hadith est forgé de toute pièce, au moins en ce qui concerne sa dernière partie, par des exégètes qui avaient le désir de faire le tour de la question. La sécheresse même de cette affirmation en est un argument supplémentaire ; habituellement le hadith est moins "concis". En effet, il faut remarquer que tous les aspects de la consommation des boissons alcooliques sont maintenant interdits ; la consommation est un délit, la vente est un délit, la détention est un délit. Comment ne pas faire le rapprochement avec la loi du 31 décembre 1970 relative à la lutte contre la toxicomanie qui prévoit des peines pénales pour "ceux qui auront contrevenu aux dispositions des règlements d'administration publique concernant la production, le transport, l'importation, l'exportation, la détention, l'offre, la cession, l'acquisition et l'emploi des substances" classées comme interdites. L'interprétation religieuse de ces interdits prévoit d'ailleurs comme cette loi française un traitement possible, c'est peut être la seule différence de fond, au traitement médical s'oppose la foi. Ce hadith apparaît plus comme un texte de juriste que comme celui d'un théologien ; aussi celui-ci a-t-il pris la précaution de bien se garder contre d'éventuelles attaques, il a choisi un témoin irréfutable, Aïcha la femme du Prophète et la mère de tous les Croyants, "mine" inépuisable de hadiths.

Pour En-Nawawi, le seul remède efficace est la foi véritable. Le Hadith qu'il rapporte reprend les propos d'Abou Horeïra qu'El-Bokhari avait déjà cités. Pour lui la foi superficielle est insuffisante et le délit retranche le pécheur de la communauté des fidèles bien au-delà du séjour terrestre ; en Islam le buveur est un être exclu car :

"Comment donc pourrait-il être exaucé ?"

En-Nawawi 10, p. 325.

V. CONCLUSION

S'AGIT-IL D'UNE INTERDICTION ?

Les cinq versets qui traitent des boissons alcooliques ne sont pas tous des interdictions ; seuls, les trois derniers le sont. Les premiers ont l'apparence de rendre possible la consommation de ces breuvages ; il semble y avoir une contradiction profonde dans la doctrine de l'Islam. Il faut tenter de découvrir maintenant quel est le moyen que les théologiens ont utilisé pour résoudre cette difficulté.

Il est nécessaire de remarquer, tout d'abord, que les interdictions sont des révélations postérieures aux autres, les digressions assez longues qui tentaient de présenter chaque verset avaient pour but de sensibiliser à ce problème de la datation d'une sourate, dont le moyen le plus fidèle, quoique encore très imprécis, consiste en une étude des variations de thèmes et style de chaque sourate. On peut donc admettre, sans grand risque d'erreur, que plus la Prédication se développait, plus elle se faisait précise et plus le caractère d'interdiction devenait apparent. L'étude chronologique de ces versets concernant l'interdiction des boissons fermentées montre que l'évolution se fait petit à petit, régulièrement, sans rupture ni retour en arrière.

Les théologiens de l'Islam ne sont pas embarrassés lorsqu'ils sont en présence de semblables contradictions apparentes. Le CORAN leur fournit un certain nombre de situations identiques ; par exemple les nombreux versets encourageant à la lutte contre les Juifs et les Chrétiens sont en opposition avec le verset qui leur permet de trouver en terre d'Islam un certain statut social et une relative sécurité. MAHOMET lui-même a fixé la conduite à tenir dans de tels cas, c'est l'épisode des versets sataniques. Le Prophète révèle aux Croyants des versets qui contiennent visiblement des allusions à un culte polythéiste, l'Envoyé de Dieu a, peut-être, fléchi devant les persécutions dont il est l'objet. Il se reprend assez vite et de nouveaux versets viennent annuler les précédents, qui sont déclarés "sataniques", c'est-à-dire oeuvre du démon qui a insufflé à MAHOMET trop crédule et insuffisamment vigilant, son esprit malfaisant. Ainsi est définie la Loi de l'Abrogeant et de l'Abrogé.

En schématisant on peut dire de cette loi qu'elle repose sur le principe qu'une révélation plus récente annule une révélation plus ancienne traitant du même sujet. C'est un principe connu et admis par tous les juristes ; il est donc parfaitement applicable au CORAN. Les théologiens appliquent donc ce principe aux versets qui concernent les boissons alcooliques. Pour que cette utilisation débouche sur une condamnation formelle il faut que la révélation la plus récente soit elle-même une condamnation formelle qui modifie toutes les dispositions antérieures plus souples. C'est manifestement le cas puisque la dernière sourate révélée, la sourate V. est la seule qui soit une interdiction formelle ; ce que l'étude suivant l'ordre chronologique de la révélation de

chaque verset a prouvé. Néanmoins, on ne peut s'empêcher de se poser la question de savoir pourquoi ALLAH n'a pas choisi une manière plus simple de faire connaître aux hommes ses commandements ?

L'étude minutieuse des premières révélations concernant les boissons alcooliques et des versets qui peuvent en être rapprochés montre que ce principe de l'Abrogeant et de l'Abrogé n'est pas d'un emploi absolument nécessaire. La première des révélations contenait déjà potentiellement toute l'interdiction formelle, un simple raisonnement logique a amené à cette conclusion. Cependant cette attitude est inadmissible pour le Musulman qui se tient et doit se tenir pour sa compréhension du texte sacré à une interprétation plus fidèle à la lettre qu'à l'esprit.

Un dernier point est à considérer, l'interdiction est-elle totale ou partielle ? En fonction du principe de l'Abrogeant et de l'Abrogé, seules les conclusions de l'étude de la sourate V. sont à retenir ; elle seule est en effet le point terminal de l'évolution de la pensée du Prophète concernant les boissons fermentées. Elle affirme nettement que l'homme doit s'abstenir en tout temps, en tout lieu de toute consommation d'alcool. Elle déborde de son domaine strict puisque le sens général du mot qui sert à désigner les boissons alcooliques peut aussi désigner toutes les substances à "effet négatif sur la conscience et les facultés intellectuelles".

TROISIEME PARTIE

LE CORAN EST UNE PREDICATION

- I . INTRODUCTION
- II . LA PERSONNALITE DU PROPHETE
- III . LA PREDICATION EST UNE REPONSE AUX PROBLEMES SOCIAUX
DE L'EPOQUE
- IV . LES QUALITES DU MESSAGE
- V . LE CORAN EST UNE REPONSE COHERENTE AU PROBLEME DES ORIGINES.

I . I N T R O D U C T I O N

L'étude des versets du CORAN et de Hadiths concernant les "boissons fermentées", montre que leur consommation est l'objet d'une interdiction totale. Comprendre le sens du respect de cette interdiction par de nombreux musulmans revient à découvrir la valeur particulière qui permet au CORAN d'être tenu pour une Prédication, c'est-à-dire parole divine. Cette valeur doit aussi pouvoir rendre compte de l'intense rayonnement de la culture islamique au cours de treize siècles d'Histoire à près de la moitié de la population blanche du globe, à certaines races noires d'Afrique ou d'Amérique ou jaunes de l'Asie du Sud-Est. A cela ne peut pas être étrangère la personnalité du Prophète qui permit au modeste commerçant de devenir MAHOMET, Le Loué. La Prédication est immédiatement "reconnue" par les fidèles en raison de son adaptation aux problèmes sociaux de l'époque de sa révélation. Mais ce n'est pas la seule qualité du Message Coranique, aujourd'hui le musulman sait que sa qualité principale réside dans son adaptativité. Le rayonnement de l'Islam ne peut se concevoir sans remarquer que le CORAN fournit à l'homme une solution cohérente au problème des origines, solution tenue pour valable par une multitude. Le rejet de tout cet ensemble de valeurs montre la profondeur du niveau de déculturation que souligne la consommation d'alcool par l'Arabe Musulman.

II . LA PERSONNALITE DU PROPHETE

*"IGNOREZ-VOUS CE QU'IL EN COUTE A CEUX QUI OSENT CHANGER
LA MASSE DES IDEES RECUES ?"*

CLAUDE-NICOLAS LEDOUX .

Personne ne pourrait envisager que le fondement de l'Islam ne résidât pas dans la sincérité profonde de MOHAMED. Pour ses contemporains l'homme est avant tout vertueux ; de cette vertu, dont on dira au XVIIème siècle, qu'elle définit "l'honnête homme". Elle est d'abord qualité physique ; et le portrait que nous en trace Ibn Hicham, dans son ouvrage : "Vie du Prophète", montre un homme de taille moyenne, solidement bâti, au front bombé, au nez aquilin et aux grands yeux noirs. Ses cheveux sont longs et épais, légèrement frisés ; sa barbe est grande et fournie et ne masque pas la bouche, large, et toujours souriante. C'est un homme décidé, et cela se traduit autant par son allure ferme et virile que par l'autorité du ton de ses commandements. S'il est sans cesse occupé à une activité, il sait se créer de longs moments de réflexion où il est enclin à la tristesse. Il domine ses sentiments ; ses rapports avec ses semblables sont marqués par un souci de délicatesse. Jamais un seul reproche ne lui est adressé par ses amis ou par ses ennemis ; sa générosité, sa douceur, sa sensibilité, sont connues de tous.

Son amour pour les enfants est vif, il en est aimé en retour ; et c'est un fait qui ne surprend pas, car la famille de cet homme est souvent frappée par le malheur de perdre un enfant. Le décès d'un petit a, de tout temps, été ressenti douloureusement par la famille musulmane ; contrairement à ce que pense l'occidental, qui est facilement abusé par l'apparente grande liberté qui leur est laissée. Il n'est pas rare de voir, dans la vie de tous les jours le plaisir pris par les parents à jouer avec leurs enfants, qui exercent, comme partout dans le monde, une petite tyrannie ; et cette bonhomie si surprenante chez le Musulman, semble une naïve imitation du Prophète. Par souci de protection le fils aîné porte souvent le nom de Mohamed, forme arabe de MAHOMET ; mais cela est aussi un signe de fierté et d'espoir de la part des parents qui prouve que le type "d'honnête homme" représenté par le Prophète, est un modèle toujours actuel.

Légendaire est aussi son amour pour les animaux. Cela surprend l'Occidental, car il a vu, dans tout le monde arabe, des ânes pliés sous la lourde charge, des chevaux faméliques, des chameaux couverts de plaies où pullulent les mouches, et trop de chiens battus. Pourtant, cela ne veut pas dire que la pensée du Prophète ne soit pas appliquée ; son amour est compris comme le respect de la créature, le rapport de l'homme et l'animal se définit comme une cohabitation et une utilisation simple, nullement comme une entraide réciproque, car l'animal ne peut être une charge pour l'homme. Ce point s'explique par les

conditions de vie très dures dans lesquelles les deux doivent vivre. Une anecdote est significative à ce propos : en marche pour la conquête de la Mekke, les troupes de MAHOMET passèrent devant une chienne qui venait de mettre bas et ses petits qui dormaient ; il ordonna de ne pas les effrayer et commit un homme de garde pour veiller à l'exécution de ses ordres. Mais il ne fit rien de plus, aucun abri, aucune nourriture ne sont offerts aux animaux ; et il est probable, qu'une fois l'armée passée et le silence revenu, la sentinelle a repris sa place dans la troupe, laissant les chiens à leur liberté.

Digne d'admiration, le Prophète l'est par son courage dans les combats ; il ne dut la vie sauve, au cours d'une bataille, qu'aux qualités exceptionnelles de son méhari blanc, à qui, en signe de gratitude, il communique le centième nom de Dieu, créant ainsi le mépris des chameaux pour l'homme qui l'ignore. L'ardeur à la lutte des combattants arabes est une imitation de cette vertu de leur chef. Ce fait est un sujet de plaisanterie de la part de l'occidental qui ne comprend que la guerre moderne et mécanique et la structure fortement hiérarchique de l'armée "nouvelle" ne s'accommodent pas de l'exploit individuel nécessaire au Musulman pour que les combats prennent un sens. Cependant leur vaillance s'est très souvent manifestée aussi bien au cours de combat au sein de l'armée française qu'au cours des luttes de libération nationale. Savoir bien se battre c'est ressembler au Prophète, dont l'ardeur au combat, la fermeté du commandement, allant jusqu'à la sévérité, sont tempérées par la grande impartialité, par une immense générosité envers le vaincu et par une extrême sensibilité, proche de la détresse, lors de revers. Mais ce chef ne se laisse pas aller au désespoir, ainsi après l'échec d'Ohod, il sait exhorter ses compagnons d'arme à reprendre la lutte, affermi dans cette voie par une révélation que lui envoie ALLAH.

Embellie par la légende qui entoure sa vie, sa réputation de droiture n'a jamais été mise en doute par ses contemporains qui ne lui adressent que des critiques fondées sur les préjugés, les superstitions et les craintes que sa remise en question des cultes polythéistes fait surgir. Cependant, nul prédicateur n'aura autant que MAHOMET le pouvoir de susciter les attaques, dont les plus injustes ne viennent pas de ses contemporains mais d'écrivains, de théologiens ou de chefs militaires des états européens qui constituent la Chrétienté, et dont l'Islam est l'ennemi direct de tous temps. L'évolution des thèmes et la progression historique de ces attaques sont strictement parallèles à la connaissance de l'Islam que possèdent les traducteurs ; et qui peuvent être appréciées par l'évaluation des traductions du CORAN en usage à la période considérée. Toutes sortes de fables ont circulé concernant la personne et l'oeuvre de MAHOMET, au pire il est assimilé à Mahound, le prince des Ténèbres ; et cela jusqu'à l'époque des Croisades. Ces contes fantaisistes avaient un tel effet auprès des combattants qu'ils ont stimulé les recherches scientifiques, il fallait d'abord se rassurer. Ensuite, la nécessité de bien connaître le Texte Coranique s'est imposée car il fallait pouvoir en supprimer toute trace chez les Musulmans que les conquêtes militaires amenaient à la conversion, particulièrement en Espagne.

De créature diabolique, MAHOMET devient prédicateur inspiré par le diable et initié par un moine hérétique ; ce qui permettrait de résoudre simplement le problème posé par le verset 85 de la sourate V, où les moines sont loués :

"Tu trouveras certes que les gens les plus hostiles à ceux qui croient sont les Juifs et les Associateurs et tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par l'amitié sont ceux qui disent : "Nous sommes chrétiens". C'est que, parmi ceux-ci, se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens ne s'enflent point d'orgueil".

S. V. V. 85

Dante qui rencontre MAHOMET aux Enfers fait de son portrait un moment de violence inouïe.

"Jamais tonneau qui perd barre ou douve ne fut aussi troué qu'un damné que je vis, fendu du menton jusque là d'où l'on pète ;

Entre ses jambes pendaient ses boyaux, les poumons apparaissaient et le misérable sac qui fait de la merde de ce que l'on avale.

Tandis que je m'attachais tout entier à le bien voir, il me regarda et de la main s'ouvrit la poitrine en disant : "Vois donc comme je me déchire !

Vois comme MAHOMET est estropié ! Devant moi Ali s'en va pleurant, le visage fendu du menton au toupet.

Et tous les autres que tu vois ici furent de leur vivant semeurs de scandale et de schisme, et pour cela sont ainsi fendus.

Dante, La Divine Comédie.
Enfer, Chant XXVIII, V. 21 à 36.

Par une allusion discrète à une sourate du CORAN :

"N'avons-nous point ouvert ta poitrine
Et déposé loin de toi le faix
Qui accablait ton dos ?
N'avons-nous pas exalté ta réputation ?
En vérité, à côté de l'adversité est la félicité !
Oui, à côté de l'adversité est la félicité !
Quand tu seras dolent, prends de la peine
et, à ton Seigneur, aspire !"

Sourate XCIV : N'avons-nous point ouvert !

le poète montre toute son ironie et prouve une connaissance assez profonde de la Parole du Prophète.

Plus la connaissance se développe, plus la pointe agressive s'affine. Il va être attaqué dans son honneur ; il est peint comme un imposteur qui, pour satisfaire sa convoitise et son ambition, répand un enseignement religieux qu'il sait lui-même faux. Il est impensable qu'un tel manque de sincérité soit à la base d'un mouvement tel que l'Islam ; et l'on doit à CARLYLE dans son ouvrage "Cultes et Héros", d'avoir le premier soutenu, il y a un peu plus

d'une centaine d'années seulement, ce point de vue.

Une autre allégation concerne la moralité de MAHOMET assimilé à un débauché en raison du grand nombre de ses épouses et des quelques concubines avec qui il eut des relations ; l'une d'elles, Maria la Copte, envoyée par le gouverneur d'Egypte, lui donna même un enfant, Ibrahim, qui mourut en bas âge. C'est méconnaître une réalité historique et locale que d'ignorer la nécessité qui s'impose à un grand chef de posséder un harem, dont la création se fait par des mariages commandés par l'opportunité ou la raison politique, quelquefois par souci de justice ; plus que pour la satisfaction d'un caprice sexuel. Personne ne s'y trompe ; et même de nos jours, les harems de certains souverains bénéficient d'une publicité singulièrement et significativement plus réduite que ceux de certains roitelets fantoches, plus aptes à entourer les tapis verts des Casinos Internationaux qu'à s'asseoir à leur table de travail. La polygamie s'impose aussi au chef arabe par la nécessité qu'il a de s'assurer une descendance mâle. Par ailleurs, la polygamie prend, pour le Prophète, le sens d'une mesure sociale charitable. Il épousera trois veuves de fidèles Musulmans tués en exil ou dans les combats ; en dehors de tout motif sexuel, il leur assurait ainsi une situation sociale et un confort de vie. C'est dans ce sens qu'est interprété le verset 3 de la sourate IV :

"Si vous craignez de n'être pas équitables à l'égard des Orphelins ...

*Epousez donc celles des femmes qui vous seront plaisantes, par deux, par trois, par quatre, (mais) si vous craignez de n'être pas équitables, (prenez-en) une seule ou des concubines !
C'est le plus proche (moyen) de n'être pas partiaux."*

S. IV., V. 3.

Le début de ce verset manquant d'enchaînement logique, il est proposé de lire Orphelines ou Orphelins, ce qui fait apparaître la polygamie comme une mesure sociale à l'égard des femmes orphelines, sens qui est retrouvé dans le verset 126 de la même sourate. La vie même du Prophète permet cette interprétation, son mariage avec Khadija lui ouvrait toutes grandes les portes d'un avenir brillant. "De parents pauvres, d'une grande famille, gagnant sa subsistance au service des autres, il devenait un personnage considéré. Il devait y voir la main de la divinité et il entendrait un jour Allah lui dire :

*"Ton Seigneur ne t'a pas abandonné,
il ne t'a pas détesté ...*

*Ne t'a-t-il pas trouvé Orphelin et il t'a donné un refuge ?
Il t'a trouvé égaré et il t'a dirigé.
Il t'a trouvé miséreux et il t'a enrichi."*

S. XCIII., V. 5.8.

Il est peu probable qu'il ait eu pour Khadija les entraînements sensuels que devaient lui procurer plus tard, quand il vieillirait, les jeunes et désirables femmes de son futur harem. Mais il garda toujours pour elle une grande estime, une solide affection et une reconnaissance qui ne devaient jamais se démentir. Un psychanalyste a suggéré que la frustration de l'orphelin, si tôt privé de chaleur maternelle, avait pu renforcer cet attachement à une femme plus âgée. C'était disait-il, la meilleure des femmes de toute son époque. Il vivrait

avec elle au Paradis dans une maison de roseaux, dans le repos et le calme. Il en parlait souvent après sa mort et cela mettait Aïcha, sa bien aimée, en colère" (M. Rodinson). Ne retenir que l'élément matériel et social de ses mariages, ce serait méconnaître aussi l'attachement sincère du Prophète pour ses épouses, qui s'exprime le mieux dans l'amour et la fidélité le liant à la première, Khadija, plus âgée et plus riche que lui, femme indépendante déjà mariée deux fois, qui fut son réconfort et son soutien dans les moments difficiles. Unaniment reconnu comme le premier des disciples de MAHOMET qui comprit que la Révélation venait de Dieu ; le souvenir de la Première Musulmane se perpétue dans le grand nombre de fillettes qui portent son nom.

Plus grave est l'accusation d'inceste qui lui est faite par ses contemporains et qui sera reprise avec une violence extrême à toutes les époques de la Chrétienté. Elle concerne le mariage du Prophète avec Zānab, épouse répudiée de son fils adoptif Zāid et sa cousine, car elle est la fille d'une soeur de son père. Le CORAN porte la trace de cet épisode de la vie du Prophète puisqu'une révélation est venue la confirmer.

"(Prophète ! rappelle-toi) quand tu disais à celui sur qui ALLAH et toi aviez répandu vos bienfaits : "Garde auprès de toi ton épouse et sois pieux envers ALLAH ! (Rappelle-toi quand) tu cachais en ton âme ce qu'ALLAH devait faire paraître et (quand) tu craignais le jugement public alors qu'ALLAH était le plus digne que tu le craignisses ! Quand Zāid eut rompu tout commerce avec (son épouse), nous te la fîmes épouser afin que nul grief ne fût fait aux Croyants, à l'égard des épouses de leurs fils adoptifs, quand ceux-ci ont rompu tout commerce avec elles. Que l'ordre d'ALLAH soit exécuté !".

"Contre le Prophète, nul grief à l'égard de ce qu'ALLAH lui a imposé, conformément à la coutume d'ALLAH, à l'endroit de ceux qui furent antérieurement - que l'ordre d'ALLAH soit un décret décrété !" (à l'endroit) de ceux qui transmettent les messages d'ALLAH, qui redoutent celui-ci et qui ne redoutent personne excepté lui. Combien ALLAH suffit comme justicier ! "MAHOMET n'est le père de nul de vos mâles, mais il est l'Apôtre d'ALLAH et le Sceau des Prophètes. ALLAH, de toutes choses, est omniscient".

S. XXXIII., V. 37, 38, 39 et 40.

Ce qui frappe en premier, c'est le désarroi et le trouble du Prophète, que la Révélation vient réconforter avec bonhomie et invigorer avec force. Il semble que devant l'importance que cet événement représente, il ait douté de sa mission. Mais il faut voir aussi, le courage de cet homme qui n'a pas hésité à cristalliser sur lui une des difficultés de son époque. Il s'agit bien de modifier une coutume, et apparemment, cela soulève de grandes résistances au point que la rumeur publique a pris sur l'Envoyé de Dieu.

Il est accusé d'inceste et cela parce que Zānab est la femme de son fils adoptif ; alors que, nous aurions pu nous attendre à ce que le fondement de cette allégation soit le lien de parenté qui les unit. Le terme "fils adoptif" est employé pour traduire un mot arabe, qui n'implique aucun processus légal d'adoption tel que nous en avons un de nos jours ; mais il désigne un lien qui se forme automatiquement et que l'expression "quelqu'un reconnu comme fils d'un homme qui n'est pas physiquement son père" tente d'évoquer. Zāid est le fils adoptif de Khadija car il est un ancien esclave de sa famille, maintenant affranchi ; et lors du mariage du Prophète, il devient automatiquement son fils adoptif.

Nous sommes là en présence d'une survivance de l'archaïque filiation matriarcale et du schéma très lâche des relations maritales qui l'accompagne.

Nombreux sont les savants qui étudient cette importante question du mariage à La Mekke. WATT, en particulier, pense que le système de la filiation matriarcale, qui était le seul connu dans la région, est en phase de transition. Le système de patrilinéarité est en train de se mettre en place, et cela en raison des nouvelles conditions économiques, qui en valorisant l'intérêt personnel et le profil commercial, détruit la notion de solidarité du clan. C'est ce que va vivre MAHOMET, qui, lorsqu'il devient orphelin, se voit confié à son grand-père Abd El Moththalib, le chef du clan des Hachim de la tribu Qoraïch, puis, à la mort de celui-ci, à son oncle qui lui succède à la tête de la tribu. Faillite évidente du clan maternel, cependant les valeurs traditionnelles restent celles de l'ancien système, donc en contradiction avec les nouveaux usages. Le mariage avec Zaïnab est une affirmation et une stigmatisation du droit nouveau. C'est une critique aussi du lien qui existe entre un homme et son fils, ce lien c'est la filiation en ligne directe par la procréation, l'appartenance à une tribu n'ayant plus aucun sens. Ce point d'importance est directement lié à l'apparition d'une classe de marchand dans la cité.

Que ce mariage ait eu une raison politique, cela semble possible ; mais, comment ne pas tenir compte de ce que la légende qui décrit la naissance de cet amour raconte. Venu rendre visite à Zaïd qui est absent, MAHOMET surprend Zaïnab à peine vêtue, et l'on suppose qu'il en devient aussitôt follement épris ; car il refusa d'entrer et s'éloigna en se disant : "Loué soit Dieu, loué soit le Maître des Coeurs !" Zaïd, à qui l'on rapporte cette affaire, s'efface devant le Prophète ; le délai passé, le mariage a lieu. Cette histoire ne doit pas être prise très au sérieux en raison de son absence des premières sources. Il apparaît comme peu probable qu'un homme de la valeur de MAHOMET se laisse aussi facilement dominer par ses sens, d'autant que c'est un homme mûr, âgé d'environ soixante ans ayant déjà cinq femmes, qu'il a épousées depuis le décès de Khadija. C'est d'autre part admettre l'extrême beauté de cette femme de trente huit ans environ et donc "vieille" comme toute Arabe de cet âge à cette époque ; ce qui étonne beaucoup car cette qualité est surtout attribuée aux épouses plus jeunes de MAHOMET, Aïcha en particulier. Cette femme, deux fois veuve, contrainte par le Prophète d'épouser Zaïd qu'elle n'acceptait pas, est tenue par les savants, pour une intrigante qui, dès son veuvage, aurait manœuvré pour épouser MAHOMET. L'importance sociale de cette femme la destinait au fils adoptif et aimé du chef des Emigrés, comme ses deux soeurs qui ont été mariées à deux Musulmans parmi les plus fidèles. La famille paternelle de Zaïnab est sous la protection du principal adversaire de MAHOMET ; cette possibilité d'alliance a pu intervenir dans sa décision de mariage ; de même que leur lien de parenté peut avoir induit chez lui un sentiment de responsabilité.

Tous les mariages du Prophète ont sans aucun doute des raisons politiques nombreuses, en particulier, recherche d'alliance et expression dans les faits des nouvelles réformes et cet aspect de sa vie est utilisé par les Musulmans pour montrer qu'il n'y a pas de tabou concernant la sexualité dans leur religion. L'affirmation "qu'il n'y a rien de monastique en Islam" va de pair avec une certaine exaltation des qualités viriles du Prophète. Cependant le scandale a dû être grand au point qu'il a troublé MAHOMET et que la prédication en porte la marque. Les versets 37 à 40 ont un tel besoin de convaincre qu'ils utilisent une progression subtile des moyens de persuasion dont le Prédicateur est habituellement économe. L'ampleur du problème à réformer se marque par un ébranlement si intense du Prophète que Dieu lui rappelle le sens de sa mission et lui montre la mesquinerie de sa peur du "qu'en dira-ton". Il en vient à le menacer directement, "combien ALLAH suffit comme justicier" ; enfin par sa bouche, il menace ceux qui mettraient en doute l'enseignement et chercheraient à faire du tort au Prédicateur.

MAHOMET a-t-il réussi à convaincre ? Certainement si seul le résultat est pris en considération ; après lui il ne se posera plus, pendant longtemps, de problème de filiation, il aura fourni au problème une solution convenable. Mais en ce qui concerne sa bonne foi, il est encore des gens qui doutent et ce sont ceux qui, peut être, exaltent sa virilité ; reprenant le reproche d'Aïcha, à qui sa jalousie, aussi célèbre que sa beauté, faisait dire : "Je ne doute pas que Dieu n'ait hâte de satisfaire tes désirs ...".

La dernière attaque, souvent faite à MAHOMET, est celle de déloyauté. Elle est fondée sur ce fait militaire relaté par les versets 212 à 215 de la sourate II, concernant une incursion armée conduite par Abd Allah Ibn Jahs contre un groupe de Mekkois pendant une période de trêve observée, en raison du caractère sacré des mois de Pélérinage. Ce grief est repris à propos du Pélérinage qu'entreprend MAHOMET avec ses troupes en Mars 628 et qui se termine à Hodaïbyya par un traité d'une importance décisive puisqu'il marque l'inversion du rapport de force en faveur des Emigrés. Dans le second des cas le reproche ne peut être tenu pour valable car le Prophète était parti avec des intentions pacifiques et sans esprit d'offensive. La trêve qu'il aurait rompue ne peut avoir pour les combattants musulmans de valeur car elle est établie au nom d'une croyance qu'ils refusent et c'est la force de l'exhortation des troupes à Hodaïbyya, lorsque MAHOMET pense qu'il va être obligé de livrer bataille :

"Combattez dans le chemin d'ALLAH ceux qui vous combattent, (mais) ne soyez pas transgresseurs ! ALLAH n'aime pas les Transgresseurs".

S. II., V. 186.

La lutte pour la foi et pour Dieu étant plus importante que le respect de la règle, la notion de Guerre Sainte est définie.

Toutes ces accusations sont excessives et traduisent une connaissance insuffisante du "Fait Coranique" ; aussi ne sont-elles plus que très rarement invoquées aujourd'hui. Elles ont laissé le champ libre à des critiques ne concernant plus la personne physique ou morale de MAHOMET ; ces discussions de théologiens portent surtout sur certaines contradictions apparentes de la pensée du Prophète telles que l'opposition entre la toute puissance du Dieu unique et la responsabilité de l'homme telle qu'elle peut apparaître au travers du principe de la rétribution selon les mérites. C'est reconnaître au CORAN sa qualité de Prédication comme le montre Emil BRUNNER, qui répond à la question : "MAHOMET fut-il un prophète ?" en soutenant que sa prétention à la prophétie "ne semble être d'aucune façon justifiée par le contenu réel des révélations", mais admet que "si MAHOMET avait été un prophète pré-chrétien d'Arabie, il n'aurait pas été facile de l'exclure des rangs des messagers qui préparèrent le chemin de la révélation". (E. BRUNNER : Révélations et Raisons ; cité par W.M. WATT).

Aucun des contemporains de MAHOMET n'a formulé d'attaques à son égard ; il était tenu pour un "honnête homme" par ses semblables. Aujourd'hui encore, le Musulman tient le Prophète pour un modèle de vie parfait. Si sa personne n'a pas perdu son pouvoir d'exemple, c'est surtout en raison de la grande dignité et de l'extrême courage dont il a fait preuve dans les moments difficiles. Les débuts de l'Islam se font au sein d'une structure tribale violemment hostile à la nouvelle prédication à qui l'on reproche de professer des thèmes inspirés par des étrangers et de n'être confirmée par aucun miracle. Les Mekkois avaient immédiatement perçu la similitude entre religion chrétienne et Islam naissant concernant l'unicité de Dieu, la résurrection finale ; ainsi que la sympathie dont fait preuve la nouvelle doctrine vis-à-vis de certains membres de l'ancienne,

en particulier les moines. A ces attaques MAHOMET aura la force de ne jamais répondre autrement que par une nouvelle profession de foi, la sourate CIX en fournit un exemple parfait :

"Au nom d'ALLAH, le Bienfaiteur miséricordieux.

"Dis : "O ! Infidèles !

"Je n'adorerai pas ce que vous adorerez.

"Vous n'êtes pas adorant ce que j'adore.

"Je ne suis pas adorant ce que vous avez adoré

"et vous n'êtes pas adorant ce que j'ai adoré.

"A vous, votre religion. A moi, ma religion".

S. CIX : Les infidèles.

Si le Prophète n'est pas l'objet de violences, il le doit en partie à la solidarité de son clan ; mais contre les vexations et les humiliations de chaque jour, il est un homme seul. Accomplissant la Prière devant la KAABA, un de ses ennemis lui fait jeter sur la nuque un placenta de brebis, il se contente de se faire laver par sa fille, geste très simple et grand symbole. Mais les premiers fidèles sont l'objet de sévices beaucoup plus graves. Réunis dans la maison d'Al-Argam, leurs Prières étaient couvertes par des cris et des chants, s'ils se groupaient au dehors, la foule les dispersait. La Révélation avait trouvé une large audience auprès du petit peuple de La Mekke et parmi les esclaves ; de véritables persécutions leur furent infligées. Abou-Bakr, le futur beau-père de MAHOMET, vit un jour le nègre Bilal, écrasé sous une lourde pierre, mourant de soif et d'insolation, répéter, malgré le supplice, sa profession de foi : "L'Unique !" Fortement ému il le rachète à son maître et l'affranchit. Bilal devint en raison de sa forte voix, le premier des muezzins choisis pour appeler les fidèles à la Prière ; il est souvent pris pour patron par les confréries noires d'Afrique du Nord. Collectivement, les Fidèles sont soumis à des pressions, le clan hachimite est exclu des affaires publiques de la cité, mais faute d'un pouvoir exécutif efficace, cette mesure inapplicable est rapportée. Cependant, la vie est si difficile, que quelques uns se résignent à partir pour l'Abyssinie aux environs de 615, pour vivre en bonne intelligence avec les communautés chrétiennes qui bénéficient de la protection du Négus. Cette situation de tension se maintiendra jusqu'en 622, année de l'Hégire, où toute la communauté islamique émigre à Médine. Toutes ces persécutions n'arrachent au Prophète aucune plainte pour lui personnellement, au contraire, il réaffirme sa condition mortelle et sa foi ; mais il n'est inquiet que pour les membres de sa communauté.

De tous temps, les Musulmans ont proclamé que le Prophète était un modèle pour le genre humain et, dans cette opinion, entrent pour beaucoup sa bonté, sa générosité et sa dignité. MAHOMET fait donc figure de héros civilisateur, entre ainsi dans la lignée des grandes figures bibliques, Abraham en particulier, fondatrices des usages et des rites. Loins d'être des emprunts au judaïsme ce sont plutôt des coutumes arabes repensées dans une perspective monothéiste. C'est tout naturellement que la tradition propose donc l'imitation du Prophète comme type de vie idéale pour le Croyant. Cependant, si la Prédication trouve une audience de plus en plus large, nous serions tentés de dire que c'est sans lui, car peu de choses sont faites pour qu'une connaissance de l'homme se développe réellement, ce qui fait dire à R. BLACHERE : "L'hagiographie, comme toujours, a desservi son héros. Avec ses naïvetés, son merveilleux de commande, ses fadeurs, elle s'est efforcée, pour satisfaire aux besoins populaires, de hisser au rôle de thaumaturge celui dont le CORAN n'a jamais cessé de répéter qu'il était un mortel semblable à tous les autres."

III . LA PREDICATION EST UNE REPONSE AUX PROBLEMES SOCIAUX DE L'EPOQUE

"(INDUSTRIE) MERE DE TOUTES LES RESSOURCES RIEN NE PEUT EXISTER
SANS TOI, SI CE N'EST LA MISERE ;
TU REPANDS L'INFLUENCE QUI DONNE LA VIE ;
TU EGAYES LES DESERTS ARIDES ET LES FORETS MELANCOLIQUES."

CLAUDE-NICOLAS LEDOUX.

A La Mekke, les conditions climatiques et le sol rocailleux interdisent toute agriculture sédentaire. Les habitants mènent une vie nomade, poussant leurs troupeaux dans les régions du désert où croît une végétation luxuriante pendant les mois de pluies saisonnières d'hiver ou de printemps. Ils tirent toute leur subsistance de leurs chameaux ; et dans ces étendues de sable où nul puits n'est possible, c'est le lait des chamelles qui fournit toute la boisson ; ce qui souligne encore la relation privilégiée qui existe entre l'homme et le chameau. Cette absence d'eau marque sa trace jusque dans le CORAN où l'autorisation est faite aux Croyants d'utiliser le sable comme moyen de purification pour les ablutions rituelles qui précèdent la Prière :

*"O vous qui croyez ! quand vous vous disposez à la Prière,
lavez-vous le visage et les mains jusqu'aux coudes ! passez
vous la main sur la tête et les pieds jusqu'aux chevilles !
"Si vous êtes en état de pollution, purifiez-vous !
Si vous êtes malades ou en voyage, ou (si) l'un de vous vient
du lieu secret, ou (si) vous avez caressé vos femmes et que
vous ne trouviez pas d'eau, recourez à du bon sable et passez-
vous-en sur le visage et sur les mains ! ALLAH ne veut vous
imposer nulle gêne (haraj), mais Il veut vous purifier et
parachever Son bienfait envers vous. Peut-être serez-vous
reconnaissants."*

S. V. V. 8 et 9.

Le reste du temps, ils vivent dans des contrées plus hospitalières, couvertes d'une végétation d'arbustes rabougris mais vivaces, où le sol rocheux rend possible le forage de puits. Jamais ils ne s'éloignent de la ville-sanctuaire dont ils assurent militairement la garde ; ceux qui n'ont que des chameaux plus mobiles et, donc, plus puissants ; s'octroyant la suprématie hiérarchique et territoriale aux dépens de ceux dont les ressources plus modestes sont complétées

par les produits qui leur viennent de leurs troupeaux de chèvres ou de moutons.

Depuis les temps les plus anciens, il existe à La Mekke un lieu saint : La KAABA. C'est un cube de pierres, à cette époque à ciel ouvert ; avec, dans un angle, la Pierre Noire vénérée ; il s'élève au centre d'une vaste place, où se trouve une autre pierre sainte : le Maqâm d'Abraham, et le puits de Zemzem, dont la famille paternelle de MAHOMET distribuait l'eau sainte. Des idoles de pierres brutes ou grossièrement sculptées entouraient le temple autour duquel se pratiquait le rite essentiel de Thawâf, ou septuple circumambulation dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. La visite du Lieu Saint est complétée par un circuit comprenant d'autres sites sacrés : As-Safâ (le Rocher) et Al-Marwa (la Pierre) ; et les monts Modzalifa, Mina et Arafa dans les environs. Ce rite de Pélérinage, issu d'un culte très ancien rendu en ces lieux à Abraham, est toujours en vigueur dans la religion musulmane. L'iconographie populaire, ce qui ne veut pas dire qu'elle est sans valeur artistique, en essayant de représenter "complètement" La Mekke ; c'est-à-dire tous ces lieux obligatoirement visités au cours du Pélérinage, se joue des règles élémentaires de la perspective. Toutes différentes au point de douter qu'il s'agit de représentations de la même ville ; elles ne cherchent qu'à montrer La KAABA au centre du Lieu Saint, entourée de la ville située au fond d'un cirque de collines.

Il est possible que le trisaïeul de MAHOMET, l'ancêtre de tous les principaux clans Qoraïch, ait été le premier à rendre permanente la fréquentation du sanctuaire, par l'instauration de la trêve des mois sacrés. Les échanges commerciaux étaient facilités à ces occasions, par des marchés et des foires où les nomades pouvaient échanger les produits de leur élevage contre des denrées agricoles ou des productions artisanales. Le contrôle du sanctuaire et la participation au commerce du Pélérinage constituent des sources importantes de revenus pour la colonie qui se développe au point de devenir une véritable ville. Pour des raisons qui ne sont pas toutes très "claires", la fortune et les entreprises commerciales des Mekkois prennent de l'importance durant la seconde moitié du VI^{ème} siècle, si bien qu'en 600 environ, ils contrôlent la plus grande partie du commerce de l'Arabie du Sud. Ils organisent des caravanes qui transportent l'encens du Yémen, l'or d'Abyssinie et les produits des Indes vers La Mekke puis Damas et Gaza d'où elles ramènent tissus et soieries, armes et cuirs. Avec le développement des entreprises minières, il ne fait plus aucun doute que l'essentiel des revenus de la population de la ville est issu du commerce, de l'industrie et de l'artisanat.

Un important changement matériel s'est produit, le passage d'une économie pastorale nomade à une économie marchande. Ce qu'il y a de fondamental dans la situation d'où émergea l'Islam est le contraste entre les coutumes traditionnelles que les Mekkois avaient conservées et les comportements et usages que le nouvel ordre social et économique impose. Sur le plan des institutions, cette situation se manifeste par l'écroulement de la tribu ou du clan et de la solidarité qui y est attachée, remplacée par l'individualisme que le développement du commerce a provoqué. Les gros marchands placent les intérêts de leurs affaires avant toute chose et s'unissent à des collègues contre leurs compagnons de clan. Un nouveau type d'unité est en train de se former à partir des intérêts communs ; mais quelques unes des plus anciennes valeurs traditionnelles restent attachées à certaines situations sociales et, n'étant plus adaptées, par définition, au nouveau système, constituent des problèmes insolubles.

Peu à peu s'est constituée une république marchande, oligarchique, avec son conseil des notables : le Mâla ; un quartier aristocratique, le Batha ; et de nombreux faubourgs sur les pentes des monts, où vivent les esclaves-artisans, les plébéens, ainsi que tout un monde de changeurs, colporteurs, taverniers chanteuses et danseuses, prêt à accueillir les caravaniers. Dans cette ville marchande, il est certain que la puissance découle de la fortune et des qualités

commerciales individuelles. Les problèmes nouveaux posés à "l'honnête homme" sont nombreux et, tout ce que la ville compte d'esprit sensé s'est penché sur eux ; mais les bouleversements sont tels qu'une solution convenable est impossible à concevoir. Le Prophète se situe dans le courant humaniste de son époque ; mais les solutions que sa Prédication apporte, se différencient par l'esprit qui les anime. Le souci de justice qui leur donne sens, est fondé non sur l'idée du profit matériel immédiat, mais sur une notion nouvelle et révolutionnaire, l'égalité de tous les hommes devant Dieu. A l'individualisme des puissants qui associe force et richesse, le CORAN oppose la toute puissance du Dieu unique et omniscent. Au paradis économique qu'est devenu la capitale, il juxtapose l'image si dramatiquement peinte de l'enfer promis à celui qui ne suit pas la Voie Droite, alors qu'à l'opprimé, des versets tout proches d'une poésie simple, offrent une Vie Eternelle singulièrement semblable à son désir. La puissance de conviction de la Prédication réside dans une opposition, soutenue par la générosité divine, à l'esprit d'entreprise dont le commerçant doit faire preuve dans ses affaires. Au profit et à l'intérêt qui sanctionnent toutes les entreprises économiques, elle associe la notion de Récompense selon les Mérites, qui seule sera prise en considération par ALLAH. En les appelant à reconnaître et à adorer la puissance et la bonté de Dieu leur Créateur, le CORAN pousse les hommes à nier la toute puissance et l'entière compétence des riches. Il apporte une morale plus satisfaisante que l'orgueil de la richesse qu'il considère comme la racine de l'humanisme matérialiste sous-jacent au malaise social de l'époque.

En faisant de la "mesquinerie" un péché sérieux, le CORAN montre l'incompatibilité entre le culte de Dieu et la recherche absolue de la richesse et de la puissance. Cette idée religieuse fondamentale conduit à un ensemble de conclusions pratiques. En tout premier lieu, en obligeant les Mekkois à choisir "pour MAHOMET" ou contre sa Prédication, elle organise l'Islam naissant en communauté, dont les fondements ne seront plus la famille ou le clan, mais la religion. En détachant l'individu de sa structure sociale traditionnelle, cette notion de communauté prononce l'individualité de l'homme dans l'ensemble communautaire au nom même de la religion. Dès la première révélation transmise par MAHOMET, le "Fait Coranique" dans son ensemble est prévisible. Cette rencontre exceptionnelle d'un bouleversement social considérable, d'une réflexion laïque intense mais stérile, et d'une Prédication aussi proche de la réalité humaine, explique la solidité des solutions fournies et l'influence de la culture musulmane.

C'est dans le domaine social que vont se marquer les changements les plus rapides. L'individu ne va plus être considéré comme le membre d'un groupe ami ou rival ; il est "Frère", c'est-à-dire Croyant. Sans notion aucune d'égalité autre que celle que Dieu établira au jour du jugement dernier. L'affirmation de la Foi, l'observation de la Règle constituent les seuls critères d'évaluation du mérite, à l'exception du Prophète et de sa famille qui ont été choisis par Dieu. La valeur d'un individu n'est donc plus assimilable à la valeur traditionnelle attachée à sa tribu et l'Islam substitue une échelle morale à l'état de fait que le matérialisme économique avait instauré. Il est certain que MAHOMET eut affaire à deux types d'ennemis ; ceux pour qui les attaques sont sous-tendues par des considérations économiques et dont le chef de file pourrait être Abou Jahls, et ceux pour qui les réformes sociales sont inacceptables. De ceux-ci est l'ennemi le plus implacable de MAHOMET, son oncle Abou Lahab, successeur de son tuteur à la tête du clan des Hachims. Qu'il soit le chef du propre clan du Prophète montre l'importance des résistances soulevées par sa réforme.

Ce point de la doctrine semble être celui qui a été le plus difficilement applicable. En effet le mariage avec Zaï nab n'en est pas la seule traduction ; la répétition des versets concernant la nécessité de respecter un délai après la répudiation est assimilable. Nous savons que ce délai est de "trois flux menstruels" consécutifs aux trois mois de séparation entre les époux ;

avec la précaution supplémentaire de déclarer une éventuelle grossesse. Si la filiation est tribale, ces versets n'ont pas de sens ; en effet, ils établissent nettement que le père est le géniteur de l'enfant. Le but de cette réforme de la filiation est double. Tout d'abord une nécessité religieuse en établissant que l'enfant est engendré par son père, le Prophète n'affirme que la cohérence de sa Prédication. La procréation n'est pas une affaire magique organisée par quelque divinité mystérieuse, elle s'inscrit nettement dans l'esprit créateur d'ALLAH. Il est le Dieu Unique, il n'a nul besoin d'associé ou d'aide, et c'est un signe de son immense bonté si l'homme qu'Il a engendré puisse à son tour engendrer.

Le deuxième aspect de cette réforme est l'obligation qui est faite aux parents de prendre en charge leurs enfants ou plus exactement au père en tant que chef de la famille, car le clan n'est plus la structure sociale adaptée. Un problème est immédiatement posé, "qui" doit supporter la charge des enfants qui n'ont plus de parents ? Le CORAN fait aux orphelins une place spéciale autant par l'importance, quatorze versets révélés à toutes les périodes de l'apostolat de MAHOMET les concernent directement, que par le respect qui est marqué envers leur condition par l'emploi d'un mot arabe particulier que notre traducteur rend par le mot Orphelin, en employant une majuscule. A cela, la condition d'orphelin du Prophète n'est sans doute pas étrangère, ce souci de justice provient de la peine éprouvée en exerçant des emplois inférieurs dans les caravanes de son oncle. L'histoire du moine Bahira montre le saintermite insistant auprès des caravaniers qui partagent son repas, pour qu'on aille chercher le jeune garçon qui garde les chameaux, et en qui il a reconnu le futur Prophète. MAHOMET sait depuis son adolescence que la tribu, le clan dont les structures d'hospitalité et d'entre-aide sont bouleversées par le nouveau moteur de la vie sociale, le profit individuel, ne sont plus à même d'assurer l'éducation et la formation des orphelins. A ce système défaillant il va substituer la notion de charité.

*"Au nom d'ALLAH, le Bienfaiteur miséricordieux.
 "Vois-tu celui qui traite de mensonge le Jugement ?
 "C'est celui qui repousse l'orphelin,
 "qui n'incite pas à nourrir le pauvre.
 "Malheur aux orants
 "qui, de leur Prière, sont distraits,
 "qui sont plein d'ostentation
 "et refusent l'Aide".*

S. CVII : L'AIDE.

A la suite de la bataille d'Ohod, ce problème de l'aide aux orphelins se pose avec une gravité importante. Les combats ont entraîné le décès de nombreux musulmans dont les familles se trouvent privées de protection, l'autorité naturelle des clans ayant disparu. Comment assurer aux enfants une éducation convenable, quel moyen trouver pour garantir un soutien aux veuves face aux spéculateurs ? La solution est extrêmement originale, elle est fournie par le verset 3 de la sourate IV. :

*"Si vous craignez de n'être pas équitables à l'égard des Orphelins ...
 Epousez donc celles des femmes qui vous seront plaisantes,
 par deux, par trois, par quatre, (mais) si vous craignez de
 n'être pas équitables, (prenez-en) une seule ou des concubines!
 C'est le plus proche (moyen) de n'être pas partiaux."*

S. IV. V. 3.

Le principe de la polygamie est défini et encouragé ; dans un but social, car il est complété de mesures concernant les biens de l'épouse, et des enfants. Le Prophète épousera deux veuves de ces compagnons morts au combat, Oumm Salama et Zaïna bint Khuzaïmah, mais il y a aussi un intérêt politique dans ces mariages qui permettent une alliance avec une faction ennemie.

La polygamie est une mesure de protection de la femme face à l'individualisme qui se développe de plus en plus à La Mekke. La tradition matriarcale qui assurait à la femme une place dans la communauté est de plus en plus faible. Le frère qui est le gardien des biens de la tribu tend à les transmettre à ses propres enfants, ou à les contrôler pour lui. La polygamie, en permettant à toutes les femmes et jeunes filles de trouver un époux, permet l'exercice d'un certain contrôle sur les accapareurs. Le corollaire de cette réforme est le passage de l'autorité au mari ; et ce système est très cohérent lorsqu'il est rapproché de la filiation paternelle. A la structure tribale où la femme vivait dans sa famille, recevant la visite de son ou ses maris et transmettant ses biens à ses enfants, le CORAN substitue la polygamie où la femme ne peut avoir qu'un seul époux, chez qui elle va résider dans un appartement du harem et qui verra ses enfants partager les biens de son mari. L'individualisme triomphe du collectivisme tribal défaillant. Un point n'est pas clair concernant la polygamie : une femme musulmane peut-elle avoir plusieurs époux ? Aucune règle stricte n'est définie, pour le Prophète le problème ne se posait pas compte tenu de l'excès de femme par rapport au nombre d'hommes dans la communauté, mais il n'y a pas d'interdiction ; si bien que pour certains cela apparaît comme une chose possible. Deux points noirs cependant dans ce statut du mariage. La répudiation est une procédure si simple que certains ont pu parler de mariage temporaire qui est effectivement autorisé par le Prophète, mais supprimé de la Loi Islamique ; répudiation qui ne peut intervenir que du fait du mari. Cette disposition est adoucie par le fait qu'un statut social est garanti à la femme divorcée, par le CORAN lui-même. Le deuxième point noir concerne bien évidemment le consentement donné par la femme ou la jeune fille au mariage. Un Hadith, rapporté par El Bokhari, prévoit :

*"Abou Horeïra rapporte que le Prophète
(à lui bénédiction et salut) a dit :*

*"Celle qui a eu un mari, on ne la mariera pas si ce n'est
après que l'on ait délibéré avec elle, et celle qui est vierge
on ne la mariera pas sans qu'elle n'ait donné son consentement".
On lui dit : "O Envoyé de Dieu, et comment consent-elle ? -
Par son silence, répondit-il."*

Si le rite malékite autorise le mariage de la jeune vierge par son père, la réalité quotidienne est plus sombre encore.

La filiation paternelle et la réforme du mariage s'accompagnent d'une troisième réforme, qui est, celle aussi, une conséquence de l'individualisme matérialiste. A la transmission des biens à l'intérieur de la tribu a fait place le transfert des biens pour une notion de profit commercial ; le père donne son avoir à ses enfants, donc dépossède sa propre tribu, c'est-à-dire les enfants de ses soeurs. L'état de fait instauré à La Mekke ne permet plus un retour à la tradition, de nouvelles règles doivent être créées pour contrôler les profiteurs. Le CORAN définit des parts qui doivent revenir au conjoint survivant, homme ou femme, aux enfants et même aux parents plus éloignés, une fois les dettes remboursées. Cette règle de l'héritage est manifestement sous-tendue par un souci de justice, mais elle affirme une volonté de contrôle des richesses, elle confirme le triomphe de l'individualisme.

L'adaptation de la réponse aux problèmes moraux de l'époque est évidente et explique en partie le rayonnement rapide de l'Islam, puisqu'il lui faudra moins de cent ans pour contrôler un espace géographique égal à celui de sa diffusion actuelle. Mais cette qualité ne peut expliquer l'actualité du CORAN dans le monde musulman et son pouvoir de conviction pour les nouveaux fidèles qui se convertissent chaque jour. A cela, ni la personnalité de MAHOMET, ni les conditions de vie de l'époque ne suffisent ; on est donc bien obligés d'admettre que dans la Prédication il existe un élément particulier qui lui permet cette grande adaptabilité. C'est cet élément que l'on va essayer de découvrir maintenant.

IV . LES QUALITES DU MESSAGE

"LES VILLES NAISSENT, LES EMPIRES DISPARAISSENT, VOULEZ-VOUS ASSURER LEUR DUREE ? IL FAUT ECLAIRER CEUX QUI SONT INTERESSES A LEUR CONSERVATION ?"

CLAUDE-NICOLAS LEDOUX.

Les conditions dans lesquelles le texte coranique a été révélé, authentifient celui-ci aux yeux des Musulmans. Personne ne sait à partir de quelle période de sa vie le Prophète prit l'habitude de s'isoler dans une caverne profonde de la colline aride et nue de Hirâ, à quelques kilomètres au nord-est de La Mekke. Il y méditait, sans doute, sur la vérité des choses divines à l'exemple des ascètes juifs ou chrétiens qui avaient inspiré cette pratique à de pieux arabes. MAHOMET sentit, un jour, se manifester en lui "quelque chose", ce qu'il confiera plus tard à Aïcha :

*"Aïcha, la mère des Croyants, a dit :
"La Révélation débuta chez le Prophète (à Lui bénédiction et salut), par de pieuses visions qu'il avait pendant son sommeil. Pas une seule de ces visions ne lui apparut, sinon avec une clarté semblable à celle de l'aurore..."*

EL BOKHARI 8, p. 53.

Dès lors, la méditation et la solitude deviennent chères au Prophète ; une nuit enfin, vint le grand appel. Un "puissant messenger d'ALLAH", que le Prophète identifiera plus tard avec l'archange Gabriel, lui apparaît et lui dit : "Prêche". Les réticences de MAHOMET sont vaincues car l'ange le serre et le malmène au point qu'il lui enlève toute force.

*"Prêche, au nom de ton Seigneur qui a créé.
Qui créa l'homme d'une adhérence (de sang coagulé).
Prêche : ton Seigneur étant le Très Généreux."*

S. XCVI., V. 1, 2 et 3.

C'est de nuit que fut prononcée la première phrase de ce qui deviendra plus tard le CORAN ; il est probable que ce fut la nuit du 26 au 27 du mois de Ramadan, appelée Nuit de la Destinée ; et qui est attendue de nos

jours avec une ferveur toute particulière par les musulmans du monde entier.

"Au nom d'ALLAH, le Bienfaiteur miséricordieux.

*... Nous l'avons fait descendre durant la Nuit de la Destinée.
Qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Nuit de la Destinée ?
La Nuit de la Destinée vaut mieux que dix mille mois. Les
AnGES et l'Esprit y descendent avec la permission de leur
Seigneur, pour tout ordre.
Salut elle est jusqu'au lever de l'aube."*

S. XCVII. : La Destinée.

Ces évènements terrorisent MAHOMET qui se traîne chez lui, "le haut de la poitrine tremblant", et demande à son épouse Khadija de le couvrir d'un manteau jusqu'à ce que sa terreur cesse. Il a pensé mourir, se jeter du haut d'une montagne, se sentant marqué par Dieu d'une punition pour sa conduite ; ce qui étonne profondément son épouse qui lui rappelle son honnêteté, sa droiture et sa haute moralité. Son doute persiste, il éprouve la crainte d'avoir été abusé par son démon, un esprit impur ; cela oblige les deux époux à consulter un vieil homme de leur famille qui reconnaît formellement en MAHOMET un Prophète semblable aux précédents et qui, comme eux, sera poussé à l'exil par l'hostilité que déclenchera parmi ses concitoyens la révélation du message divin.

Dès lors, MAHOMET ne doutera plus de sa mission de Prophète, bien que la Révélation soit d'abord tenue secrète puis diffusée dans un cercle restreint d'amis et d'intimes. Pour W.M. WATT : "Une part de sa peur était probablement la vieille crainte sémitique du divin considérée comme quelque chose de dangereux, dont on trouve des exemples dans l'Ancien Testament. Il se peut qu'il ait mis un manteau pour se protéger, et cela peut être la raison pour laquelle on l'a décrit comme "couvert d'un manteau". Il est aussi possible que le manteau ait été revêtu pour provoquer des révélations. Une autre forme de crainte était la peur de la folie, c'est-à-dire, selon les idées arabes de l'époque, la possession par des esprits ou des djinns. De nombreux Mecquois expliquaient ses révélations de cette manière, et il dû parfois se demander s'ils n'avaient pas raison.

La principale cause de ses doutes et de son trouble devait être le caractère prodigieux de la prétention à la fonction prophétique. De nombreuses révélations de la dernière période mecquoise, quand la Mecque lui fit une opposition véhémence, expliquent comment cette opposition ne démontre pas que sa vocation prophétique est fausse, puisque les prophètes précédents rencontrèrent régulièrement une opposition." (M.W. WATT : MAHOMET).

Cependant, la révélation du message coranique constituera toujours une douloureuse épreuve pour l'Envoyé de Dieu. De nombreux témoins le décrivent comme secoué de frissons, inconscient et comme en état d'ivresse ; il n'entend pas ce qu'on lui dit. Sa voix devient rauque et il râle ; son visage est rouge et se couvre de sueur, même s'il fait très froid. Il entend des bruits de chaînes de cloches ou des bruissements d'ailes. "Pas une seule fois, disait-il, ne me fut adressé une révélation sans que j'aie cru que l'on m'enlevait l'âme." De tels récits amenèrent certains critiques occidentaux à suggérer que le Prophète était épileptique ; une telle opinion n'est, cependant, pas vraiment fondée.

Le Prophète s'habitua, cependant, à recevoir les révélations et parfois même, il essaya de les appeler en se faisant couvrir d'un manteau. Il semble aussi avoir voulu hâter l'expression de ce qu'il percevait en balbutiant

et en bégayant, ce qui pourrait expliquer pour certains théologiens, la présence de quelques consonnes au commencement de certaines sourates dont on ne peut comprendre le sens, sans cette audacieuse hypothèse. Cette pratique lui vaut les réprimandes d'ALLAH :

*"Ne remue point ta langue, en le disant, pour en hâter
l'expression (bayân) !
A Nous de le rassembler et de le prêcher !
Quand Nous le prêchons, suis-en la prédication, ensuite,
à Nous, son exposition !".*

S. LXXV., V. 16, 17 et 18.

Ces versets contiennent une autre réprimande, qui sera reprise dans une autre sourate ; le Prophète ne doit commencer à révéler aux fidèles qu'un message complet :

*"Qu'exalté soit ALLAH, le Souverain, la Vérité !
Ne te hâte point en ta prédication avant que t'en soit
communiquée la révélation (entière) et dis : "Seigneur !
accrois-moi en science !".*

S. XX., V. 113.

Certains critiques ont utilisé ces passages pour montrer que la sincérité de MAHOMET pouvait être mise en doute ; il aurait eu ainsi la possibilité de faire apparaître "au bon moment" une révélation. Sans l'accuser d'imposture comme ses prédécesseurs l'avaient fait, Voltaire pense que c'était là le seul moyen de gouverner son peuple inculte et grossier auquel pouvait avoir recours le Prophète. Pour d'autres, il aurait inventé de toute pièce une nouvelle mythologie qui lui aurait permis de faire accepter par la terreur les idées "socialistes" et égalitaires du message coranique qui, naturellement, soulevaient le plus de résistance de la part de la bourgeoisie marchande capitaliste. Le Prophète n'a pas besoin de tels moyens pour gouverner, habile homme d'état et chef de guerre inspiré, il a très vite compris qu'à la force temporelle des infidèles il faut opposer celle des Croyants. Ainsi fera-t-il un grand usage de la contrainte, de la force, de la violence, du meurtre et de la guerre envers ses ennemis, et ceux-ci feront de même, s'accordant intimement avec les traditions de son peuple, si tolérant envers ces procédés alors que très strict en ce qui concerne le respect de la parole donnée et l'hospitalité. Et si Dieu, par ses Révélations, reconforte le peuple élu après l'échec militaire comme à Ohod, s'il ordonne des décisions raisonnables vers lesquelles les réflexions humaines ou les avis de ses sagaces compagnons l'avaient orienté, le Prophète n'y voit rien d'extraordinaire :

*"Celui qui prodigua
Les lions aux ravins du Jebel Kronnega
Les perles à la mer et les astres à l'ombre
Peut bien donner un peu de joie à l'homme sombre."*

V. HUGO.

Cependant, Aïcha, elle-même, se permettait d'ironiser sur la bonne volonté du Seigneur de répondre aux désirs de son époux :

"Aïcha a dit : "J'étais jalouse de (mes co-épouses) qui s'offraient elles-mêmes à l'Envoyé de Dieu (à lui bénédiction et salut) et je disais : "Comment une femme s'offre-t-elle ainsi ? "Lorsque Dieu Très Haut révéla ce verset (S. XXXIII, V. 51) : "Tu peux donner de l'espoir (pour plus tard) à celle d'entre elles que tu voudras, et recevoir (dans ta couche) celle que tu voudras et celle que tu désires de nouveau après l'avoir négligée." Je dis : "Je trouve que Dieu a hâte de satisfaire tes désirs."

EL BOKHARI 14, p. 57.

Le calife Omar se vantait d'avoir, par trois fois, donné des avis qui s'étaient trouvés coïncider en tous points avec la révélation. Après la mort du Prophète, consulté sur un point délicat, il aurait même déclaré :

"Si le Prophète de Dieu était encore en vie, un CORAN, je suppose aurait été révélé sur ce point."

A Médine, un secrétaire qui prenait les révélations sous la dictée dit toute la fin d'une phrase telle qu'il la concevait et que MAHOMET adopta distraitemment comme texte divin. Saisi d'un doute sur l'origine de l'inspiration, cet homme renie l'Islam et se réfugie à La Mecque. On raconte, et ce doit être vrai, que lors de la prise de cette ville le Prophète aurait aimé le faire tuer.

Ces faits doivent être exacts car la Tradition qui, par souci apologétique, cherche à faire disparaître tous les détails montrant la faiblesse et la fragilité profondément humaines du Prophète, n'a pas réussi à les annuler. Elle rapporte aussi très fidèlement les doutes et les craintes qu'il a d'être abusé par un esprit impur. A cet égard, l'épisode des versets sataniques est significatif et constitue l'exemple donné par le Prophète lui-même de l'emploi de la règle de l'Abrogeant et de l'Abrogé. Trois versets révélés publiquement font allusion à trois déesses, objet de culte dans la région mecquoise. Ceci aurait pour but de concilier à l'Islam les riches marchands très attachés aux cultes traditionnels ou, tout au moins, de réduire les pressions qu'ils exercent et dont le CORAN porte la trace sous la forme d'une réponse plus tardive du Prophète :

*"Dis : "O ! Infidèles !
Je n'adorerai pas ce que vous adorerez
Vous n'êtes pas adorant ce que j'adore
Je ne suis pas adorant ce que vous avez adoré
Et vous n'êtes pas adorant ce que j'ai adoré.
A vous, votre religion. A moi, ma religion."*

S. CIX. : Les Infidèles

La concession ne concerne aucunement le polythéisme, pour le Prophète, il ne s'agit que d'autoriser l'adoration d'ALLAH dans les trois sanctuaires anciens. Comme l'effet exactement inverse se produit, une nouvelle révélation vient abroger la précédente et la Tradition explique ce revirement par le

fait que le Prophète a été victime de Satan qui lui a inspiré un message diabolique. Cet événement marque la fin du culte de ces divinités dont l'Islam triomphant détruira les sanctuaires ; il marque aussi le début des persécutions qui s'exercèrent à l'encontre des fidèles. Ceci montre à quel degré le Prophète était convaincu de l'origine extérieure à lui-même du message qu'il recevait. La Tradition montre aussi les efforts qu'il faisait pour éliminer toute influence non divine de la prédication qui porte la trace de cette lutte dans les exhortations que Dieu adresse à son Envoyé qu'il juge trop hésitant ; par exemple, les sourates XCIV, et XCV.

Mais la sincérité du Prophète ne constitue pas une preuve de cette origine divine du message, il se pourrait en effet qu'il ait pris comme phénomène extérieur à lui-même ses propres mécanismes psychiques inconscients. En tous cas, les intenses souffrances qu'il éprouve, montrent bien qu'il ne s'agit nullement d'un plan calculé. Ces révélations sont-elles le signe d'une maladie mentale ? Il est des plus difficile de différencier les symptômes à thèmes mystiques d'une maladie mentale des manifestations sincères d'une véritable vocation religieuse sans faire référence à la personnalité du sujet. Celle de MAHOMET, puissante, fortement intégrée dans le réel, aux idées larges, douée d'une activité constructive intense et de capacités de synthèse novatrice et hardie, les efforts multiples qu'il fournit pour tenter de discipliner son expérience religieuse apparentent le Prophète aux grands mystiques et permet de rejeter l'hypothèse d'une maladie mentale. Le CORAN vient d'ailleurs au secours de MAHOMET en condamnant ceux qui l'accusent d'égarement (S. LXVII, V. 9), d'être possédé (S. XXXIV, V. 45), de magie ou de sorcellerie (S. LXXIV, V. 24 et S. XXVIII, V. 48). Le théologien n'utilise pas cet argument important de la sincérité du Prophète car, pour lui, la preuve de l'origine divine du texte coranique se trouve ailleurs que dans les conditions de la transmission du message.

Si, pour le Musulman, le CORAN est parole divine, il est avant tout récitation comme l'apprend le sens étymologique du mot. C'est un message à psalmodier comme Dieu lui-même l'a fait :

"Ceux qui sont infidèles disent : "Ah ! si la Prédication était descendue en un seul ensemble !" (Nous l'avons révélée) ainsi pour affermir par elle ton coeur et Nous l'avons psalmodiée avec soin."

S. XXV., V. 34.

comme il a ordonné à MAHOMET et aux fidèles de le faire :

*"O (toi) enveloppé d'un manteau !
reste en vigile seulement peu de temps,
la moitié ou moins de la moitié de la nuit
ou un peu plus, - et psalmodie avec soin la Prédication".*

S. LXXIII., V. 1, 2, 3 et 4.

*"Récitez donc à haute voix, ce qui vous sera possible
de la Prédication..*

S. LXXIII., V. 20.

Lorsque Dieu demande de transmettre le message coranique, il s'adresse au Prophète en des termes de communication orale (Prêcher, réciter, dire, avertir) beaucoup plus fréquemment qu'en des termes de communication écrite (Lire) ou comportementale (Edifier, montrer, mots qui ont cependant une importance considérable puisqu'ils légitiment l'idée que MAHOMET est un modèle parfait à imiter). De nombreuses sourates, pour ne pas dire toutes, sont des discours ; mais qui parle ? La voix de MAHOMET est celle qui transmet aux hommes le message, les efforts qu'il fait pour annuler toute influence personnelle ou diabolique, les rappels incessants de sa condition de mortel mettent une distance nette entre Dieu et lui. Qu'une union avec son créateur lui soit impossible amenait les grands mystiques musulmans à se moquer de cette fonction de "magnétophone". Les voix des anges ont un moment servi d'intermédiaire entre Dieu et son Prophète, celle de Gabriel en particulier, mais elles n'ont qu'une place, donc une importance, réduite dans le CORAN pour qu'elles méritent de retenir l'attention.

Le Message Coranique s'adresse, dans sa plus grande partie, aux Croyants dans leur ensemble et pour une part non négligeable à MAHOMET en particulier pour l'exhorter ou le réprimander. La voix de Dieu qu'il entend lui donne comme celle du coryphée le ton et le signal de début pour la récitation commune du message à révéler. Leurs deux discours se fondent alors en une voix unique comme celle du chœur tragique antique et devient la voix du divin. Dans ces moments rares une fusion est réalisée et confère au CORAN un pouvoir de convaincre et d'entraîner immense. Le CORAN n'est et ne peut être pour le Croyant parole divine que parce qu'il est récitation commune, sinon c'est la voix du Prophète. Cela explique la place majeure qu'occupe la psalmodie dans le rituel musulman.

En accordant une large place au verbe, la Prédication de MAHOMET s'accorde avec les traditions ancestrales de la société tribale d'Arabie qui avait conféré aux poètes et aux orateurs un rôle social de toute première importance. La confirmation se trouve aussi dans le fait qu'elle est révélée en une langue claire et sublime, l'Arabe immédiatement compréhensible par tous. Que la prédication soit révélée dans sa langue naturelle refute les affirmations que le Prophète tire son inspiration de source juive ou chrétienne. C'est un véritable miracle pour le Musulman car en constituant une revanche sur les peuples juifs et chrétiens, supérieurs et méprisants, il confère une identité au peuple arabe.

"(C'est une Révélation) en langue arabe pure."

S. XXVI., V. 195.

*"Nous n'avons envoyé nul Apôtre sinon (chargé d'enseigner) dans l'idiome de son peuple, afin d'éclairer celui-ci.
ALLAH égare qui Il veut et conduit qui Il veut. Il est le Puissant, le Sage."*

S. XIV., V. 4.

"Nous l'avons fait descendre sur vous de peur) que vous (ne) disiez : "On n'a fait descendre l'Ecriture que sur deux collectivités (taifa) avant nous et, en vérité, nous avons certes été dans l'ignorance de leur étude."

S. VI., V. 157.

De quel Arabe s'agit-il ? Pour les théologiens, MAHOMET, étant Mecquois, n'a pu recevoir la Révélation que dans la langue qui lui était considérée comme la plus intelligible, c'est-à-dire le dialecte Qoraïch. Celui-ci est alors le plus pur de tous puisque choisi par Dieu pour sa révélation. Cet argument donne à penser que le Prophète n'aurait pas maîtrisé la langue poétique de sa race, ce qui paraît invraisemblable compte tenu de la haute position sociale de sa famille et des qualités d'humanisme qui lui sont reconnues. Il est plus vraisemblable que le CORAN est révélé dans une langue très proche de cette langue poétique traditionnelle, ce qui contribue à lui donner ce caractère fortement arabe. L'intérêt de ces idées c'est que la langue du CORAN est définie comme une langue d'une pureté incomparable, ce qui en confirme l'origine divine, qui va être le modèle à imiter ; c'est l'origine des études linguistiques portant sur la révélation, études encouragées par le CORAN lui-même. Pour tous les Musulmans l'Arabe le plus pur est celui que l'on parle tous les jours à la Mecque ; pour les Marocains, parler le langage de FEZ, grand centre religieux, c'est employer un langage raffiné ; la pureté de la langue est étroitement liée à la religion. Parmi les nombreuses études qui ont été entreprises à partir du CORAN il en est d'étonnantes, ce verset :

"Et (le Seigneur) apprit à Adam tous les noms,.."

S. II., V. 29.

incite l'un des fondateurs de l'Ecole de Bassora à rechercher par un recours aux mathématiques leur nombre : combien y-a-t-il de racines et combien de mots différents peut-on former avec elles ? D'autres études portent sur la langue elle-même en vue d'en assurer la conservation et, en définitive, celle du Message Coranique.

Le Prophète n'avait jamais encouragé la notation du texte divin car il avait sans aucun doute une extrême confiance dans la transmission orale traditionnelle ; mais il n'est pas exclus qu'il redoutait qu'une notation fixe le sens de la Révélation en faisant disparaître les potentialités. A sa mort, le problème exactement inverse se pose à ses fidèles. Il faut, en préservant l'originalité, en réaliser une compilation en notant les Révélations retenues de mémoire ou en transcrivant les textes notés. D'abord, à l'initiative personnelle du premier calife, ce projet fut repris par le troisième, Othman, avec pour objectif de constituer un texte définitif, officiel et transmis à tous les Musulmans. La précarité des moyens de notation fait que la Vulgate a un aspect fragmentaire et incomplet, mais qui est loin de gêner les fidèles :

"Une Prédication a été, par Nous, fragmentée pour que tu la prêches aux Hommes avec lenteur et Nous l'avons fait descendre d'une façon répétée."

S. XVII., V. 107

Cette notation fragmentaire est à l'origine de nombreuses études pour rendre au texte son unité en tenant compte des diverses variantes. Ainsi, Ibn An Nadim, mort après 977, affirme avoir vu à Coufa deux anciens corans portant des divergeances notoires ; pourtant toutes les études faites montrent que très tôt s'est imposée la Vulgate telle que nous la connaissons ; mais dans l'esprit de chaque Musulman le texte qu'il connaît contient de multiples possibilités maintenant perdues.

La notation de la Vulgate définitive pose elle-même de nombreux problèmes. Le système graphique défectif est insuffisant pour rendre compte du Message, il ne note que le schéma consonantique du mot et les trois voyelles longues a, u, i, il ne dispose d'aucun moyen de noter les voyelles brèves, il ne dispose que d'un seul signe pour noter parfois un grand nombre de lettres (y, n, t, th, et b placés au début d'un mot sont notés par le même signe), enfin il n'y a aucun moyen orthographique de noter ce qui donne vie à une phrase, déclinaisons, temps des verbes et voix actives ou passives. Il est aisé de comprendre toutes les difficultés de notation, les obscurités qu'un tel système entraîne, la conservation du Texte Coranique a été assurée par la mémoire. Jamais sa notation écrite n'a dispensé de l'étudier "par coeur"; tout Musulman, dès son plus jeune âge apprend le CORAN, à l'école coranique où il y déchiffre ses premiers signes ; à l'école secondaire, où son enseignement qui n'est plus le but en soi, a fait une place importante à un enseignement de matière générale. Chaque récitant introduit dans son discours des variantes idiomatiques qui auraient pu être passées sous silence ; on a préféré en faire état en constituant le système des sept lectures canoniques qui doit représenter la somme des divergeances reçues, complété d'un système de sept autres écritures, tolérées avec plus ou moins d'improbation.

Ce système des lectures constitue pour les grammairiens un puissant stimulant à l'étude de la langue coranique, leur but profond est cependant d'élaborer une langue qui puisse être reçue par des peuples que les conquêtes militaires ouvrent à la foi, mais peu préparés à "deviner" le message. De nombreuses réformes vont être tentées, amélioration de l'orthographe et création de signes permettant de distinguer les consonnes et de restituer la phonétique exacte de la phrase. Dès la fin du IX^{ème} siècle, l'écriture coufique, teintée d'une tradition ornementale est délaissée, bien que non entièrement évincée, au profit d'une cursive arrondie mais cependant toujours insuffisante à rendre correctement la Prédication ; une seule hypothèse s'impose avec force, on ressent dans le monde islamique la nécessité de conserver au déchiffrement oral sa place et son laxisme.

Malgré ses imperfections, ou, peut être grâce à elles puisqu'elles lui conservent toutes ses potentialités, la Vulgate est devenue un objet de culte. Une des raisons est le grand respect qui ne peut manquer d'entourer un texte aussi présent dans la vie des fidèles. Mais l'origine divine du texte est perçue par les fidèles, le CORAN comme la Thora ou les Evangiles est un texte écrit, il confirme d'ailleurs ceux-ci. MAHOMET lui-même en était convaincu puisque Dieu lui avait dit :

"Certes nous avons envoyé des Apôtres avant toi, et Nous leur avons donné des épouses et une descendance. Or, il n'a été possible à un Apôtre d'apporter un signe qu'avec la permission d'ALLAH. A chaque terme une Ecriture. ALLAH efface et confirme "qu'Il veut et, auprès de Lui, est l'Archétype de l'Ecriture."

S. XIII., V. 38 et 39.

La lecture du CORAN, entraînant chaque jour de nouvelles conversions, prouve que le texte écrit possède un pouvoir certain. Il en découle des pratiques naïves ; écrits sur un papier, pliés dans un tissu blanc ou vert et portés autour du cou, certains versets assurent une protection contre maladies et catastrophes ; en lavant avec de l'eau un papier où est écrit un verset, on obtient un médicament efficace. Ce culte du Message écrit permet aussi de pouvoir admirer des motifs de décoration d'une incroyable richesse dans les

cours des mosquées et de contempler, dans les medrassa, des Livres Sacrés précieusement ornés et enluminés.

Le texte écrit constitue par rapport au Message Récité une réelle perte de potentialité que les études des exégètes s'efforcent de compenser et, l'idée que le CORAN est un texte dont il faut découvrir les mystères par l'étude est une idée largement répandue en Islam. Les voies de l'exégèse sont fort diverses. Le sunnisme établit la loi islamique sur des sources incontestables, la Vulgate officielle et la sunna auxquelles s'ajoute le consensus de la Communauté. Il comporte quatre rites Malékite, Hanéfite, Chaféite et Zahirite qui se distinguent par l'acceptation plus ou moins large du raisonnement analogique individuel pour interpréter le CORAN. Le Chiisme est issu de la contestation de la Vulgate officielle par les fidèles qui estiment qu'elle a été purgée de toutes les références à la descendance de MAHOMET, pour qui ils revendiquent le pouvoir califien ; d'abord parti politique le Chiisme s'est coloré d'une nuance religieuse. Sous l'influence de concepts iraniens, certaines sectes arrivent à la croyance en un homme prédestiné, toujours issu de la famille du Prophète, chargé d'assurer sur la terre le règne de Dieu ; tels sont les Ismaïliens ou les Druses.

Sous l'influence des philosophes qui examinent la notion de responsabilité de l'homme dans le péché, cinq écoles se séparent, les Kharidjites font du pécheur non repentant un exclu de la Communauté, les Murdjites ne voient pas en lui un homme sans foi et s'en remettent à Dieu dans une pensée d'espoir, les Djabarites sont les ardents défenseurs d'une brutale prédestination à l'opposé des Qadarites qui rendent l'homme responsable de ses actes, enfin se démarquant de tous, les Moutazilites accordent au pécheur une place intermédiaire entre le Croyant et l'athée ce qui leur vaut une réputation de libre pensée qu'ils sont loin d'occuper.

Sous l'influence du Christianisme et de l'Hindouisme, en particulier, la vie communautaire de l'Islam s'est trouvée menacée par l'action des mystiques qui se consacrent à Dieu par une recherche individuelle dont les formes sont les plus variées. Le danger du Soufisme est le glissement vers un Dieu impersonnel contre lequel le grand écrivain persan Ghazali encourage la pratique du culte traditionnel comme un exercice salutaire et non comme une ennuyeuse routine.

La période moderne voit deux courants de sens inverse remuer le monde musulman, le Wahhabisme né en Arabie est une réforme réactionnaire qui prétend, contre tout progrès historique, revenir à l'orthodoxie primitive ; le Babisme prétend aller de l'avant car son fondateur persan préconise de suivre l'esprit de la religion plutôt que la lettre. Des théologiens s'évertuent d'adapter à la science et à la vie moderne les traditions islamiques qu'ils prétendent respecter, la pensée intime de ces modernistes est exprimée par cette pensée d'un musulman hindou : "Le CORAN est un livre qui doit servir de guide aux fidèles, mais non d'obstacle dans la voie de leur développement social, moral, légal et intellectuel."

Mais il reste de toutes ces divergences une unité profonde, le temporel n'est jamais séparé du spirituel, la loi islamique est toujours issue du Texte Sacré dont la langue universelle, langue de la Révélation divine est le lien puissant entre les lettrés, même chez ceux pour qui l'Arabe a cessé d'être l'idiome courant. Pour tous les Musulmans la langue du CORAN est une langue "claire" dont les mots sont toujours utilisés dans le langage juridique. Il apparaît que MAHOMET, pour être précis, a utilisé le langage commercial de son temps mais cela ne veut pas dire qu'il est le fruit de la pensée consciente de son auteur. Message inspiré dans des moments d'états seconds plus ou moins accentués mais toujours discernables de l'état normal de celui qui l'émettait, il est inséré dans une réalité quotidienne qui le dépasse au point que l'on a pu dire que c'était une révélation "pour des marchands".

A l'inverse, le Prophète n'a pas voulu faire oeuvre littéraire, son discours se distingue nettement de l'écriture automatique des surréalistes en ce qu'il cherche non seulement à transmettre des paroles, mais un sens intelligible. Comme Paul, il sent que "parler en langue" est un don accordé par Dieu mais comme lui il cherche à dompter son intelligence : "Dieu merci, je suis plus glossolale que vous tous. Néanmoins, j'aime mieux, dans une assemblée, ne dire que cinq mots que je comprenne et qui instruisent le prochain, que d'en prononcer dix mille en langue." Ce "poème" n'est donc pas poésie pure mais, malgré le Prophète, il en retrouve la sublime beauté dans laquelle les fidèles voient la preuve de l'origine divine du CORAN. En effet, disent-ils, pourquoi les textes poétiques antérieurs n'ont-ils pas été notés ? Ils ne pouvaient être que d'une qualité bien inférieure. C'est oublier un peu vite que la nécessité de noter la révélation n'est devenue qu'assez tard une préoccupation pour les fidèles.

La perfection du style coranique, l'Inimitabilité, est devenue un dogme pour l'Islam.

"Si vous êtes en doute à l'égard de ce que Nous avons fait descendre sur Notre serviteur, apportez une sourate semblable à ceci et appelez (pour cela) vos Témoins en dehors d'ALLAH, si vous êtes véridiques !".

S. II., V. 21.

A ce défi, nombreux sont les hommes qui ont répondu, Nöldeke a écrit un article fourni sur les défauts stylistiques du CORAN et il n'a pas manqué en Islam d'esprits libres pour écrire des imitations ou Anti-Coran que les théologiens jugèrent nécessaires de réfuter point par point. L'un d'eux à qui, au Moyen Age, on reprochait que son texte ne provoquait pas le même effet ensorcelant que le CORAN récité, répondit : "Faites-le lire pendant quelques siècles dans les mosquées et vous verrez !". La récitation en commun, rendue possible par la beauté naturelle du Message lui donne cette résonnance incomparable dans l'âme du Musulman et authentifie son origine divine.

V. LE CORAN EST UNE REPONSE COHERENTE AU PROBLEME DES ORIGINES

"LE TEMPS FRANCHIT TOUTES LES DISTANCES ..."

CLAUDE-NICOLAS LEDOUX.

Aux questions posées par l'effondrement d'un système traditionnel de vie, le CORAN fournit un ensemble de réponses qui permettent de déboucher sur un nouveau rationalisme dont la persistance ne peut se comprendre sans la présence de ce qui est pour l'homme "l'essence de son être" et dont la marque est portée par les grands mythes de l'humanité qui expriment au niveau collectif, les fantasmes originaires. Les éléments divins de ce message sacré, fait qu'il échappe en partie à l'homme pour devenir une véritable prédication ; il est plus qu'une simple histoire.

Les conditions mêmes dans lesquelles le CORAN est révélé lui confèrent le caractère d'une prédication. Le premier message est communiqué au Prophète au cours d'une expérience mystique alors qu'il vit retiré dans les collines qui entourent La Mecque et que Aïcha raconte avec précision dans un hadith célèbre. C'est toujours dans un état de transe qu'il recevra ses messages, ce qui en accroît le caractère divin et excite la curiosité des contemporains du Prophète.

*"Selon Ata, Safwan Ben Yala dit à Omar :
"Fais-moi voir le Prophète (à lui bénédiction et salut)
au moment où une révélation lui vient". "Or, et cependant
que le Très Saint Prophète était à El Djirana, accompagné
d'un petit groupe de Compagnons, un homme vint à lui et lui
dit : "O Envoyé de Dieu, que penses-tu d'un homme qui
prend l'ihram d'une omra, alors qu'il est tout enduit de
parfums, à en dégoutter" Le Très Saint Prophète se tut un
instant, puis vint la révélation. Là-dessus, Omar fit signe
à Yala et celui-ci s'approcha : une étoffe recouvrait complè-
tement le Très Saint Envoyé. L'autre passa sa tête en dessous,
et voici que le Très Saint Envoyé avait le visage tout rouge
et son souffle était comme un râle. Puis il sortit de cet
état et dit : "Où est celui qui a posé une question au sujet
de l'omra ;" l'homme se présenta et il lui dit : "Lave-toi
trois fois des parfums que tu as sur toi, retire ta djoubba
(tunique) et fait pour ta omra, comme tu ferais pour le hadjj
(pèlerinage)".*

Le CORAN est une prédication parce que chacune de ses lignes reprend les mythes traditionnels des peuples arabes ce qui explique en partie qu'il n'ait pas été nécessaire de le noter immédiatement, car il était déjà, sans aucun doute, le texte vivant directement accessible à toutes les consciences qu'il est resté. La fonction de ces mythes dont Lévi Strauss montre qu'ils possèdent une qualité en soi qui les distingue de toute autre forme de récit - "un mythe est perçu comme un mythe par tout lecteur, dans le monde entier." - est autant de fournir une explication qu'une clarification sur l'origine d'un comportement humain. Ce récit qui est souvent loin de mettre en cause une divinité apparaît à M. Eliade comme "une histoire vraie qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements humains". Cette idée établit entre les rituels et eux une étroite relation, où les rites apparaissent comme la répétition d'une expérience première, "un mythe en action."

Comme le dogme, le mythe est objet de croyance mais il s'en distingue dans la mesure où il n'est pas un moyen de lutte contre le doute rationnaliste, il n'est en rien une affirmation "radicale" ; bien plus, il est même ignoré en partie par la masse des fidèles, sa connaissance complète étant réservée aux grands initiés. Dans le drame mystique se fait la transposition d'un monde humain à un monde merveilleux où l'homme se hisse au niveau des puissances occultes, alors apparaissent les "surhommes" qui dotent l'homme de ses pratiques rituelles, de ses techniques et de ses institutions. "Un mythe qui n'aurait pas de fonction n'en serait pas un". (J. Chelhod).

Grand initié, MAHOMET l'est certainement et le CORAN ne laisse aucun doute à ce sujet ; lorsqu'il était enfant, il reçoit la visite de deux anges qui lui font subir une épreuve initiatique. L'un d'entre eux lui ouvre la poitrine, enlève la marque de Satan et lui lave le cœur. Il y fait entrer ensuite le signe de Dieu qui "est pareil à la face d'un chat blanc", puis, tous les deux marquent entre les deux épaules le futur Prophète du "sceau de la prophétie". Telle est du moins l'interprétation que donne la Tradition du verset de la sourate 94 :

"N'avons-nous point ouvert la poitrine".

Plus important est sans doute, le verset 1 de la sourate 17 :

"Gloire à celui qui a transporté Son serviteur, la nuit, de la Mosquée Sacrée à la Mosquée très Eloignée autour de laquelle Nous avons mis Notre bénédiction, afin de lui faire voir certains de Nos signes. Il est l'Audient, le Clairvoyant."

Ce verset a suscité une importante littérature exégétique, car si tout le monde est d'accord sur deux points, l'expression Son serviteur désigne bien MAHOMET et la Mosquée Sacrée représente bien le Temple de la Mecque deux points sont le sujet de nombreuses discussions. L'expression "transporté de nuit" exprimant une action matérielle est interprétée par les théologiens comme le signe d'un miracle, MAHOMET a été enlevé de terre en son enveloppe corporelle, ce qui doit réduire au silence les incrédules qui reprocheraient au nouvel apôtre de n'avoir pas, comme les prophètes antérieurs, été conduit au ciel. Il ne semble pas que cette conception ait été celle des contemporains de MAHOMET pour qui il ne s'agit que d'une vision identique à toutes celles qu'il a eues endormi auprès de la Kaaba, le Prophète est conduit en songe loin de la Mosquée Sacrée. Le deuxième point concerne l'expression : "la Mosquée très Eloignée." Les contemporains de MAHOMET pensent qu'il s'agit d'un sanctuaire céleste et son voyage est une ascension sous la conduite d'un archange qui permet au Prophète d'atteindre le Septième Ciel où il peut contempler la face de Dieu. Sous l'époque Omeiyade de Damas, cette expression désigna non plus la "Jérusalem Céleste"

mais la capitale de la Judée car on voulait déposséder la Mekke de ses prérogatives de métropole religieuse unique. Le voyage est alors un vol nocturne de la Mekke à Jérusalem sur une fantastique monture ailée, à tête de femme, la fameuse Al Boraq. Personne ne doute cependant, qu'au cours de ce voyage, MAHOMET n'ait été initié à "certains de Nos signes".

Avec MAHOMET, l'humanité reçoit le dernier, mais en même temps, le plus important messenger du ciel. Ibn Hicham, dans sa "Vie du Prophète", affirme que lors du Pélérinage de l'Adieu il aurait déclaré que le temps venait d'accomplir sa complète révolution et qu'il se trouvait à son point de départ, exactement comme au jour où Dieu créa le ciel et la terre. Ainsi apparaît l'idée d'un temps mythique où le héros créateur tire le monde du chaos. L'Islam marque le début d'un renouveau dans l'histoire de l'humanité dont la meilleure génération est celle avec laquelle commence le cycle, c'est-à-dire celle de MAHOMET et de ses compagnons. L'idée d'une décadence avec le temps est courante chez les penseurs orientaux ; mais il ne s'agit pas d'un éternel recommencement, la déchéance progressive ne sera pas suivie d'une nouvelle régénération. A son point extrême, elle marquera l'imminence du Jugement. Le Mahdi, guide suprême, rétablira la foi et la justice pour un temps bref qui sera suivi de la résurrection des morts. MAHOMET n'a pas apporté une religion nouvelle ; il n'est qu'un simple avertisseur venu pour condamner le polythéisme et exhorter les hommes à embrasser la religion d'Abraham ; en cela il s'identifie au héros civilisateur. "C'est à lui que sont attribuées les principales institutions religieuses et les plus importantes coutumes. Or, ce qui compte dans l'accomplissement d'un rituel, ce n'est pas seulement l'intention et la foi qu'on y met, c'est également la stricte répétition des gestes et des paroles enseignés aux hommes par un ancêtre éponyme. Celui-ci, sous l'influence judéo-chrétienne, devient en même temps un messenger du ciel. Abraham, l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes, est aussi l'ami d'ALLAH, envoyé par lui pour rétablir à la Mekke la vraie foi. MAHOMET est de la même lignée prophétique et généalogique qu'Ismaël. Il a restauré la pureté religieuse primitive maculée par les passions des hommes. Il a reçu du ciel un enseignement identique à celui des autres prophètes, et son apostolat s'est déroulé dans les mêmes conditions mythiques, c'est-à-dire dans ce laps de temps régénérateur qui tira le monde du chaos. (J. Chelhod).

"Nous t'avons envoyé révélation, comme Nous avons envoyé révélation à Noé et aux Prophètes (venus) après lui, (comme) Nous avons envoyé révélation à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob aux (douze) Tribus, à Jésus, Job, Jonas, Aaron, Salomon et David à qui Nous avons donné des psaumes."

S. IV., V. 161.

Cette notion de héros civilisateur est d'autant plus intimement enracinée dans l'âme du Musulman qu'il n'y a pratiquement aucun texte en langue arabe antérieur au CORAN qui relate des récits mythiques. Une des explications possibles invoque le désintéressement de la "mentalité arabe" éminemment pratique. Cette idée ne peut être retenue lorsque l'on compare la poésie arabe qui, à toutes les époques est loin d'être dépourvue d'imagination créatrice. Une autre hypothèse serait sociologique, les conditions de vie très dures dans lesquelles vivent les Bédouins nomades en accaparant leur attention pour des tâches pratiques la détourne des spéculations métaphysiques. Cette indifférence du nomade pour la religion ne signifie pas que celui-ci n'ait aucune préoccupation religieuse ; il a "comme tout le monde" ses superstitions et ses problèmes de l'au-delà, mais cela ne semble guère tourmenter sa pensée réaliste. Ses poèmes épiques ne veulent connaître d'autre merveilleux que l'humain, ni d'autres

exploits que ceux des figures semi-légendaires de la tribu. En s'identifiant au groupe, le poète traduit les aspirations profondes de la conscience collective. Les luttes, les persécutions, les combats qu'ALLAH impose à MAHOMET, Son Elu, rappellent les épreuves des héros de la tribu. Si cette hypothèse est juste, les milieux citadins doivent conserver la marque de ces récits mythiques, il n'en est rien et l'on peut même dire que le silence est encore plus total que dans les milieux ruraux ; MAHOMET apparaît comme le premier des héros ce que l'hagiographie ne manque pas de reprendre pour enrichir la légende du Prophète au mépris de la Parole divine.

"Dis : "Je suis seulement un mortel comme vous. Il m'est révélé que votre Divinité est une divinité unique. Que quiconque espère rencontrer son Seigneur, accomplisse oeuvre pie et qu'il n'associe personne au culte de son Seigneur."

S. XVIII, V. 110.

Le mythe du héros civilisateur est emprunté directement au fond mythique commun à tous les peuples sémites et est étroitement lié aux notions d'archétype et de répétition. Le héros civilisateur tire les hommes du chaos dans lequel ils vivent grâce à des institutions qui sont la reproduction de modèles divins. Ainsi MAHOMET n'est que le continuateur des prophètes antérieurs dont la chaîne remonte jusqu'à Abraham et, parfois même jusqu'à Adam, l'ancêtre de tous les hommes : "Et (le Seigneur) apprit à Adam tous les noms...". Les rites de la religion musulmane, en particulier le Pélérinage à la Mekke, ne sont pas révélés aux hommes par MAHOMET ; Abraham en a fixé les gestes rituels. Le CORAN est le type même du langage incréé ; il est la reproduction exacte de l'archétype céleste conservé auprès du Trône du "Très Haut" et dont Moïse, Jean et Jésus ont déjà reçu un modèle.

"En vérité, cette Ecriture, dans l'Archétype auprès de Nous, est certes sublime et sage !".

S. XLIII., V. 3.

La Kaaba est la reproduction d'un temple céleste, ce qui permet l'interprétation du voyage nocturne de MAHOMET comme une ascension vers Dieu. C'est Abraham qui l'a construite et c'est à MAHOMET que l'on attribue sa restauration ; la remise en place de la pièce maîtresse de cet édifice sacré - la Pierre Noire - car il fallait qu'il refasse le geste de son illustre prédécesseur. Cette continuité de la tradition qui va d'Adam à Abraham puis à MAHOMET est en réalité une conception cyclo-mythique de l'Histoire propre à la pensée sémite.

L'Islam subit profondément l'influence des mythes judéo-chrétiens. Comme la Bible, il admet d'abord l'existence d'un Paradis terrestre, âge d'or de l'humanité. Après sa chute, Adam et sa descendance sont profondément désorientés ; pour les consoler, Dieu leur envoie du ciel une tente qui est fixée à l'emplacement de la Kaaba, c'est une hyacinthe évidée et leur fait don d'une "Perle Blanche du Paradis", laquelle est devenue noire par suite des péchés des hommes. Adam agit en véritable héros civilisateur, il enseigne à ses descendants l'adoration d'ALLAH. Mais avec le temps, les hommes perdirent la vraie foi et adorèrent des idoles ; Dieu leur envoya des messagers pour annoncer l'imminence du châtement. Peu nombreux furent les repentants, les autres périrent noyés. La fin du déluge annonce le commencement d'un nouveau cycle, mais la vraie foi

restaurée est vite dénaturée pour faire place au paganisme. Des avertissements furent donnés par le ciel, qui finit par châtier les peuples coupables.

Un troisième cycle s'ouvre avec l'ère abrahamique. La vraie foi est de nouveau transmise aux hommes c'est le hanifisme, forme primitive mais cependant différente de l'Islam. Les grands rites sont fixés, la Kaaba est construite.

"(Rappelez-vous) quand le Seigneur éprouva Abraham par certaines prescriptions (?) ! (Abraham) les ayant accomplies, (le Seigneur) dit : "Je vais faire de toi un guide (imam) pour les hommes".- "(Feras-tu de même) de ma descendance ?" demanda (Abraham). (Mais le Seigneur) dit : "Mon pacte ne vaudra point pour les injustes."

"Et (rappelez-vous) quand Nous fîmes du Temple (de la Mekke) un lieu de visitation et un asile pour les Hommes, (quand) ceux-ci tirèrent du Maquam d'Abraham, un lieu de Prière ! Nous fîmes pacte avec Abraham et Ismaël (en leur disant) : "Purifiez Mon Temple pour ceux qui font la circumambulation, (pour) ceux qui font retraite pieuse (akafa), (pour) qui s'inclinent et se prosternent."

"(Rappelez-vous) quand Abraham dit : "Seigneur !, fais de cette (ville) une ville sûre ! Fais attribution de fruits à ses habitants, (à) ceux qui parmi eux auront cru en ALLAH et au Dernier Jour". (Le Seigneur) dit : "Je donnerai brève jouissance puis Je les réduirai au Tourment du Feu. Quel détestable "Devenir" !"

"(Rappelez-vous) quand Abraham, avec Ismaël, élevait les assises du Temple (de la Mekke, disant) : "Seigneur ! accepte ceci de nous ! Tu est l'Audient, l'Omniscient".

S. II., V. 118 à 121.

De nouveau la vraie foi fut perdue ; Dieu avertit les hommes renégats, incrédules et profanateurs de sa Demeure Sacrée par les voix de ses Elus dont furent Jean et Jésus. Le CORAN est précis sur la naissance du fils de Marie, mais il serait vain de chercher une trace de sa passion qui pour l'Islam n'existe pas et absurde de penser que ce prophète "comme les autres" put être le fils de Dieu.

"-"Je ne suis", répondit-il, "que l'émissaire de ton Seigneur, (venu) pour que je te donne un garçon pur."

"-"Comment aurais-je un garçon", demanda-t-elle, "alors que nul mortel ne m'a touchée et que je ne suis point femme ?"

"-"Ainsi sera-t-il", dit (l'Ange).

S. XIX., V. 19 à 21.

"Mais (l'enfant) dit : "Je suis serviteur d'ALLAH. Il m'a donné l'Ecriture et m'a fait Prophète !"

S. XIX., V. 31

"Celui-là est Jésus fils de Marie. Parole de vérité qu'ils révoquent en doute !

"Il n'était pas séant à ALLAH de prendre quelque enfant. Gloire à lui ! Quand il décide quelque chose, il dit seulement "Sois !" et elle est.

S. XIX., V. 35 et 36.

Avec MAHOMET, l'humanité reçoit le dernier mais en même temps le plus important messager du ciel.

Les influences judéo-chrétiennes sont importantes et ne sauraient être négligées, cependant, elles ont trop souvent été exagérées ; l'Islam n'est pas une adaptation du Judaïsme, ils sont tous les deux issus d'une même origine, le fond mythique sémite. Le CORAN n'est pas une adaptation arabe du monothéisme biblique plus ou moins tempéré par le Christianisme, son caractère absolu est le signe de la profonde transformation que fait subir à cet élément mythique la pensée traditionnelle arabe. Les théologiens étudient aujourd'hui l'influence du milieu arabe de la Mekke dans l'élaboration et l'enseignement de l'Islam, car si grandes qu'aient été les influences judéo-chrétiennes, "elles ne parviennent pas à rendre compte du fait islamique tout entier" (R. Blachère : Le Problème de MAHOMET).

Dans la conception islamique de l'Histoire, deux influences semblent avoir joué. Il y a, d'une part, le sentiment d'une déchéance par rapport au passé qui trahit l'influence du système cyclique oriental qui réclame à plus ou moins longue échéance une régénération. Il y a, d'autre part, l'idée d'une Histoire à sens unique, ALLAH intervient dans le cours des événements pour rétablir l'ordre immuable de ses desseins éternels. "C'est du Judaïsme que MAHOMET a appris cette continuité du gouvernement du Monde par Dieu." (Gaudefroy-Demombynes).

Le CORAN porte de nombreuses marques de la pensée mythique arabe traditionnelle. La conception cyclo-mythique de l'Histoire ne lui est pas étrangère, il semble bien, en effet, que les Anciens Arabes croyaient en un époque merveilleuse "où les pierres étaient encore tendres" qui aurait précédé la création de l'homme et serait le symbole d'une vie d'abondance et de félicité depuis longtemps disparue. Les descriptions du Paradis Terrestre ne manquent pas d'évoquer dans l'âme des Musulmans ces souvenirs et c'est une critique sérieuse que feront au Prophète les Infidèles Mekkois.

"(Rappelle-toi) quand Nos Aya leurs étaient communiquées et qu'ils s'écriaient : "Nous avons entendu. Si nous voulions nous dirions pareille chose. Ce ne sont qu'histoires des Anciens."

S. VIII., V. 31.

De même, le CORAN porte la marque de cultes pré-islamiques qui sont déplacés sur ALLAH, il est "le Seigneur de Sirius" (S. LIII., V. L.), allusion probable à une époque où les Arabes adoraient les étoiles. Il porte aussi la marque de culte idolâtre rendue aux "Sublimes Déeses" Al Lat, Al Ozza et Al Manat (S. LIII., V. XIX et XX).

L'influence arabe se manifeste aussi par le recours aux Djinn pour expliquer les phénomènes irrationnels. Ils sont fréquemment cités dans le CORAN sans que l'on puisse se faire une idée exacte de leur nature et de leur maté-

rialité. Ce ne sont pas des hommes puisqu'ils sont doués de possibilités bien supérieures et le strict monothéisme interdit de penser que ce soient des divinités intermédiaires entre les hommes et Dieu. Ils apparaissent comme la survivance de ces divinités chthoniennes des cultes animistes pré-islamiques. Le merveilleux est présent à toutes les lignes du CORAN et le recours à une certaine fabulation, la récitation en commun en accroissant encore la présence.

"Comparé à celui des peuples de l'antiquité classique, le monde mythique arabe paraît singulièrement pauvre. Mais cette pauvreté n'a rien d'étonnant quand on pense qu'il s'agit de bribes, de fragments de récits, recueillis tardivement par des musulmans zélés qui affichaient généralement un profond mépris pour tout ce qui concernait l'ancien paganisme. Elle traduirait, d'autre part, l'austérité de l'existence des anciens Arabes, comme l'exiguité de leur horizon religieux. Celui-ci, chez les nomades, se limiterait essentiellement aux forces chthoniennes sans personnalité définie et trahirait une conception diffuse du sacré. Aussi les personnalités mythiques sont rarement des forces religieuses au sens propre du mot. En dehors du monde confus des djinn, le merveilleux ne semble pas avoir d'autre sujet que l'humain. Il fait surtout appel au héros civilisateur et à l'ancêtre éponyme, traduisant ainsi les préoccupations d'une société patriarcale à base de clan. L'Islam qui s'est généralement opposé, non sans vigueur, aux anciennes croyances et qui a travaillé à détruire les anciennes structures, a cependant accepté certaines formes de cette pensée mythique, dans la mesure précisément où il a conservé des attaches avec le nomadisme. Les djinn continuent de jouer un rôle prépondérant, surtout dans le conte populaire. Cependant, comme chez les Anciens Arabes, le principal personnage demeure le héros civilisateur" (J. Chelhod).

Les événements qui entourent sa révélation, l'enracinement profond de la Parole Divine dans la pensée mythique traditionnelle, ce que lui assure son accessibilité totale, font que le CORAN est une véritable prédication qui fixe les rites de l'Islam. Pour Freud, les religions ont trois fonctions, satisfaire la curiosité de l'homme quant aux questions qu'il se pose concernant son origine, assurer son réconfort et sa sécurité face aux incertitudes de son avenir et enfin, édicter des règles morales qu'il faut respecter pour obtenir ce réconfort et cette protection. Tous ces aspects sont présents dans le CORAN. Les rites qui unissent les hommes dans la Communauté Islamique, conçue comme l'idéal terrestre de vie, leur permettent d'espérer, s'ils assument tous les devoirs et toutes les charges qui incombent à tout Musulman, d'atteindre le Paradis, "cet ailleurs meilleur", si concrètement décrit qu'il a l'aspect de l'oasis. Qu'ils viennent à faillir, les fidèles sont exclus autant de cet espoir que de la Communauté, car il y a indistinction entre la Règle Religieuse et le Droit. Quant à l'origine de l'homme, le CORAN est très clair, Dieu a créé l'homme qui lui est entièrement soumis, mais d'une soumission qui n'exclut pas la responsabilité. Parce qu'il fournit des réponses cohérentes à toutes ces questions, le CORAN est la Prédication, fondement de l'Islam.

QUATRIÈME PARTIE

LE SENS DE L'INTERDIT

- I . L'INTERDICTION DE L'ALCOOL ET LES RATIONALISATIONS
- II . ALCOOL ET PURIFICATION
- III . LA CONSOMMATION D'ALCOOL EST UNE FORME DE REPAS TOTÉMIQUE
- IV . LE CULTÉ DE DIONYSOS.
- V . LE SENS PROFOND DE L'INTERDIT

*Je bois du vin, et ceux qui y sont contraires
viennent de gauche et de droite*

*Pour m'engager à m'en abstenir, parce que,
disent-ils, le vin est l'ennemi de la religion.*

*Mais, pour cette raison même, maintenant que je
me tiens pour adversaire de la foi,*

*Je veux, par Dieu, en boire, car il est permis
de boire le sang de son ennemi.*

O. KHAYYAM. — Q. LXXXVIII. —

I. L'INTERDICTION DE L'ALCOOL ET LES RATIONALISATIONS

Il existe dans les pays d'Islam une tradition d'alcoolisation très ancienne, antérieure certainement à l'apparition de la religion musulmane. Cependant, il est impossible d'affirmer que cette consommation d'alcool ait un rapport direct avec un culte du vin, bachique ou dionysiaque, dont les traditions religieuses préislamiques des nomades bédouins ne portent pas la trace.

L'interdiction par le Prophète ne supprime pas la consommation des boissons fermentées. Le médecin persan Ar-Razi (Rhazès en latin) est même un des rares médecins musulmans à utiliser le vin comme médicament. Un exemple en est fourni par le traitement de la mélancolie, traduit de l'arabe par El Arbi Moubachir :

"Pour renforcer les facultés de l'âme, on doit faire boire du vin sobrement au mélancolique car il n'est rien qui ne soit meilleur..."

"Une telle maladie doit être soignée par le travail, sinon par la chasse, le jeu d'échecs, le vin, les chansons, les concours de chant, et autres choses semblables qui détournent l'âme des pensées profondes ; car, si elle redevenait oisive, elle se souviendrait des choses profondes et lointaines..."

"En général, le traitement de la mélancolie sans hypochondrie consiste dans la saignée, la purgation itérative de l'atrabile, surtout le refroidissement du foie, le renforcement du pouvoir d'attraction de la rate, de la dilatation des hémorroïdes, l'obligation de prendre des bains, du vin et de dormir. Pour guérir les troubles du cerveau, prescrire le vin de forte complexion, l'eau douce, l'humectation de la tête et son refroidissement ..."

Ar-Razi reconnaît à l'alcool une efficacité thérapeutique, mais il sait aussi qu'il peut traiter la mélancolie "en éclairant" l'esprit des malades et son ouvrage paru au début du X^{ème} siècle, l'Encyclopédie Médicale, contient dans le chapitre : De la Mélancolie, des narrations de relation médecin-malade qui sont de véritables "petites" psychothérapies.

Les écrivains reconnaissent, eux-aussi, une efficacité à l'alcool. Ils l'utilisent pour traduire ce sentiment d'aisance que procure la grâce divine.

Comment mieux dépeindre l'amour divin et le sentiment d'élévation de l'âme qu'il donne, qu'en chantant l'ivresse du buveur ou de l'amoureux considéré comme ivre et épris d'amour pour la Divinité. Un exemple en est donné par le célèbre poème La Khamriya du poète Omar Ibn Al Faridh "le sultan des amoureux", mort au Caire en 1235, qui est un éloge du vin et de l'amour divin.

"... Nous avons bu à la mémoire du Bien Aimé un vin qui nous a enivrés avant la création de la vigne."

"... C'est une limpidité et ce n'est pas de l'eau, c'est une fluidité et ce n'est pas de l'air, c'est une lumière sans feu et un esprit sans corps."

"... Si tu t'enivres de ce vin, fût-ce la durée d'une heure, le temps sera ton esclave et tu auras la puissance."

"... Il n'a pas vécu ici bas qui a vécu sans ivresse, et celui-là n'a pas de raison qui n'est pas mort de son ivresse."

Certains, dont Ibn Al Faridh lui-même, vont beaucoup plus loin ; ils soutiennent l'idée qu'ils peuvent trouver dans le vin cette contemplation extatique que les derviches croient trouver dans les cris, les danses circulaires ou les atroces tortures qu'ils s'infligent à eux-mêmes. L'un des plus célèbres est le poète persan Omar Khayyam, qui écrivit au début du onzième siècle ses fameux quatrains, Les Roubaïates, dont nous devons l'excellente traduction parue en 1867, encore inégalée aujourd'hui, à J.-B. Nicolas, ex-premier drogman de l'ambassade française en Perse.

*"Puisse l'amoureux être toute l'année ivre, fou, absorbé par le vin, couvert de déshonneur ! car lorsque nous avons la saine raison, le chagrin vient nous assaillir
de tous côtés ; mais à peine sommes-nous ivres, eh bien, adviennent que pourra !"*

Q. IX

"Le CORAN, que l'on s'accorde à nommer la parole sublime, n'est cependant lu que de temps en temps et non d'une manière permanente, tandis qu'au bord de la coupe se trouve un verset plein de lumière que l'on aime à lire toujours et partout".

Q. XI.

"Nous voilà tous réunis au milieu des amoureux ; nous voilà tous affranchis des peines qu'inflige le temps ; ayant vidé la coupe de son amour, nous voilà tous libres, tous tranquilles, tous pris de vin."

Q. CCCXLI

Cette attitude s'accompagne d'une nouvelle lecture critique et mystique du CORAN, Dieu ne peut être la source du mal, car alors comment le distinguer de sa créature. Interdire, c'est vouloir parachever l'oeuvre divine,

donc en critiquer la perfection ; les quatrains sont souvent des attaques ou des railleries à l'égard des docteurs de l'Islam. Il serait vain de penser que dans l'oeuvre du Créateur, il puisse exister le mal, ALLAH peut donc être adoré dans chacune de ses créatures ou créations. Khayyam voit même dans l'usage du vin, une manière particulière et privilégiée d'adorer la Divinité, même au prix de ce que les "profanes" appellent le déshonneur (Q. IX). Cette poésie est condamnée par les dignitaires religieux gardiens de la Tradition.

Le lettré, à qui l'on pose la question de la compatibilité de semblables idées avec la doctrine religieuse, peut fournir des réponses diverses. La plus subtile consiste à distinguer deux sortes d'hommes, le vulgaire pour qui l'interdit est total et l'esthète, pour qui le vin serait toléré car il ne peut trouver autre chose que l'amour divin.

A la question qu'il lui pose à ce sujet, Khayyam fait répondre au Prophète :

*"Présentez le salut de ma part à KHAYYAM,
et ensuite
dites lui : "KHAYYAM ! tu es un ignorant
quand donc
ai-je dit que le vin est défendu ? Il est licite
pour les hommes
intelligents, il n'est défendu que pour les ignorants."*

O. KHAYYAM. Q. CCXC.

En interdisant l'alcool aux ignorants, personnes fragiles et exposées, certains Musulmans tentent de nier un sens religieux global et "universel" à cette interdiction qui est alors présentée comme un principe d'hygiène de vie. Si le Prophète a interdit la consommation de boissons alcoolisées, c'est parce que celles-ci rendent malade. L'homme ivre, agité, instable, irritable et incapable de mener aucune tâche à bien, n'est que l'ombre de lui même. Par ses effets, l'alcoolisme chronique n'autorise plus l'homme à se nommer encore de ce nom. L'interdiction a été prononcée dans un but thérapeutique préventif. Cette idée est issue d'une longue tradition comme le montre J. CHELHOD dans son ouvrage : "Les structures du Sacré chez les Arabes". "Par opposition à la désinvolture irrespectueuse des Mekkois, le CORAN prêche la "taqwa". Ce mot dérive de la racine w q y qui exprime étymologiquement non pas les idées de crainte et d'appréhension, sens généralement retenu par l'Islam, mais bien plutôt le fait de se protéger d'un mal, de se prémunir contre un danger. Cette évolution prouve, s'il en est besoin, le changement de perspective introduit par MAHOMET. Alors que dans la conception ancienne, la taqwa se traduisait surtout en actes prophylactiques, l'Islam en fait à la fois la crainte et le respect de Dieu."

La simple prise de boisson, isolée, serait, elle aussi, prohibée en raison de ce principe. L'alcool donne chaud ce qui ne permet pas de le supporter facilement sous ces climats. S'il est prohibé, c'est parce qu'il peut être tenu pour responsable des coups de chaleur et des insulations. Pourtant, et quelle ironie, un vin de consommation courante porte au Maroc le nom de "Chaud Soleil". Certains pensent aussi que les boissons alcooliques sont interdites par la religion car elles coûtent cher, privant ainsi celui qui les consomme de la jouissance d'une partie de son bien, don de Dieu. Enfin, cette interdiction serait prononcée dans le but de prévenir les actes médico-légaux qu'entraîne l'alcoolisme.

Ces arguments ne sont que des rationalisations réductrices qui visent à priver l'interdiction de son sens religieux. A première vue, il est possible de penser que l'utilisateur de telles formules, en ayant perdu le sens sacré, est bien proche de cesser de respecter cette limitation. Cependant, toutes ces affirmations ont encore un sens qui, en lui-même, est un fondement religieux de l'interdiction.

Toutes ces remarques ont le caractère commun de montrer le buveur comme un homme inefficace, détruit. D'une part, c'est reconnaître que l'alcoolique est dépendant de son toxique et qu'il ne conserve plus, vis-à-vis de lui, sa liberté de décision. Sa "maladie" ne lui permet plus d'être ni physiquement ni moralement un homme libre. Or, tout Musulman est un homme libre ; il a choisi en pleine conscience d'être musulman, c'est-à-dire au sens littéral, résigné, soumis à Dieu. D'autre part, et cela est beaucoup plus grave, l'alcool entraîne un trouble de la conscience qui ne permet plus ce choix. Cela est déjà une faute grave, qui est augmentée par le fait que la confusion mentale de l'homme ivre ne lui rend plus possible l'observation des rites religieux. Les Prières ne sont pas de simples récitations, leur sens doit être compris et retenu par le fidèle, sinon il y a faute, comme le montre le verset 11 de la Sourate II :

"Vous avez eu un signe en deux troupes qui se rencontrèrent : une troupe combattait dans le chemin d'ALLAH, alors que l'autre était infidèle. A vue d'oeil, ils se voyaient à nombre égal. ALLAH assiste de son recours qui Il veut. En vérité, en cela est certes un objet de réflexion pour ceux doués de clairvoyance."

S. II V. 11

Cette faute est un acte sacrilège, car aborder le Texte Sacré avec légèreté, c'est bafouer, en la banalisant, la Parole Divine. Cet aspect de l'interdit concerne toutes les substances à effet négatif sur la conscience et déborde donc largement le cadre des boissons alcooliques, comme une étude du sens des mots l'avait déjà montré.

A cet aspect proprement religieux de l'interdit se greffe un sens "civil" ; ne pas observer le rite religieux, ne plus comprendre le sens de la Parole Divine, revient à commettre un délit, puisqu'en bien des aspects, le Droit Musulman découle des Textes Sacrés. Ainsi, en Lybie, le commerce de l'alcool, même pour l'usage des étrangers, est interdit ; le début de l'année Musulmane est marqué par une période d'observation très stricte des règles, au Maroc, cela se traduit par l'apparition, dans les rayons de spiritueux des supermarchés "pour étrangers", de panneaux rappelant la règle d'abstinence. L'homme ivre ne peut être un honnête homme. Il ne peut plus être un exemple, car il s'est éloigné dangereusement de la Voie Droite, celle de la Tradition et de l'imitation de MAHOMET.

L'alcool, qui détruit et avilit l'homme, est source d'inefficacité pour l'ensemble des Musulmans, à l'exception de quelques médecins et poètes, égarés d'essence suspecte. Il s'oppose donc de manière radicale au Sacré que le Croyant a pris comme but pour établir les règles qu'il pense être les plus aptes à organiser le monde d'une manière satisfaisante, c'est-à-dire la plus proche de l'idéal divin. L'interdit est donc conçu comme un moyen de protection de l'homme, il est source d'efficacité. Mais l'alcool s'oppose au profane dans la mesure où il est source, à tout coup, d'inefficacité maximum ; il est doué d'un pouvoir au moins égal, mais certainement de sens contraire, à la Parole Divine avec laquelle il entre "en concurrence".

Il participe donc du sacré ; c'est ce que montraient les tentatives de rationalisations destinées à "vider" l'interdit de son sens religieux, car l'interdit ainsi privé de sens devient "raisonnablement" applicable, l'alcool n'est que liquide, il n'est plus puissance.

II . A L C O O L E T P U R I F I C A T I O N

La lecture du CORAN montre qu'il n'est pas fait dans le Texte Sacré la même place à tous les liquides. En quelques versets, est réglé le sort des boissons alcoolisées, alors qu'une multitude de passages traite de l'eau, et cela sous toutes ses formes, liquide ou oasis. L'eau est très rarement entendue dans les sourates au sens d'eau de boisson, comme si cela "allait de soi", elle n'est qu'instrument de purification, elle est l'eau lustrale qui permet les ablutions rituelles sans lesquelles la Prière ne peut être dite. Une concession importante, cependant, est faite à l'eau en ce qu'elle est aussi boisson, par le rite du Tayammom : qu'elle vienne à manquer, le Musulman est alors autorisé à pratiquer ses ablutions avec du "bon sable" pour ménager ses réserves. Par l'eau purificatrice se noue un rapport spécifique entre la créature, le profane et le Créateur, source de toute chose, puissance, lumière éclatante.

Ce rapport de mise en contact entre Créateur et créature ne se fait pas par le biais d'un baptême, au sens où pourraient l'entendre les Pères de l'Eglise : "Au commencement l'esprit de Dieu planait sur les eaux". Pour Tertullien : "Toutes les espèces d'eau, du fait de l'antique prérogative qui les marqua à l'origine, participent donc au mystère de notre sanctification, une fois Dieu invoqué sur elles". Pour Jean Chrysostome, le baptême "représente la mort de la sépulture, la vie et la résurrection... Quand nous plongeons notre tête dans l'eau comme dans un sépulcre, le vieil homme est immergé, enseveli tout entier ; quand nous sortons de l'eau, le nouvel homme apparaît simultanément". L'immersion prend le sens de combat avec un monstre marin et devient épreuve initiatique. Ce sens atteint son maximum dans le baptême comme répétition du Déluge qui définit Noé, celui qui en triomphe comme le chef et le fondateur d'une race nouvelle. L'homme baptisé est alors mis en parallèle avec Adam, par le sacrement il "récupère" la ressemblance de Dieu". Cette ressemblance s'accompagne de la tolérance de la nudité baptismale, retour à l'innocence primitive que l'homme a retrouvée en abandonnant son "vieux vêtement de péché et de corruption". La nudité rituelle implique l'intégrité et la plénitude, images de la perfection paradisiaque en éloignant l'idée de dégradation, d'usure, images archétypales du Temps.

Ce n'est pas à l'eau que dans la religion musulmane sont dévolues ces fonctions, elles appartiennent à la Circoncision, dont le caractère d'épreuve initiatique est évident. Dans certaine tribu africaine, n'est considérée comme "épreuve réussie" que la posthectomie rituelle qui n'entraîne pas de la part du sujet qui la subit, une réaction à la douleur. La Circoncision est conçue comme une garantie d'efficacité de la sexualité, c'est dans ce cadre que prennent place les rationalisations qui ne visent à en faire qu'une règle d'hygiène. Pour Bettelheim, la source de cette efficacité réside dans la conjonction au niveau du corps de deux principes opposés, masculin et féminin, réactualisés par cette pratique rituelle. Cependant, ce n'est pas seulement dans une perspective sexuelle que se pratique la Circoncision chez le jeune enfant. Cet acte doit

sans aucun doute commémorer le sacrifice par lequel Abraham put sauver son fils de la mort, signe de résurrection et lien spécifique du père au fils. Enfin, la Circoncision est un signe imprimé dans le corps, elle est la marque de l'appartenance à la Communauté. Freud avait noté ce point à propos du peuple Juif dans son étude sur Moïse et le Monothéisme ; l'application pratique et terrifiante se concrétisant par la recherche de circoncision chez les suspects par les commissaires de la pureté raciale du Troisième Reich ; le salut ne tenant parfois que dans une simple phrase : "Das ist chirurgisch gemacht".

L'oasis est la deuxième forme sous laquelle le CORAN parle de l'eau ; elle est l'espérance du voyageur dans le désert ; elle est l'espoir du fidèle dans un "séjour meilleur". Le Texte Sacré fait très souvent la comparaison entre le Paradis et l'oasis. C'est un îlot de fertilité dans l'immensité aride et brûlée du désert ; fertilité issue de la présence de l'eau. Si cette force tient surtout dans la grâce divine ; elle réside aussi dans le pouvoir de purification de l'eau. Une géographie d'une oasis classique, c'est-à-dire où l'eau "coule", montrerait une division en trois régions. La première, en même temps la plus haute, est celle des sources et des foggaras, ces canalisations souterraines qu'il faut si souvent curer qu'elles sont responsables de la création d'une classe d'esclaves noirs au Sahara. La deuxième partie est celle des cultures, ici l'eau coule à l'air libre dans de petits canaux sous les palmiers, au milieu des petits champs. Ensuite, se trouve une partie irriguée mais inculte, réservoir des eaux usées, improductives de s'être trop chargées du sel qu'elles ont drainé dans les terrains cultivés.

Ce n'est pas l'eau qui est bue au Paradis, ce que montre le CORAN :

"(Voici) la représentation du jardin qui a été promis aux Pieux : il s'y trouvera des ruisseaux d'une eau non croupissante, des ruisseaux d'un lait au goût inaltérable, des ruisseaux de vin (hamr), volupté pour les buveurs."

S. XLVII., V. 16.

Nulle part l'eau de boisson n'est signalée comme ayant une importance cultuelle ; cette fonction d'objet de culte est entièrement réservée à l'eau qui sert à la purification ; cette fonction lui est dévolue du fait de sa qualité de liquide et de sa capacité à s'écouler.

La sacralisation qui découle de la purification ne réside pas dans le contact avec un objet sacré ; l'eau n'a qu'un pouvoir abrasif, elle entraîne, elle lave. Elle "capte" aussi bien la souillure que la pureté, ce que montre la transmission de la "Baraka", don octroyé par Dieu de reprendre des bienfaits et que l'on traduit trop souvent par le mot "chance". L'eau des ablutions des hommes saints, loin de se souiller au contact des âmes "impeccables", se charge de cette baraka et peut transmettre la bénédiction de Dieu. C'est le même esprit qui conduit le Musulman à boire comme un médicament magique, l'eau qui a lavé un verset écrit du CORAN.

Ce pouvoir abrasif de l'eau lui vient de sa plasticité de liquide ; elle est la substance primordiale dont naissent toutes les formes et à laquelle elles reviennent toutes. L'immersion dans l'eau signifie la régression dans le préformel car elle équivaut à une dissolution des formes, dissolution dans une matrice originelle aux caractères féminins de tentation ondoyante et de béatitude somnolente ou désintégration par la force des éléments déchainés, car l'eau est le signe du mouvement, les vagues et les marées, de la violence, la tempête. Les eaux purifient car, en quelque sorte, elles annulent "l'Histoire". La sortie de l'eau implique une nouvelle naissance car la dissolution suppose

ensuite une restitution, répétition du geste cosmogonique de la manifestation formelle, de la Création. C'est ce sens que montre une des racines françaises du mot eau, Eau = Eve = la chair, la femme ; cette racine n'est conservée que dans les mots évier, Evian.

Le contact avec l'eau, réservoir de tous les germes, entraîne une fertilisation, une augmentation du potentiel de vie et de créativité. Ce pouvoir de dissolution de toutes formes humaines et de régénération de la vie explique la place importante de l'eau dans les rites funéraires.

"Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême pour la mort afin que, tout comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous marchions de même en nouveauté de vie. Car, si nous avons participé par imitation à sa mort, nous participerons de même à sa résurrection."

Paul. Epître aux Romains. VI, 4.

Ce pouvoir abrasif, l'eau est d'autant plus à même de l'exercer qu'elle se trouve vidée de toutes ses valeurs symboliques. "Au commencement l'esprit de Dieu planait sur les eaux". Dans les religions sémites, le pouvoir de l'eau est lié à la présence concomitante de l'esprit divin ; Tertullien insiste même sur le fait que l'eau ne peut avoir d'action si l'esprit divin n'est pas invoqué à cet effet. Elle n'a plus pour elle-même aucune puissance qu'elle a perdue au profit d'une divinité de Puissance, de Lumière et de Feu.

"Je vous baptise avec de l'eau, mais celui qui viendra est plus fort que moi vous baptisera avec l'Esprit Saint et le feu."

Luc. Evangile. III, 16.

Cette perte du sens de l'eau est liée aux révolutions entraînées par les religions monothéistes messianiques ou prophétiques du monde sémitique. La figure du dieu céleste, omniscient, créateur, a tendance à s'estomper dans tous les cultes pour, réduit à l'état de "deus otiosus", être remplacé dans l'expérience religieuse des masses par des figures divines plus concrètes et plus dynamiques, dieux de la fécondité partenaire des Grandes Déeses. MAHOMET en condamnant le polythéisme, rejette des divinités et redonne de l'importance à ce Dieu créateur de l'univers, avec cependant une légère déviation car ce dieu nouveau va être confondu avec le dieu solaire comme, au maximum, dans la religion iranienne où Ahura-Mazda est le dieu de la lumière.

Ainsi sont réactualisées les valeurs célestes de charité, prière et intériorisation de la foi, en contraste avec les valeurs terrestres, fécondité force et richesses. "Mais le fait que "l'histoire" ait rendu inévitable le dépassement de ces épiphanies des forces élémentaires de la vie, n'implique pas nécessairement qu'elles aient manqué de valeur religieuse. Ces épiphanies archaïques représentaient à l'origine autant de moyens par lesquels la vie biologique était sanctifiée ; elles ne devinrent "choses mortes" que dans la mesure où elles perdirent leur fonction originaires en se vidant du sacré et en devenant de simples "phénomènes" vitaux, économiques et sociaux". (M. Eliade).

L'eau n'a cependant pas perdu tout sens dans la religion musulmane puisqu'elle est loin de n'être qu'un moyen de propreté corporelle, mais ce qui

lui reste est détourné au profit de la divinité. C'est ce qui explique que les Ablutions ne sont qu'un rituel mineur par rapport au baptême. Ce rituel tire son sens profond de la capacité de l'eau à dissoudre et à s'écouler, il permet le passage à l'acte sacré par excellence, la Prière. S'écoulant à la surface du corps, l'eau de la purification ne concerne pas le corps dans sa profondeur.

S'il a été impossible de vider l'alcool de son sens, ni même de l'attacher à la figure divine, c'est en partie parce qu'il est et doit être absorbé. Une transformation intérieure est consécutive à sa consommation ce qui implique une différence avec la purification. Il n'y a pas de retour à un état de pureté antérieure, il y a création d'un état nouveau. Le pouvoir de l'alcool explique pourquoi sa consommation peut être l'objet d'un rite. Sa puissance est étroitement liée à la perte du sens de l'eau. "Pourquoi, fait remarquer F. Lequesne dans "Le Livre des Boissons" (R. Morel Ed.), ne définit-on l'eau dans les dictionnaires que par ses propriétés négatives : incolore, inodore, insipide ?" (cité par Ph. Rappart).

Ce pouvoir est comparable au mana des religions mélanésiennes, que n'importe quel objet est susceptible de véhiculer, séparant ainsi l'idée d'une puissance qui se constate par la voie d'impressions empiriques reçue des choses ou des personnes agissant de par cette vertu même. L'effet peut en être variable et multiple, mais nul doute que pour l'alcool, l'impression empirique de ce mana est liée à l'ivresse. La puissance qui agit alors en l'homme n'est pas considérée comme son "âme" mais comme une force séparée, dont le rapport avec le sujet est tout spécifique : elle est sa puissance, et, cependant, elle reste au-dessus de lui. Cette puissance est susceptible de rester attachée aux objets et aux corps les plus divers ; elle demeure impersonnelle : on peut en posséder une quantité variable, la perdre ou l'acquérir : elle reste indépendante de l'homme et supérieure à lui.

Ceci fait qu'une différence essentielle existe entre l'eau de purification qui coule sur une surface souillée par le contact pour se charger des impuretés et l'alcool qui n'est pas répandu mais absorbé en raison de ce mana, recherchée pour cette puissance qui transforme l'homme. Ce pouvoir de transformation qui marque la crainte que l'homme manifeste à l'égard de l'alcool lui vient de ce qu'il est lui même transformé par les processus de fermentation.

En effet, le Musulman peut consommer le jus du raisin non fermenté, illicite devient le vin après vinification, mais le vinaigre est à nouveau consommable, la fermentation acétique rétablit un équilibre, la double fermentation "anale" la transformation. Ainsi apparaît un rapport d'identité entre l'eau souillée des ablutions et l'alcool, le même rapport de transformation s'est installé. Ce qui explique l'effet magique de l'eau de purification des "hommes saints" ou de l'eau qui a lavé un verset du CORAN.

Mais cette puissance reconnue à l'alcool est attachée, depuis la perte du sens de l'eau, au feu et à ce qui réchauffe, et cela depuis les révolutions néolithiques et industrielles dont l'aboutissement est la concentration urbaine et l'exploitation du travail humain. L'alcool est étroitement lié à la chaleur, au soleil, au point que "l'eau de vie" distribuée pour les anéantir aux indiens d'Amérique du Nord était reconnue par eux comme de "l'eau de feu" dans une association tragique avec la poussée de la "civilisation" symbolisée par le chemin de fer et ses machines à vapeur. "L'alcool pur des chimistes que l'on appelle absolu et qui a l'apparence de l'eau, c'est l'esprit brûlant, subtil et inhumain. La plupart des hommes l'avalent d'un trait, sans le goûter, sans en faire l'objet d'un rite. C'est une introjection immédiate de la puissance." (Ph. Rappart).

Le lien entre alcool et feu se retrouve dans la religion musulmane dans la notion de l'illicéité pour l'homme des boissons alcooliques ce qui implique leur appartenance à la Divinité, Dieu du Feu, de la Lumière et de l'Eclat. L'alcool apparaît comme un breuvage divin dont la consommation est réservée à Dieu et à ses Elus et strictement limitée géographiquement au Paradis. K. Abraham, dans son étude sur l'origine du mythe du breuvage divin, montre sa similitude avec la légende de la Prométhée. La consommation d'alcool traduit une concurrence avec la Divinité pour l'accomplissement de l'acte de génération. Alcool et sexualité ont un rapport évident.

III . LA CONSOMMATION D'ALCOOL EST UNE FORME DE REPAS TOTEMIQUE

L'homme très vite a assimilé à l'esprit de Dieu cette puissance, ce mana que possède l'alcool. Le théologien protestant Ph. de Felice classe les formes inférieures de la mystique en trois catégories, pratiques alimentaires, abolition de la vie consciente individuelle par l'isolement ou la fusion au sein d'une atmosphère collective et enfin abolition de la vie consciente par la gymnastique mystique qui est l'ensemble des pratiques physiques destinées à apporter une modification du fonctionnement des organes et la création d'états anormaux dont le système nerveux subit les effets et les conséquences. Parmi les pratiques alimentaires, il distingue les variétés à aspect négatif, les privations alimentaires opposées à celles dont l'aspect est positif, intoxications et toxicomanies.

Il remarque tout d'abord que l'homme, instinctivement, répugne à l'alcool comme à tout autre toxique. Il faut voir dans cette répugnance physiologique une crainte physique devant les effets du toxique, mais aussi une perception intuitive d'un danger d'un ordre supérieur. L'homme arrive à triompher de cette répulsion première, ce qui le conduit à l'état pathologique d'accoutumance progressive à l'alcool, puis dans un second temps, à l'état de besoin irrésistible d'en absorber. Ces états pathologiques sont la conséquence et non les causes du besoin morbide qui s'empare de l'être humain au point de le conduire à sa propre déchéance.

Ce besoin pourrait s'expliquer, selon Ph. de Felice, par l'aptitude de l'alcool à apaiser à sa façon "la grande soif" des âmes, une nécessité de trouver une sécurité par la recherche d'une communication avec un au-delà de l'homme. Si les hommes vont même jusqu'à risquer leur santé ou leur vie pour absorber de l'alcool, c'est qu'ils sont des dévôts d'une espèce particulière qui accomplissent inconsciemment certains rites efficaces destinés à leur ouvrir l'accès d'un autre monde, d'un monde surnaturel. Il faut admettre que l'alcool produit dans le corps certains effets comparables aux effets recherchés par les mystiques au moyen de leurs exercices et qui leur permettent d'être sensibles à des impulsions externes ou internes qui dans les conditions normales ne franchiraient pas le seuil de la conscience.

"Je considère le centre de notre âme comme un cellier dans lequel Dieu nous fait entrer quand il lui plaît par cette admirable union, afin de nous enivrer saintement de ce vin si délicieux de sa grâce, sans que nous puissions rien contribuer que par l'entière soumission de notre volonté à la sienne, nos autres puissances et tous nos sens demeurant à la porte comme "endormis". (Sainte Thérèse - cité par Ph. Rappart).

Sainte Thérèse ne va pas sans noter qu'un tel état psychique s'accompagne de troubles organiques végétatifs et de modifications du niveau de la conscience évoquant l'ivresse. C'est la conclusion à laquelle est parvenue

W. James. "L'attrait irrésistible exercé par l'alcool est dû sans contredit à ce fait qu'il excite les facultés mystiques de la nature humaine, refoulées d'ordinaire par la froideur et la sècheresse de la vie normale. L'esprit dégrisé dit non, analyse, rapetisse ; l'ivresse dit oui, synthétise, agrandit. Elle est le plus grand stimulant du oui dans l'homme, elle l'identifie un moment à la vérité. Ce n'est pas seulement par la dépravation que les hommes la recherchent... l'ivresse n'en doit pas moins être classée parmi les états mystiques ; c'est une partie dont il faut tenir compte pour bien juger de l'ensemble". Il est donc impossible de nier l'existence d'une "extase toxique."

Le matérialisme philosophique a entraîné un bannissement de l'âme humaine de toutes considérations pour les activités mystiques, mais il a été impossible de les supprimer complètement et elles ont tendance à réapparaître sous des formes inférieures qui conservent assez de puissance pour entraîner les hommes, par delà les conventions admises et les usages reçus, et malgré les périls trop évidents auxquels ils savent qu'ils s'exposent, vers la conquête à quelque prix que ce soit, d'expériences profondes et personnelles. "La religion est l'opium du peuple", mais il serait plus juste de dire que l'opium, l'alcool et les autres substances toxiques peuvent tenir lieu de religion à celui qui n'en a plus d'autre.

A l'alcool est lié ainsi une ancienne tradition religieuse dont on peut retrouver la source dans les états mystiques que tous les primitifs cherchent à obtenir par l'usage des breuvages enivrants. Si ces breuvages ne semblent plus jouer de rôle sacré, les raisons qui entraînent l'homme moderne vers la boisson n'ont pas changé. "L'ivresse reste pour lui un moyen de satisfaire au besoin qu'il éprouve toujours de franchir ses propres limites et d'entrer en communion avec ce qui le dépasse. Elle s'est laïcisée à nos yeux, simplement parce qu'elle a cessé d'être associée aux pratiques et aux croyances qu'une religion déterminée. Elle n'en a pas moins gardé sa fonction originelle, qui est d'ouvrir aux âmes l'accès d'un monde surhumain". Ainsi l'opposition entre l'église et certaines sociétés laïques dont les réunions s'accompagnent de banquets et de beuveries, serait fondée plus sur le sentiment confus d'une obscure concurrence que sur des motifs d'ordre politique, social ou doctrinal.

En notant que les religions qui utilisaient ces breuvages sacrés s'accompagnaient sur le plan temporel d'un renouveau technique et social dont pour lui la source ne peut être que sacrée donc identique, Ph. de Felice propose d'utiliser cet élan qui anime l'homme associé à la "vitalité d'âme" dont font preuve ceux qui n'hésitent pas à risquer ainsi leur vie. "Le remède radical à la dipsomanie est la religiomanie", ce que montrent les sociétés de tempérance qui utilisent des méthodes purement religieuses. L'utilisation des toxiques donne à l'homme l'illusion qu'il se dépasse, le recours à ces formes inférieures de la mystique n'est fatalement qu'une cause de régression. Pour conjurer le drame, il n'est donc pour lui qu'un seul moyen, le retour à l'authentique spiritualité chrétienne.

Le Musulman, lui aussi, attribue à la divinité le "mana", la puissance qui est contenue dans l'alcool. Les rationalisations hygiéniques et prophylactiques ne peuvent se concevoir en l'absence de toutes références au sens religieux, en s'opposant radicalement au Sacré elles y participent étroitement. Tout aussi évocateur pour le fidèle est l'aspect solaire de l'alcool qui le rapproche de son Dieu. La vigne est cultivée sur des terres exposées, de sols argileux ou calcaires assurant une réverbération totale de la lumière dont le raisin est le fruit et l'éclat vermeil. Le vin renforce encore ce lien avec la lumière car sa teneur en alcool est proportionnelle à l'ensoleillement de la vigne où le raisin a été récolté, à l'intensité et à la température des processus de fermentation et de vinification. Cette puissance solaire est d'autant plus étroitement liée à la notion de Dieu, que le vin est la boisson du Paradis. Il sera accessible à tous les Musulmans pour qui les portes du Paradis se seront

ouvertes ; ils seront alors en quelque sorte égaux à Dieu.

L'interdiction se marque par l'emploi d'un mot dont la racine signifie plus illicite qu'interdit et est associée à la notion d'appartenance à la divinité. La consommation d'alcool implique donc pour le Musulman la consommation de ce qui est de l'ordre du divin, ce que le monothéisme strict ne peut que condamner. Mais cette condamnation se fait aussi par rapport à la notion de combat avec Dieu, boire de l'alcool c'est déposséder Dieu.

Le philosophe allemand du début du XVIII^{ème} siècle, Schleiermacher, ne connaît pas de culture sans mysticisme et la conscience culturelle ne peut être complète sans l'existence d'un "sentiment de dépendance absolue". L'homme perçoit son existence par rapport au sentiment de dépendance à une cause autre que lui-même. "Le sentiment de dépendance absolue n'existe pas en soi et de façon isolée ; en tant que conscience réelle et pleinement temporelle, il est toujours lié à une forme pleinement temporelle et sensible, de la conscience de soi ; toute formule désignant le sentiment de dépendance absolue doit donc, en premier lieu, désigner un état précis de la conscience de soi, un état d'âme déterminé". La conscience de soi non pieuse rapporte ce même sentiment à ce qui est de l'ordre du totem et qui implique l'absorption d'un élément porteur de puissance, toxique ou idéologique et dont le choix est fonction de la conjoncture historique. Le Christianisme est pour lui la forme la plus élaborée de religion dans la mesure où ce sentiment de dépendance est conforté par le rôle du Christ, donnée non objective. S'il se substituait à cette donnée un élément objectif, le toxique salvateur par exemple, la religion devient naturelle, c'est-à-dire réifiée, comme une forme inférieure de la mystique. "Le sentiment de dépendance absolue, forclos dans le symbolique, réapparaît dans le réel sous forme de dépendance absolue par rapport à une cause objective."

La consommation d'alcool apparaît donc comme un sacrifice où la victime, aliment consacré au dieu, est consommée en commun par la divinité et l'homme. "Des survivances linguistiques prouvent d'une façon certaine que la part du sacrifice destinée au dieu était considérée comme sa nourriture réelle. Avec la dématérialisation progressive de la nature divine, cette représentation est devenue choquante ; on crut y échapper, en n'assignant à la divinité que la partie liquide du repas. L'usage du feu a rendu possible, plus tard, une certaine préparation des aliments humains, qui leur donnait une forme, un goût et un aspect plus digne de l'essence divine. A titre de breuvage, on offrait au début le sang des animaux sacrifiés, remplacé plus tard par le vin. Le vin était considéré par les Anciens comme le "sang de la vigne" : c'est le nom que lui donnent encore les poètes de nos jours" (S. Freud : Totem et Tabou). L'Evangile selon Saint Mathieu est encore plus précis :

"Ensuite, ayant pris une coupe, il rendit grâce et la leur donna, disant : "Buvez-en tous, Ceci est mon sang, (le sang de la nouvelle alliance, qui va être versé pour un grand nombre en rémission des péchés. Je vous le dis, je ne boirais plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où j'en boirais de nouveau en votre compagnie dans le royaume de mon père."

Mathieu. Evangile. XXVI., 27.

Il apparaît donc à l'évidence que toute consommation d'alcool prend le sens de consommation de victime sacrifiée par les hommes, dans le cadre d'un repas totémique, victime qui est le Dieu lui-même. La consommation d'alcool est une réactualisation du meurtre du père par ses enfants, désireux d'accomplir

leurs potentialités sexuelles. Reprenant les théories darwiniennes pour expliquer le système totémique, Freud montre que le groupe humain primitif commandé par le père qui exerçait son autorité sur les enfants ne leur permettait pas d'accomplir leur sexualité avec les femmes du groupe. Pour ce faire, ceux-ci s'unir pour tuer leur père. L'interdiction d'alcool apparaît donc comme un interdit s'inscrivant dans le cadre général des tabous destinés à protéger le totem, substitut du père. "Si l'animal se présentait à l'esprit des fils comme le substitut naturel et logique du père, il n'en est pas même moins vrai que l'attitude qui leur était imposée à son égard exprimait quelque chose de plus que le simple besoin de manifester leur repentir. On pouvait essayer, par cette attitude, d'apaiser le sentiment de culpabilité dont on était tourmenté, de réaliser une sorte de réconciliation avec le père. Le système totémique était comme un contrat conclu avec le père, contrat par lequel celui-ci promettait tout ce que l'agitation infantile pouvait attendre de lui, protection, soins, faveurs, contre l'engagement qu'on prenait envers lui de respecter sa vie, c'est-à-dire de ne pas renouveler sur lui l'acte qui avait coûté la vie au père réel" (S. Freud: Totem et Tabou). Cette image du père respecté subit une autre substitution, elle devient l'image du Dieu tout puissant qui assure le bonheur si les règles de son culte sont parfaitement respectées. Ce déplacement, en rendant Dieu responsable de la nécessité où se trouve l'homme de pratiquer le repas totémique, supprime les sentiments de culpabilité que l'homme pourrait éprouver ; Dieu, le père, est responsable de tout.

Mais le système totémique ne comporte pas seulement des manifestations de repentir, il a aussi à entretenir le souvenir du meurtre du père. "C'est dans ce but qu'a été instituée la fête commémorative du repas totémique, à l'occasion de laquelle toutes les restrictions imposées par l'obéissance rétrospective sont mises de côté ; le devoir consistant alors à reproduire le crime commis sur le père par le sacrifice de l'animal totémique, et cela toutes les fois que le bénéfice acquis à la suite de ce crime, c'est-à-dire l'assimilation, l'appropriation des qualités du père, menace de disparaître, de s'évanouir sous l'influence de nouvelles conditions survenant dans l'existence" (S. Freud : Totem et Tabou). Les bénéfices acquis par le système totémique sont doubles et exprimés par deux tabous. Le premier concerne la protection du totem, protection du père mais surtout protection du "sang" du groupe car l'animal totémique ou son substitut l'alcool, le père et les fils sont "de la même famille", par ce système totémique les frères se garantissent la vie. Le deuxième tabou concerne l'exogamie, les femmes de la fratrie donc du même sang, ne peuvent devenir les épouses de leurs frères sous peine de créer une situation identique à l'état précédent, le meurtre du père. Les relations sexuelles avec la mère et les soeurs deviennent impossibles ; il ne reste donc que la solution d'aller chercher et de trouver une épouse à l'extérieur du groupe. L'exogamie apparaît comme partie intégrante du système totémique. Le meurtre du père permet l'application de la loi qu'imposait le père et le repas totémique, réactualisation de ce meurtre, a pour fonction de permettre une nouvelle intériorisation de cette loi.

L'Islam, dans son rituel, exprime deux prohibitions alimentaire, celle des boissons alcooliques et celle du porc, pour lesquelles comme pour celles de toutes les religions sémitiques, une origine totémique peut être retrouvée.

*"ALLAH a seulement déclaré illicite pour vous la
(chair d'une bête) morte, le sang, la chair du porc et
ce qui a été consacré à un autre qu'ALLAH.
(Mais) quiconque est contraint (à en manger) sans
(intention d'être) rebelle ou transgresseur, ALLAH
sera absolu (envers lui) et miséricordieux".*

Le CORAN ne cherche pas à justifier l'interdiction de la chair de porc autrement que par son impureté, qui est liée au fait que l'animal est particulièrement malpropre. Ces injonctions seraient sans objet s'il s'agissait d'un animal dont le caractère immonde ne faisait point de doute, personne n'aurait l'idée d'en consommer. Or à l'époque anté-islamique cet animal était chassé et consommé de même qu'il l'est encore par des contemporains de MAHOMET par exemple les Chrétiens. Les rationalisations qui consistent à voir dans l'interdit une mesure prophylactique visant à réduire l'expansion des maladies parasitaires ne doivent pas être retenues comme le prouve la réflexion d'Ibn Khaldoun à propos des hadiths médicaux du Prophète. A ces rationalisations concernant un tabou du porc, le même raisonnement que celui appliqué à propos des rationalisations concernant l'interdiction des boissons alcoolisées peut être appliqué. Il donne aussi le même résultat, considérer l'origine de cette interdiction comme purement rationnelle. ALLAH aurait changé en porc des hommes maudits et cette origine humaine de la viande de porc en font l'interdit; il s'agit donc d'empêcher le cannibalisme.

"Ceux qu'ALLAH a maudit, contre qui il s'est courroucé dont Il a fait des singes et des porcs, (qui) ont adoré les Taghout, ceux-là ont la pire place et sont les plus égarés hors du Chemin Uni".

S.V., V. 65.

C'est aussi ce que montre une anecdote arrivée personnellement à J. CHELHOD et qu'il rapporte dans son ouvrage : "Dans une famille chrétienne de Syrie, la femme de ménage musulmane, s'informe auprès de la maîtresse de maison sur la nature de la viande qu'on lui offre à manger. La réponse fut cinglante : "Sois sans crainte, ce n'est pas la viande de ton ancêtre" (sic). On me précise : la servante croit que le porc est son aïeul."

L'interdiction de la consommation de la viande de porc se rapproche des restrictions alimentaires que respecte le fidèle juif qui "ne mange aucune viande si elle n'appartient pas à la catégorie que la Bible appelle "pure" ou, selon l'usage populaire, "Kasher" (appropriée), l'animal ayant été tué comme il faut par un expert (Shochet), selon une réglementation stricte assurant le minimum de souffrance et l'élimination du sang, rigoureusement interdit par la Bible". (I. EPSTEIN).

Cette citation, qui montre l'interdiction stricte qui est faite de consommer le sang, permet d'entrevoir la relation étroite qu'il existe entre le tabou du porc et l'interdiction de consommer des boissons alcooliques, l'alcool ayant pour valeur symbolique d'être le sang de la chair et qui explique pourquoi les deux interdictions sont rapprochées dans le rite musulman dans une même catégorie de sacré. Que le tabou du porc soit en rapport avec une origine totémique strictement humaine, l'ancêtre de la tribu ou du moins des Anciens Hommes, explique peut-être que cet interdit est plus longtemps respecté par le Musulman entraîné dans un processus de déculturation. Le caractère totémique des boissons alcooliques qui est en rapport avec la figure idéalisée de l'Ancêtre, le Dieu, explique sans doute que cet interdit, parce qu'il concerne moins l'homme dans son corps, est l'un des premiers à pouvoir ne plus être respecté.

Toutes les religions conservaient dans leur rituel cet aspect de repas totémique où l'alcool apparaît comme un substitut de Dieu, figure du père idéalisé. La Communion Chrétienne fait une large place au vin, de même que les cérémonies de fiançailles et de mariage de la religion juive qui s'accompagnent de serments échangés au dessus d'une coupe de vin. Ces cérémonies rendent la sexualité possible, elles permettent une réactualisation et une nouvelle intériorisation de la loi du père : Exogamie et interdiction du meurtre. Elle per-

mettent aussi l'annulation de la culpabilité qu'induit toute sexualité car elle se fait au nom du père : c'est Dieu qui l'a voulu.

Le fait que ces cérémonies soient interdites par le rite islamique qui interdit toute consommation de boissons alcooliques permet de penser que pour le Musulman, loin de renforcer cette loi de Dieu, l'alcool la dénie. Les pouvoirs dont il investit l'homme, l'étude du culte de Dionysos permet de les approcher.

IV. LE CULTE DE DIONYSOS

Dionysos, le dernier venu au Panthéon hellène, est le moins politique de tous les dieux grecs ; aucune cité ne s'est mise sous sa protection, il n'est jamais pris comme "dieu fédéral" par un ensemble de cités et leurs colonies. Sur les coupes et les vases, Dionysos est toujours représenté à pied, comme venu en voisin qu'il est par tout ce qui le rattache au sol, à la différence des autres dieux, qui sont peints montés sur des chars. Ceci traduit un profond clivage entre les dieux bienfaiteurs, dieux de la terre et du monde rural, de la fertilité et de la fécondité ; et les dieux garants de l'ordre social, qui sont les dieux célestes ou ouraniens. Ceci explique le succès du culte de Dionysos auprès du petit peuple et son absence chez Homère, on en chercherait en vain la trace dans l'Illiade et l'Odyssée, qui pourtant fait une large place aux autres dieux, traduisant ainsi la structure féodale de l'ancienne société grecque. De même, Dionysos est resté étranger à la religion de la famille, nombreuses sont les légendes qui le montrent châtiant les femmes qui refusent son appel pour rester "sottement" adonnées aux travaux féminins dans l'attente d'un époux.

Ainsi le culte de Dionysos s'accommoda-t-il assez mal du recueilement et de la pénombre qui sont ceux des grands temples, les quelques sanctuaires qui lui seront consacrés serviront peu, mais les cérémonies seront surtout formées d'ensembles de manifestations individuelles de plein air, des femmes se regroupent pour manifester une certaine agitation peu ordonnée, danser, chanter et crier le célèbre "Evohé" dans un état d'ivresse qui marque la présence du dieu. Nul doute que cette ivresse soit celle provoquée par le vin car Dionysos apparaît comme le dieu dispensateur de joie, il est souvent nommé le "donneur de joie à profusion", le vin qui sort du pressoir est un don de Dionysos qui est source d'une "multitude de joie" ; et il ne fait aucun doute que c'est cet aspect de la personnalité du dieu qui lui assure ce dynamisme auquel il faut toujours revenir pour concevoir la force d'expansion de son culte et la popularité qu'il s'est acquise dans les milieux les plus divers. Cette joie est issue du fait que l'ivresse et l'orgie est une destruction du monde et un retour au chaos archaïque d'où partira une récréation d'un monde meilleur. "Mais la joie dionysiaque, c'est, dans une acceptation plus large encore, celle qui résulte de l'évasion qui accompagne festivités et festins, et en particulier de l'espèce d'égalitarisme qui s'établit entre participants aux mêmes libations" (H. Jeanmaire). Cette notion d'égalité est des plus importante en ce qui concerne l'implantation du culte du dieu qui est contemporaine de l'époque de la transformation libérale et démocratique de la cité grecque sous la conduite des tyrans éclairés. Les légendes qui entourent la naissance du dieu montrent à l'évidence qu'une promotion "sociale" est possible ; il est le seul des enfants nés d'un dieu immortel et d'une mortelle à avoir rang égal avec les plus puissants, les autres ne sont que des héros. Cette égalité se marque aussi dans la présence du dieu parmi ses fidèles, présence concrète puisqu'attestée par l'ivresse, ce qui fait apparaître le dieu comme le premier propagandiste de sa religion.

Comme prédicateur de sa propre religion, Dionysos parcourt tout l'Orient à la tête de son cortège féminin de fidèles, chantant, bondissant, dansant et jouant de la flûte. Il obtient les adhésions d'une manière douce mais ferme en séduisant car il se présente sous les traits d'un jeune homme languissant à l'oeil brillant d'une légère ivresse mais étrangement mélancolique ; cependant c'est avec force qu'il punit ceux qui résistent, les femmes qui l'accompagnent abandonnant l'ivresse rituelle qui les animent sont saisies d'une folie, la "mania" que le dieu leur inspire sous l'emprise de laquelle elles commettent sur le rebelle le plus atroce des châtements, elles le dépècent vivant en consommant crus la chair et le sang.

Ce sacrifice, par l'horreur du sort fait à la victime, lui confère de la sainteté et il apparaît bien qu'il s'agisse d'une forme imagée d'une "passion" mystique du dieu. Ce sacrifice se distingue nettement de ceux rendus aux autres dieux, la victime est cuite, le dieu reçoit les os, les entrailles et l'arôme alors que la chair est consommée par les sacrifiants.

Que Dionysos apparaisse comme un dieu à "passion", c'est aux légendes qui entourent sa vie qu'il le doit. Sémélée, sa mère qui l'a conçu de Zeus, souhaite voir, sur les conseils d'Héra, la jalouse épouse légitime, le roi des dieux dans tout l'appareil de sa puissance. Zeus-Tonant apparaît et l'éclat de foudre qui tue la mère confère au fils l'immortalité. L'enfant est placé dans la cuisse de son père qui le confie, le terme atteint, à un couple pour qu'il soit élevé. Le couple est bientôt frappé de la folie par une Héra qui n'est pas encore apaisée et il tue ses propres enfants. Le dieu ne doit sa "survie" qu'à sa transformation en chevreau par Hermès. Les chèvres et les boucs garderont toujours dans le culte dionysiaque une place importante. Le jeune chevreau est alors confié à des nymphes qui vont le nourrir jusqu'à sa maturité. Elle apparaissent comme les premières fidèles suivantes du dieu et dans l'hommage qui est rendu au dieu la notion qu'il est nourrit par ses suivantes ne disparaîtra jamais comme l'atteste son surnom de "le Nourri". Ces "Nysas" vivent sur le Mont Nysos d'où il ne fait aucun doute que le dieu tire son nom qui signifie tout autant "Dieu du mont Nysos" que "Jeune Dieu".

Mais Héra, toujours jalouse des enfants de ses rivales, frappe Dionysos lui-même de cette redoutable mania ; alors commence pour le dieu et ses suivantes une période d'errance qui le conduira jusqu'en Phrygie, dans la grotte de Cybèle, où il se guérira lui-même de sa folie en la poussant à son paroxysme, point d'où elle ne pourra que décroître. Il est initié alors par Rhéa, la déesse mère, à ses mystères. Les rapports avec les cultes de possessions sont nombreux, en particulier le guérisseur est lui-même un initié qui a triomphé d'une folie, en la poussant à son extrême. Sa guérison obtenue, le dieu entreprend le voyage de retour qui le conduira en Grèce ; dans l'île de Naxos, il épouse Ariane abandonnée par Thésée, épisode romantique dans sa vie qui n'est pas sans influence dans les conversions des femmes aux "âmes sensibles". C'est là aussi qu'il "invente" la vigne et révèle aux hommes sa culture et la fabrication du vin. Le retour de Dionysos est marqué de nombreux incidents, il est souvent la victime des persécutions que lui font subir des hommes rebelles à son culte ; tel Lycurgue, "l'homme loup" qui le poursuit avec une masse pour le tuer, le dieu ne "sauvant sa vie" qu'en se jetant suivi de toute sa suite dans la mer. Cet épisode est interprété par les historiens comme un rituel d'initiation et de passage de l'enfance à l'adolescence, "l'homme loup" devenant l'égal du "croquemitaine". Ennemi du Dieu et de son culte, Penthée l'est aussi, ce qui lui vaut d'être le héros du drame d'Euripide, les Bacchantes, drame qui montre le sort réservé à ces rebelles, ils sont punis de l'atroce mort que leur infligent les suivantes du dieu déchainées par la "mania" divine. Enfin, le dieu subira un troisième type de mort, il descendra aux enfers pour y chercher sa mère et son épouse pour les emmener au séjour immortel des dieux par delà le mont Olympe. Ces successions de morts puis de renaissances sont mis en rapport avec un symbolisme végétal qui transparait nettement dans le culte de Dionysos.

Il est possible que Dionysos ne soit devenu le dieu du vin que parce qu'il a été antérieurement le dieu des sarments de vigne et il aurait été le dieu de la vigne sauvage avant de présider à sa culture. "En adoptant Dionysos comme patron de leur activité, en révéranant en lui le dispensateur de l'euphorie dont une belle récolte de vin était le gage, les vigneron de l'Egée ne firent que rendre à cette divinité d'importation récente le service de la naturaliser en l'implantant au terroir et en l'adjoignant, sans l'y confondre, à la foule quasi anonyme, mais profondément ancrée dans la religiosité paysanne, des démons agraires. Au surplus, le vin, sang de la vigne, dans lequel on pensait que le feu s'unissait au principe humide, qui exerçait sur l'âme des effets tour à tour exaltants et terrifiants, se prêtait merveilleusement à symboliser l'élément divin dont les Anciens croyaient reconnaître la manifestation dans l'épanouissement de la vie végétale. Un mot qui se rencontre chez les poètes tragiques et qui n'a point de correspondant dans notre langue, "ganos", témoigne de l'association que l'on établissait entre les idées d'éclat et de scintillement, d'humidité vivifiante, d'aliment succulent et de joie. La pluie, les eaux courantes, les prairies arrosées, les fleurs ont du "ganos", et aussi le miel que les abeilles en extraient, le lait que donnent les troupeaux. Le vin est essentiellement le "ganos" de la vigne ou le "ganos" de Dionysos. (H. Jeanmaire). L'essentiel du culte de Dionysos lui est rendu à titre de dieu végétal dont la force est liée au dynamisme que crée le vin et la vigne dans ses rites.

En effet, dans la mythologie grecque Dionysos n'apparaît pas comme un dieu du vin au sens strict. Aucune des périodes où les grandes cérémonies de son culte sont célébrées ne correspondent avec les temps forts du cycle annuel des préoccupations de vigneron, aucune n'a lieu au moment des vendanges ou des phases de la vinification. D'autre part, l'invention du vin semble être en rapport avec une parenté et un tabou du porc, Oineus, "le vigneron", qui oublie de faire un sacrifice à Artémis, déesse des arbustes, voit ses vergers et ses vignes dévastés par le sanglier furieux de la déesse. Il apparaît de ces légendes que Dionysos a pris aux côtés des dieux traditionnels de la végétation, la place de dieu de la vigne et du vin laissée vacante, puis du fait du dynamisme que la culture de la vigne et le commerce du vin entraînent, il les supprime tous.

Les premiers artistes grecs représentent Dionysos d'une manière, en général, assez proche d'une idole d'un type ancien et fruste. Au sommet d'un pieu de bois ou d'une colonne de pierre, entouré d'une robe et d'un manteau dont les artistes des époques ultérieures feront les vêtements richement ornés que l'on connaît au dieu, est accroché un masque de grossière facture le visage est encadré d'une chevelure abondante et d'une barbe fournie. Devant l'idole se trouve une table basse, sorte d'autel rudimentaire, sur laquelle sont placés des offrandes, vases contenant du vin et galettes qui conserveront dans le culte du dieu une place importante. "L'interprétation de cette sorte de fétiche a été donnée depuis longtemps. Bötticher, dès 1856, puis Mannhardt, y ont reconnu un témoignage intéressant du passage du culte aniconique de l'arbre à une représentation anthropomorphique de la divinité qui s'identifie ou se substitue à la personnalité religieuse du végétal. C'est sous la forme sinon d'un dieu arbre ou d'un génie de l'arbre, du moins d'un démon dont la vitalité était liée de quelque façon à celle des espèces végétales, qu'on imaginait, chez les Athéniens, le Dionysos en l'honneur duquel les femmes célébraient les rites dont les figurations qu'on vient d'évoquer retracent certains moments. La chose, en elle-même, n'a rien qui puisse surprendre. L'arbre sacré comme siège de puissances surnaturelles, source de bénédictions et objet d'un culte qui lui est rendu par des groupements très divers, est commun ou peu s'en faut à toutes les races ; il a conservé sa valeur magique ou symbolique dans les systèmes religieux des sociétés les plus diverses". (H. Jeanmaire). Comme exemples, le symbole de la croix des chrétiens, la tradition du sapin de Noël.

"Le complexe de représentations et d'émotions religieuses qui s'est centré sur Dionysos apparaît profondément imprégné du sentiment persistant d'une équivalence ou même d'une identité entre le potentiel de vie, d'exaltation et de renouveau que la présence de ce démon signifie pour les adeptes de son culte et les vertus qui émanent des essences du monde végétal. L'homme occidental a abandonné depuis longtemps le discernement de ces vertus au codex et à la pharmacopée et quant aux fleurs, aux guirlandes et aux feuillages, nous ne sommes plus guère sensibles qu'à leur effet décoratif, à moins que nous ne leur attachions un vague symbolisme ou quelque superstition mineure. Ce ne sont là que les médiocres résidus de catégories de la pensée et de la sensibilité qui ont eu, et qui ont encore dans bien des civilisations archaïques, des résonnances religieuses d'ordres divers. Pour une mentalité de ce genre, l'efficace des plantes ne s'assimile pas seulement par les aliments, les drogues ou les breuvages qu'on en tire. Il s'agit aussi, par le contact, par l'imprégnation et, si l'on peut ici employer ce mot dans une acception toute moderne, l'engagement qui résulte du fait d'arborer, d'attacher à sa personne, d'agiter ou de porter processionnellement les branchages, les feuillages ou les fleurs d'espèces déterminées". (H. Jeanmaire).

Les éléments végétaux se retrouvent dans toutes les cérémonies des Anciens ; la couronne en particulier dont on se ceint le front pour aller à un banquet, que l'on porte pour concourir dans les épreuves de poésies ; la couronne d'olivier que l'on remet au vainqueur des épreuves olympiques. Les suppliants se placent sous la protection du dieu qu'ils invoquent en arborant des rameaux entremêlés de brins de laine. Enfin, de nombreuses cérémonies du culte de Dionysos s'accompagnent de rite préliminaire du dépôt dans le sanctuaire d'une jonchée, la stibade, de branchages ou de joncs. Mais il apparaît que les traits végétaux du culte de Dionysos n'ont aucun rapport avec les rites agraires par lesquels on rend habituellement compte des phénomènes de mort et de résurrection d'une divinité. Il n'est aucune part trace dans la légende du dieu de moisson, d'épis ou de gerbe. Hésiode dans "Les travaux et les Jours", ne parle pas ou peu du dieu ; en effet, il n'a rien à voir avec les travaux des champs, sinon peut-être au moment de la pause où le laboureur jouit sous l'ombre fraîche de l'arbre d'un moment de détente en dégustant un verre de vin. Pourtant les symboles évocant la reproduction ne manquent pas. Le dieu, souvent prend les traits d'un taureau, les Argiens le surnommait "Bougenes", né du taureau et cette notion est implicite dans le mariage du dieu avec Ariane, demi-soeur du Minotaure. Le taureau est une épiphanie du dieu fertilisateur, c'est l'apparence que prend Zeus pour séduire Io qu'il changera en génisse, c'est la fécondation du champs qu'évoque l'image du boeuf attelé à la charrue. Pour Dionysos, cette apparence du taureau est tragique puisque c'est sous cette forme que son corps est mis en pièces dans les sacrifices rituels. Ce sacrifice est toujours pratiqué dans l'arène, c'est la corrida où le taureau est mis à mort par l'homme-lumière puis vendu à la foule pour être consommé. "Olé", le cri de la foule des corridas ne manque pas d'évoquer le célèbre "Evohé".

Le phallus dressé est présent dans le culte de Dionysos. Les grandes cérémonies athéniennes de son culte comportaient un défilé de porteurs de phallus. Ce phallus était déjà évoqué dans l'image grossière de l'idole ancienne sous la forme du montant de bois ou de la colonne de pierre, c'est à lui que l'on offre les galettes et le vin. Diceopolis qui est le héros des Acharniens d'Aristophane, organise seul sa procession pour les Dionysies car tous ses concitoyens sont encore à la guerre que lui a terminée en signant une paix privée !

"Silence révérentiel ! Silence ! Marche un peu plus en avant toi la porteuse de corbeille ! Que Xanthias dresse le saint Pilon bien vertical. Pose ta corbeille ma fille, que nous offrions les prémices".

Les prémices qui seront offerts au dieu seront les fameuses galettes. Ces cérémonies sont interprétées en général comme des rites destinés à assurer la fertilité des champs ; mais un caractère est frappant c'est qu'il est encore question, en lui offrant des galettes, de nourrir le Dieu.

Enfin, aucune des fêtes de Dionysos n'a lieu à l'époque des moments essentiels du rythme de la vie agraire, elles ont habituellement lieu l'hiver qui est la morte saison des agriculteurs, celle où ils ont du temps disponible et de solides réserves, fruits des récoltes de l'année précédente. Il apparaît que ces cérémonies dionysiaques sont des actes de désacralisation des produits en réserve qui permettent leur consommation, une fois réservée au dieu enfant, celui qui est "le Nourri", sa part. Les liens de Dionysos avec les déesses nourricières sont très nets, c'est sous leur protection que le jeune dieu vit et qu'il peut guérir de la folie que lui a envoyé la déesse épouse, Héra.

C'est en compagnie de sa troupe de femmes que vit le dieu, troupe qui exécute ses ordres et ses châtements mais aussi troupe nourricière. Enfin, ce sont ces déesses, en particulier Rhéa, la terre-mère, qui sauve le jeune dieu après qu'il ait été dépecé, cuit puis dévoré par les Titans, c'est elle qui en réunit les morceaux et leur permet de reprendre vie. Tout au long de son histoire, le dieu subi de nombreux sacrifices qui lui sont imposés par le Père, ce que montre le rapport avec le feu, l'éclair, le soleil ou la lumière. Il n'en réchappe que grâce à la présence de ces divinités qui dans un moment de crise le protègent sous la terre ou dans leurs grottes, le nourrissent, l'initient aux mystères et le guérissent.

La guérison est étroitement associée à l'idée de sortir de terre conçue comme celle d'une renaissance. Un des traitements de la folie consistait à placer la tête d'un malade dans une cavité placée dans un rocher ; la fin de la maladie est le moment où le malade a l'impression "d'en sortir" ; les services ultra-modernes de réanimation sont conçus comme des grottes sans ouverture sur l'extérieur sinon les portes d'entrée. Le phallus est sans aucun doute associé à cette idée de sortir de terre car il est bien par définition l'Erigé. De même, le dieu est sauf lorsqu'il sort de la cuisse de son père Zeus. Etroitement associée à cette notion est aussi la guérison par l'atteinte volontaire d'un paroxysme d'où l'on ne peut que revenir. Cette recherche du paroxysme peut être obtenue par le théâtre, et en particulier la tragédie qui suivant la définition d'Aristote parvient à la purgation des passions "par le moyen de la pitié et de la crainte".

La consommation d'alcool telle que la montre l'étude du culte de Dionysos apparaît comme une recherche de l'ivresse qui est le signe d'une présence divine qui procure aux buveurs la joie et l'égalité dans une fraternité dont les traits homosexuels sont nets. C'est au cours de cette ivresse que sont pratiqués les sacrifices inspirés par la mania, paroxysme de la folie que provoque "l'enthousiasme", la présence divine, sacrifices qui ne sont en fait que la mise à mort du dieu, en définitive, mise à mort du buveur par lui-même. Cette mort se fait par le feu, symbole de la puissance du père dont le buveur espère triompher par l'alliance avec les puissances nourricières qui est affirmé par la répétition nécessaire de la consommation d'alcool. La relation à autrui par le biais de l'alcool implique que le contact avec le père est dangereux, mortel, l'enfant risque d'être mangé alors que la relation à la mère est conçue comme une dépendance totale par l'action passive d'être nourri. Consommer de l'alcool n'implique pas comme le repas totémique pouvait le laisser penser, une identification au père mais une projection sur lui de toute l'agressivité.

V. LE SENS PROFOND DE L'INTERDIT

L'Islam présente avec le culte de Dionysos des analogies qui ne sont pas de simples coïncidences car elles traduisent autant la force de pénétration de ces deux cultes que la sensibilité particulière des peuples du Moyen Orient. Nombreuses, en effet, sont les cérémonies orgiaques à but thérapeutique dans lequel le rituel musulman est utilisé d'une façon si déformée qu'il est à peine reconnaissable ; il s'agit par une pratique d'exorcisme de débarrasser l'âme d'un participant d'un esprit malfaisant ; ces usages très fréquents sont relatés par H. Jeanmaire qui cite un large extrait du livre d'une française épouse d'un notable égyptien initiée par ses bonnes à la pratique du Zar. (Riva Salima, Harems et Musulmanes d'Egyptes, 1902). Le Zar est autant le nom de l'esprit malfaisant que le substantif qui sert à définir cet étrange culte surtout pratiqué par les femmes, les offrandes offertes aux dieux sont des victimes animales. Ce culte met en évidence une place et une liberté particulière de la femme musulmane dans la société traditionnelle. Le lien au culte de Dionysos fait apparaître la présence des femmes dans ce type de cérémonie d'une manière qui n'est plus du tout profane ; elles sont les héritières des suivantes de Dionysos dont le cri "Evohé" survit dans leurs You You. Bien différent est le Zikr, nom donné aux évolutions circulaires des derviches tourneurs dont l'accompagnement musical est sans doute très proche de celui des fidèles de Dionysos. Les instruments qu'utilisent les musiciens des derviches apparaissent comme identiques à ceux que semblent représenter les vases anciens utilisés par les fidèles du Jeune Dieu. Enfin de nombreuses confréries arabes pratiquent encore ces rites orgiaques telle celle des Aïssaouas dont les cérémonies avec mise à mort et consommation crue de la chair d'une victime animale ayant valeur de sacrifice humain étaient fréquentes dans la région de MEKNES au cours de la première moitié du vingtième siècle.

Le culte islamique lui-même va présenter de nombreux aspects dionysiaques. En tout premier lieu il s'agit d'un culte de plein air qui s'accommode assez mal de construction à usage cultuel. L'absence d'un clergé organisé se situe en ligne directe à la suite de cette constatation, l'Islam est une religion de l'individu avant tout. Comme dans le culte de Dionysos, il y a association avec un tabou du porc. Pour ne pas prétendre pouvoir égaler le Créateur, l'artiste musulman ne peut pas représenter les hommes ou les animaux. La décoration strictement végétale des constructions architecturales ne le cède qu'aux motifs géométriques. Mais la représentation des feuillages ou des fleurs établit un proche rapport avec les symboles végétaux du culte dionysiaque. Un élément a été noté comme important des manifestations rendues à la gloire du dieu du vin, c'est la jonchée de rameaux ou de feuillages, la stibade. Elle se retrouve sans aucun doute possible dans les branchages qui sont répandus sur le sol des maisons dans lesquelles ont lieu ces étranges cérémonies du Zar ; mais c'est bien elle aussi qui est matérialisée par les nattes de roseau qui recouvrent le sol des mosquées des quartiers populaires ; c'est elle encore que l'on voit représentée sur les riches tapis persans que les fidèles déposent dans les Grandes Mosquées ; c'est bien cette stibade qui décore le tapis de prière que chaque fidèle emporte avec lui dans ses déplacements.

Le CORAN, psalmodié en commun, évoque la large place que tient la Récitation dans le culte dionysiaque au point que le Jeune Dieu est devenu Dieu du théâtre et les représentations sont des cérémonies rendues à sa gloire. La psalmodie des versets du CORAN ne peut manquer de ressembler à ce qu'était dans l'Athènes classique la Récitation du Dithyrambe, ce vers rythmé plus que rimé consacré au seul Dionysos, ressemblance accentuée encore par les prosternations rituelles de la Prière, qui évoquent une forme ordonnée et policée de l'agitation de suivantes du Jeune Dieu.

Cette Récitation a dans l'un et l'autre culte le pouvoir de rendre concrète la présence du dieu ce qui se traduit pour les fidèles, par un sentiment de joie fondé sur la certitude d'une appartenance à une communauté de fidèles strictement égaux entre eux. Du fait du petit nombre de règle ou d'interdit, la parole prend dans le rituel islamique une place prépondérante, elle se répète sans cesse et doit sans cesse être répétée, comme s'il lui était nécessaire de convaincre. Elle n'atteint son but que lorsqu'elle est pleinement comprise, elle demande donc la participation de l'homme. Pour le culte dionysiaque, la parole qui est la manifestation du dieu est secondaire, elle coule toute seule de l'ivresse, elle est plaisir en soi à dire ou à écouter, et elle ne demande pas à être comprise, elle n'exige pas de l'homme une participation autre que celle d'être "amateur". Dans ce contexte, l'interdiction de consommer des boissons alcooliques apparaît comme une différence essentielle qui démarque deux cultes voisins, l'abstinence du Musulman est une marque tout comme l'est la circoncision, elle affirme son appartenance à la Communauté Islamique.

En demandant aux fidèles d'étudier et de comprendre la parole de Dieu, l'Islam ne permet pas l'installation de cette illusion qu'implique la consommation d'alcool et qui se retrouve dans l'ensemble du culte de Dionysos. Au théâtre, à la tragédie en particulier, l'Islam oppose une adaptation au monde qui rend compte de sa force de propagation et qui explique que le CORAN est le texte de référence sur lequel le Musulman fonde les règles de sa vie matérielle. Du fait de l'absence de distinction pour le Musulman entre le Droit et la Règle Religieuse, le CORAN est l'expression de la loi et s'oppose au désordre dionysiaque qu'implique toute consommation d'alcool. Mais cette loi que l'Islam découvre dans son Livre Sacré, elle est la loi de Dieu, c'est-à-dire à l'image de ce père tout puissant que souhaite l'enfant qui alors triomphe, lorsque l'homme doit vivre des situations qui le dépassent. Elle s'oppose à ce lien à la femme que noue l'ivresse dionysiaque et qui place l'homme dans une relation de dépendance que traduit le nom de "Le Nourri" que l'on donne au jeune dieu.

La loi que répand le CORAN est strictement patriarcale, elle n'établit de rapport entre le fils et la mère que par le concours du père. Dieu précise nettement son unicité d'où découle le strict monothéisme.

*"Au nom d'ALLAH, le Bienfaiteur miséricordieux
Dit : "Il est ALLAH, unique,
ALLAH, le Seul.
Il n'a pas engendré et n'a pas été engendré.
N'est égal à Lui personne."*

S. CXII. : Le culte.

ALLAH précise ensuite qu'il est le créateur de l'homme qu'il a créé d'une "manière harmonieuse" (S. LXXXII., V. 7) à partir de poussière.

"ALLAH vous a créés de poussière, puis d'une éjaculation, puis Il vous a constitués par couples. Nulle femelle ne porte ou ne met bas qu'Il ne le sache. Nul être n'a sa vie prolongée ni abrégée que ce ne soit (fixé) dans un écrit. Cela, pour ALLAH, est aisé."

S. XXXV., V. 12.

La création de l'homme se fait d'ailleurs par le biais d'une éjaculation, ce qui lie le pouvoir fécondateur de l'homme à la puissance divine.

"Nous, Nous vous avons créés. Que ne déclarez-vous la vérité ! Eh quoi, ne voyez-vous point ce que vous éjaculez ? Est-ce vous qui le créez ou (en) sommes-nous les créateurs ? Nous avons décrété, parmi vous, la Mort (Nous ne saurions être devancés). Pour faire permuer vos semblables et vous faire renaître en un état que vous ne connaissez pas."

S. LVI., V. 57 à 61.

Ainsi apparaît le lien de consanguinité qui unit les hommes de la Communauté Musulmane, lien fort qui ne tolère qu'un seul degré, les enfants issus d'un même père sont naturellement plus unis que deux fidèles. MAHOMET lui-même est l'égal de tous, élu par Dieu pour être le chef de la Communauté ce qui assure à lui-même et à sa famille une position sociale favorable, il n'est cependant qu'un homme comme les autres.

"Dis : "Je suis seulement un mortel comme vous. Il m'est révélé que votre Divinité est une divinité unique. Que quiconque espère rencontrer son Seigneur, accomplisse oeuvre pie et qu'il n'associe personne au culte de son Seigneur."

S. XVIII., V. 110.

L'Islam fait apparaître un lien de filiation par le père dont le culte de Dionysos, et par là-même toute consommation d'alcool ne peut rendre compte. Le Jeune Dieu n'est en somme le fils de personne puisque son père, le Zeus-Tonant le tue avant même sa naissance ce qui lui confère l'immortalité ; s'il est le fils de quelqu'un il ne peut être que le fils des femmes qui le nourrissent. Consommer de l'alcool ne reproduit pas le schéma totémique classique, le vin n'est pas le symbole du corps du père assassiné dont on veut incorporer les vertus, c'est l'arme même du sacrifice, le feu, auquel le buveur soumet son propre corps. Ne considérer l'interdiction de consommation des boissons alcooliques que sous l'angle du totémisme, de l'interdit du meurtre du père, c'est ne pas prendre en compte cet aspect d'auto-destruction.

L'étude du culte de Dionysos montre que la consommation d'alcool, par la mania qu'elle entraîne, est cause de violence et de mort. La passion du Jeune Dieu prouve que la guérison de sa folie passe par un paroxysme qui est l'équivalent d'une nuit, puisqu'il a lieu sous terre, dans des grottes et que la remontée à la surface de la terre ressemble à une véritable naissance. Alors

que dans le repas totémique, la consommation d'alcool n'apparaissait que comme l'incorporation de l'animal sacrifié, elle apparaît dans le culte de Dionysos comme l'arme même des sacrifices. C'est parce qu'elles sont en furie que les suivantes du dieu tuent, dépècent et mangent leur victime, ce qui évoque un sacrifice canibalique ; c'est parce qu'il est lui-même possédé que le Jeune Dieu est mis à mort et son corps démembré. Le sacrifice des victimes de Dionysos apparaît très nettement comme la reproduction du sacrifice du dieu lui-même et la consommation d'alcool ne peut qu'être une forme d'auto-destruction, de suicide. Cet aspect est certainement condamné fortement par la Loi Islamique bien que le CORAN ne fasse pas précisément mention du suicide. Il condamne cependant fortement la mise à mort d'un fidèle dans de nombreux versets.

*"Il n'est point d'un Croyant de tuer un Croyant
Sauf par erreur."*

S. IV., V. 94.

Cette interdiction du meurtre repose sur la notion que ce qui est tué dans l'homme est son âme tel que le sens de l'expression "leurs semblables" permet de comprendre dans la sourate XXV., V. 68.

*"Les serviteurs du Bienfaiteur sont ceux qui...
... sinon en droit, ne tuent pas leurs semblables
qu'ALLAH a fait sacrés."*

Pour le Musulman, le suicide n'est finalement qu'un crime commis contre sa propre personne, et le principe défini par le CORAN qu'il a commis un pêché, fait que la Loi s'applique contre lui avec toute sa sévérité. Par un hadith qui rappelle d'une manière surprenante Dante, puisque le châtement appliqué à l'Homme pêcheur pendant toute l'éternité n'est que la reproduction du crime qu'il a commis pendant sa vie, le Prophète semble l'avoir interdit fermement :

*"Qui se jette du haut d'une montagne
pour se tuer ira dans le feu de la Géhenne ;
il y sera plongé sans cesse et y demeurera
éternellement. Celui qui avalera un poison pour
se tuer, le gardera dans sa main et l'avalera
sans cesse dans le Feu de la Géhenne où il
demeurera éternellement. Celui qui se tuera au
moyen d'un instrument tranchant, conservera cet
instrument dans la main et s'en frappera sans cesse
au ventre dans le Feu de la Géhenne où il demeurera
éternellement."*

EL BOKHARI. 88, p. 187

Un deuxième hadith apprend en outre que le suicide est condamné au nom même de l'interdiction du polythéisme puisque mettre fin à ses jours, c'est en quelque sorte se substituer à Dieu :

*"Un homme était atteint d'ulcères
et il se tua ; Dieu dit : "Mon Serviteur
m'a devancé pour ce qui est de sa vie.
Je lui déclare que le Paradis lui est inaccessible."*

EL BOKHARI. 89, p. 187

Cette auto-destruction qu'implique toute consommation d'alcool permet de comprendre la confusion qui est souvent faite entre l'aspect illicite de la consommation d'alcool et la notion d'impureté, de souillure. La souillure est occasionnée par le contact avec la mort. Ainsi apparaissent comme hautement impurs : "le cadavre et par contagion, les parents du défunt lors du deuil, c'est-à-dire pendant la période où la virulence de la souillure de la mort est pleinement active en eux ; puis la femme aux instants critiques de sa vie, quand elle se présente comme un être sanglant et blessé lors de ses règles (et surtout de son premier sang) ou lors de ses couches (et spécialement à l'occasion de son premier enfant) jusqu'à la cérémonie purificatoire des relevailles ; le sacrilège enfin, celui qui, par bravade, par imprudence ou par mégarde, a violé un interdit, et particulièrement le plus grave de tous, la règle d'exogamie" (R. CAILLOIS : l'Homme et le Sacré). A cette énumération, il est nécessaire d'ajouter le contact avec les excréments, résidus et déchets de la vie et qui préfigurent le cadavre.

Il faut remarquer que le CORAN ne définit comme impures que des situations où le corps porte au jour une excrétion sauf en ce qui concerne la consommation du porc et de l'alcool. Ce lien existe cependant dans la mesure où ils prennent le sens de victime de sacrifice, chair et sang d'un cadavre humain identique à l'ancêtre ou au modèle divin ; l'alcool en ce qu'il est arme de mort met en quelque sorte l'homme en contact avec son propre cadavre. Si l'alcool est illicite et non impur, le buveur, parce qu'il est perçu comme en recherche de mort, est reconnu comme impur ce qui renforce son exclusion de la Communauté Islamique.

L'étude du culte de Dionysos montre que cette recherche de la mort de l'auto-destruction est effectuée au nom du père. C'est bien le père du Dieu qui tue son fils avant même la naissance en cédant aux instances de la mère qui désire voir son conjoint dans tout l'appareil de sa gloire. C'est l'Eclair, le feu qui tue ; ce "feu" auquel est lié toute la puissance de l'aspect divin de l'alcool. L'interdiction des boissons alcooliques est prononcée comme une interdiction de ce qui prend le sens d'un meurtre commis par le père contre ses enfants. Cette idée est certainement odieuse au Musulman comme à tout être humain. L'interdiction est aussi prononcée contre cette disparition de la filiation paternelle qu'implique l'interprétation symbolique de ce meurtre. Le Jeune Dieu qui a été tué par son père est sauvé par des femmes dont il peut aisément passer pour le fils "naturel". La consommation d'alcool va donc **radicalement à contre** courant des principes de l'Islam, Dieu est unique, il est le Créateur de toute chose, l'homme n'est qu'un homme engendré de l'homme. Le CORAN insiste énormément sur la filiation patriarcale qu'imposent les nouvelles conditions économiques dont les règles ne sont plus compatibles avec le système tribal. En ce qu'elle va dans le sens d'une dévalorisation de la filiation patriarcale la consommation d'alcool s'oppose à ce principe du CORAN. Le Buveur est un ennemi de la vraie foi, le rapprochement s'impose alors avec le mariage "scandaleux" du Prophète avec la femme de son fils adoptif dont le sens est de mettre en acte la fin du système matriarcal. Affirmer la filiation patriarcale est le sens commun à ce mariage et à l'interdiction des boissons alcooliques.

L'étude de la passion du Jeune Dieu montre qu'elle est toujours suivie d'une renaissance. L'Eclair qui le tue lui confère dans le même mouvement l'immortalité et le rang de dieu. La consommation d'alcool, si elle est destruc-

tion du corps, a aussi le sens d'une survie de l'âme. Le suicide traduit tout autant un désir de vie qu'un désir de mort ; c'est en quelque sorte la recherche d'une vie meilleure pour l'esprit en détruisant à travers le corps la partie souffrante. Cette "survie" met en évidence la séparation radicale qu'établit le buveur entre son corps dont il est prêt à faire le sacrifice pour assurer la vie à son esprit. L'interdiction des boissons alcooliques ne peut être qu'une condamnation de cette perte du sens de la réalité tout autant en fonction de l'esprit pratique de l'Islam profondément inséré dans la matérialité quotidienne qu'en fonction du monothéisme strict. En effet cette perte du sens du réel passe par un sentiment de toute puissance qui ne peut être qu'une tentative d'égaliser celle du Dieu.

Ce que prouve l'histoire de Dionysos est que l'acquisition de cette puissance passe par une mise en contact à l'intérieur du corps. Le Jeune Dieu ne peut être sauvé que parce que son père le garde jusqu'à son terme dans sa cuisse. La consommation des victimes dans le culte de Dionysos prend le sens d'un transfert de puissance par le biais de l'incorporation.

Il s'agit, en consommant "du même", de faire la preuve de son existence, le lien est évident avec le cannibalisme et l'interdiction de la consommation de boisson alcoolique se fait sans aucun doute au nom de l'interdiction du cannibalisme, consommer de l'alcool c'est consommer "du même". Il est étonnant de constater que l'histoire de Dionysos peint le Jeune Dieu comme extrêmement passif. Il est tué, dépecé, mangé, incorporé mais il triomphe toujours de cela. Il ne manifeste jamais aucune agressivité c'est toujours l'autre qui est agressif. Consommer de l'alcool c'est certainement incorporer par l'intermédiaire d'un élément matériel liquide, les qualités d'autrui tout en le rendant responsable de l'agressivité. Boire c'est d'ailleurs incorporer sans détruire par la mastication. Cet élément de toute puissance magique est certainement condamné par l'Islam lorsqu'il interdit la consommation des boissons alcooliques.

C'est certainement la même toute puissance qui est condamnée par rapport à la notion de dépendance qu'implique la consommation des boissons alcooliques. La passion du Jeune Dieu qui évolue toujours favorablement montre celui-ci secouru et sauvé par les femmes. C'est cette dépendance qu'exprime le surnom de "Le Nourri" qui est attribué à Dionysos. Les vases grecs le représentent sous les traits d'un jeune homme à la pause alanguie, à l'oeil brillant, à la mine détendue jouissant d'une douce béatitude alors qu'autour de lui, sa troupe de suivantes dont l'ivresse est manifeste, s'agite dans les chants et les danses pour lui rendre hommage. Une analyse sommaire de cette dépendance pourrait l'assimiler à la fatalité ; il ne peut en être ainsi dans la mesure où le fatalisme est compris en Islam comme interprétation étroite, voire même une déviation de la parole divine. Cette dépendance est d'un autre ordre ; elle ne concerne pas le Créateur, elle le remet même en question en s'opposant à lui. Un aspect de cette opposition se trouve dans cette relation de dépendance qui s'adresse exclusivement à des femmes alors que la figure d'ALLAH a des caractères presque exclusivement masculins. Cette dépendance qui implique une relation privilégiée est en contradiction flagrante avec l'esprit d'égalité profond qui anime chacun des membres de la Communauté Musulmane. La condamnation des boissons alcooliques apparaît certainement comme une condamnation de cette relation de dépendance ou tout au moins de deux de ces principales caractéristiques : ambiguïté avec le fatalisme et contestation de la filiation patriarcale par mise en acte d'une structure plus archaïque qui évoque l'ancien matriarcat tribal.

L'analyse de cette relation de dépendance par rapport à la notion de sentiment de dépendance absolu tel que le définit SCHLEICHERMACHER, permet de penser qu'à côté de la consommation du toxique dans un sens totémique, le consommer c'est s'affirmer à soi-même l'existence de Dieu, il y a place pour une autre dépendance tout aussi absolue dans laquelle les sensations corporelles n'ont plus d'importance. A la notion toute spirituelle de la dépendance comme

preuve de l'existence de Dieu, l'alcoolique substitue la recherche d'une relation de dépendance dans l'ordre du réel comme preuve de toute-puissance. Le dieu, père idéal et tout-puissant, au nom de qui on s'expose à la mort laisse profiler derrière lui la mère, ou mieux des mères, dont la propre toute-puissance est plus certaine encore puisqu'elle est quotidiennement vérifiable par la consommation du toxique. Cette dépendance prend alors le sens de désaveu fait par l'alcoolique de la castration et de la différence des sexes, lien évident entre perversion et alcoolisme. C'est certainement cet aspect que tente de figurer l'alignement de la femme et du phallus dans la tragédie d'ARISTOPHANE :

*"Silence révérentiel ! Silence !
 Marche un peu plus en avant
 toi la porteuse de corbeille !
 que Xanthias (le serviteur) dresse
 le "Saint-Pilon" bien vertical.
 Pose ta corbeille ma fille, que
 nous offrions les prémices."*

ARCHANIENS V. 240.

Dans toute consommation d'alcool il y a nécessairement une part de défi, mais qui est bien au-delà de la problématique oedipienne du fait même de cette relation de dépendance qui se noue avec des personnages féminins tout-puissants. Ce n'est pas comme dans la transgression totémique le désir d'accaparer la puissance du père, les conditions de la naissance de Dionysos le montrent amplement. Zeus-Tonant, en apparaissant dans tout son éclat à son épouse enceinte, tue par sa foudre et la mère et l'enfant ; mais il confère par là-même l'immortalité à son fils. Le Jeune Dieu atteint son terme enfermé dans la cuisse de son père et doit sa survie ultérieure à sa troupe de suivantes dont le soin lui valent son surnom de "Le Nourri". Le feu, la foudre ont fait "éclater" l'enfant, le faisant échapper à la problématique du "naître" et du "mourir". C'est cette tentative d'échapper à la naissance et à la mort que reproduit le buveur d'alcool, dont le toxique est associé à l'idée du feu et de l'éclat. Cette recherche est sans doute assez voisine de celle que tente le toxicomane à la recherche du "Flash", éclat et éclatement. L'un des points qui définissent l'illicéité de l'alcool pour le Musulman, est le fait que dans sa nature a eu lieu un changement dû à la fermentation éthylique et qui s'annule par une nouvelle fermentation, le vinaigre est consommable. Cette capacité de changement est attribuée au feu et à la lumière ; elle peut s'étendre à tout le corps de l'individu qui use des boissons fermentées, créant une modification corporelle irréversible dont la trace se veut éternelle. C'est sans doute ce qui explique que la consommation même occasionnelle d'alcool ne peut être considérée avec la même souplesse que la transgression d'autres interdits. C'est parce que la consommation d'alcool est une tentative d'échapper au destin le plus absolu de l'être humain, naître et mourir, qu'elle est interdite de manière absolue par l'Islam.

De tous temps il y a eu une tradition d'alcoolisation dans les pays d'Islam, ce que prouve l'étude des poètes arabes. Pour ces consommateurs d'alcool l'interdit n'est que rationnel, c'est une mesure prophylactique. L'interdit participe donc du Sacré que le Musulman prend pour modèle d'organisation de sa vie sociale. Ne le tenir que comme une mesure sociale et prophylactique annule sa portée religieuse ; c'est réduire l'alcool d'une puissance à un liquide.

La puissance qui est reconnue à l'alcool est attachée, depuis la perte du sens de l'eau, au feu et à ce qui réchauffe. L'alcool est le breuvage divin du Dieu de la Lumière et de l'Eclat. En consommer c'est entrer en concurrence avec la divinité pour l'accomplissement de l'acte de génération, lien évident avec la sexualité.

Consommer de l'alcool c'est consommer le sang de la victime sacrifiée au cours de la cérémonie totémique. L'interdit qui accompagne cette consommation protège du meurtre et de l'inceste. Ce tabou doit cependant être périodiquement levé pour permettre, par réactualisation et incorporation, une intériorisation de la loi de l'ancêtre totémique, figure idéalisée du père. Cette loi impose l'exogamie et interdit le meurtre au sein du clan. L'interdit absolu que prescrit le rite islamique permet de penser que la consommation d'alcool ne renforce pas cette loi mais la dénie.

Le culte de Dionysos ; dont la ressemblance est grande avec l'Islam, ce qui autorise certains rapprochements ; fait à l'alcool une large place. Il est à l'origine de la relation de dépendance que le "Jeune Dieu" noue avec ses suivantes pour être sauvé d'un père dangereux qui est rendu responsable de toute agressivité.

En contraste à cette dépendance, l'Islam fait apparaître un lien spécifique de filiation au père. Le père générateur ne peut pas être destructeur en fournissant une arme, l'alcool, boisson divine. Le CORAN interdit strictement le meurtre d'un Croyant, il interdit donc la recherche de mort qui accompagne toute consommation de boissons alcooliques. Cette auto-destruction, qui se recherche "au nom du père", s'accompagne d'une situation de dépendance par rapport à des personnages féminins dans une relation de toute puissance magique. Cet aspect, outre qu'il est incompatible avec le strict monothéisme que proclame l'Islam, met en échec la stricte filiation patriarcale. En égalisant personnages féminins et personnages masculins au niveau de cette toute-puissance la consommation d'alcool s'accompagne d'une dénégation de la différence des sexes, amorce d'un lien avec la perversion.

Le consommable, l'alcool, qui pénètre dans le corps s'oppose à la joie que procure la récitation en commun du CORAN, preuve de l'existence de Dieu. L'interdit suprême ne peut donc porter que sur un élément matériel alimentaire qui entre dans le corps et non sur l'esprit qui en sort.

Le caractère absolu de l'interdiction de la consommation des boissons alcooliques par la religion islamique montre qu'elle dépasse largement celle liée au cannibalisme et au phénomène totémique qui doit être périodiquement levée pour permettre une réactualisation et une intériorisation par incorporation de la loi totémique. Le repas totémique est le rappel de l'exogamie et de l'interdiction du meurtre du père.

La consommation d'alcool dans les pays d'Islam est perçue comme mettant en danger cette loi, ce qu'elle doit certainement à la relation de dépendance qu'elle permet de nouer dans l'imaginaire avec des figures féminines magiquement toutes puissantes. Cette relation de dépendance semble s'opposer au rejet de la filiation matriarcale proclamé par l'Islam et dont le Prophète a donné lui-même l'exemple par l'un de ses mariages dont l'aspect scandaleux

CONCLUSION GÉNÉRALE

Cinq versets du CORAN traitent des boissons alcooliques, ils ne sont pas tous des interdictions. Seul, le dernier chronologiquement révélé à MAHOMET, peut être interprété comme une interdiction totale. La règle de l'Abrogeant et de l'Abrogé permet aux théologiens musulmans de ne pas trouver de contradictions entre eux. Les hadiths sont nettement plus précis et ils vont tous dans le sens d'une condamnation absolue et formelle de l'usage des boissons fermentées. Mais, si les hadiths sont respectés comme récits touchants à la vie du Prophète, leur authenticité peut être largement mise en doute. Le souci de prendre en compte tous les aspects de la consommation des boissons alcooliques autorise une comparaison de ces différents hadiths avec la loi française du 31 décembre 1970 relative à la lutte contre la toxicomanie et permet de penser qu'il s'agit là de l'oeuvre d'un juriste plutôt que de celle d'un théologien. Les textes sacrés sont cependant formels, la consommation d'alcool est interdite.

Cette interdiction est largement respectée dans le monde islamique au point que sa transgression est le signe d'une déculturation sans laquelle elle ne serait pas concevable. Ce respect semble fondé sur quatre éléments. Le Prophète, qui était parfaitement sobre, est le modèle à l'imitation duquel doit vivre le fidèle Musulman, il est devenu une figure légendaire dont la force est incontestable et persiste encore aujourd'hui intacte comme le prouve la coutume de donner son nom au fils aîné d'une famille. Le CORAN est une prédication dont la portée ne peut être négligée, idée dont l'acceptation est malheureusement trop récente dans le monde occidental. En se fondant sur son enseignement les Arabes du VIII^{ème} siècle ont pu développer une civilisation brillante dont l'éclat persiste encore. Elle a permis une transformation profonde de la société dont les coutumes n'étaient plus adaptées au développement du commerce et de l'industrie en rendant possible le bouleversement de la structure tribale matriarcale au profit d'une structure familiale de type patriarcal. Dans cette révolution le Prophète a même "payé de sa personne" puisque l'un de ses mariages a permis que l'accusation d'inceste soit formulée contre lui en fonction des anciens usages.

Le texte même de la Révélation est un élément important de cette ferveur. Aux qualités poétiques du Message exprimées dans sa langue, le Musulman associe la certitude de la présence divine, "l'enthousiasme", que procure la récitation en commun. Le CORAN est le Livre par excellence du monde musulman, livre où dès l'école on apprend la lecture et surtout la réflexion car il est imposé à chaque fidèle d'en comprendre l'enseignement. L'Inimitabilité du CORAN est la preuve de son origine divine. Ces qualités du Message Coranique seraient sans doute insuffisantes si l'origine divine n'était confirmée par l'enracinement très profond dans la pensée mythique traditionnelle. Le CORAN, qui fournit aux Musulmans une réponse satisfaisante et cohérente aux questions qu'ils se posent concernant leur origine, est tenu par les fidèles pour une Prédication. Parce qu'elles sont reconnues comme étant d'origine divine les règles morales qu'elle édicte sont dignes d'être respectées.

est lié au fait qu'il est apprécié en fonction même de la structure matriarcale qu'il récite. L'interdiction absolue de consommer des boissons alcooliques doit donc se comprendre comme une condamnation de cette relation de dépendance à des personnages féminins tout-puissants dont l'étude du culte de Dionysos montre qu'elle prend le sens d'une tentative d'échapper à la problématique de la naissance et de la mort. En consommant de l'alcool, breuvage divin, feu, le buveur, comme le toxicomane à la recherche du "Flash", l'Eclair, tente en sacrifiant son corps dans l'instant d'assurer à son esprit l'immortalité.

La consommation d'alcool est donc une recherche de Transgression Absolue, pour le buveur d'origine musulmane elle sera donc bien plus que la transgression d'un simple interdit religieux, c'est le refus de la réalité. Mais pour le buveur arabe, en rejetant l'enseignement de MAHOMET, elle devient refus de toute une civilisation dont le fondement est la parole du Prophète. En utilisant comme moyen thérapeutique le rappel de cet interdit religieux, le psychiatre définit son patient comme Musulman, ce que celui-ci refuse justement par sa consommation d'alcool. En assimilant l'Arabe au Musulman, le rappel de l'interdit religieux établit un type de relation en dehors de la neutralité bienveillante nécessaire au thérapeute. De ce fait, le rappel de l'interdit religieux est difficilement utilisable dans la relation thérapeutique.

Le Président de la Thèse

Professeur M. COLIN

Le Directeur de l'U.E.R. Sud-Ouest

Professeur J. NORMAND

Vu et Permis d'imprimer
Lyon, le 20 Septembre 1977

Le Président de l'Université Claude Bernard
Président du Comité de Coordination des
Etudes Médicales

D. GERMAIN

II . OUVRAGES EN RAPPORT AVEC L'ISLAM ET LA CIVILISATION ARABE

- 1 - AR RAZI. De la mélancolie
(Extrait de l'Encyclopédie Médicale)
PARIS. Editions Seghers Laffont. 1972.
(Cahiers trimestriels du Collectif CHANGE, n° 12, Septembre 1972)
P. 110 à 116.

- 2 - ALGERIE
ALGER. Service d'information et de documentation du cabinet du
Gouverneur Général de l'Algérie. 1951.
1 vol. 185 p.

- 3 - BLACHERE R. Le Coran.
PARIS. Presses Universitaires de France. 1966.
(Collection Que sais-je ?)
1 vol. 127 p.

- 4 - BOUHDIBA A. La sexualité en Islam.
PARIS. Presses universitaires de France. 1975.
(Collection Sociologie d'aujourd'hui).
1 vol. 210 p.

- 5 - BRIGNON J. Histoire du Maroc
PARIS. Hatier. 1967.
1 vol. 418 p.

- 6 - CHELHOD J. Les structures du Sacré chez les Arabes.
PARIS. Maisonneuve et Larose. 1964.
1 vol. 288 p.

- 7 - DE PREMARE A. La mère et la femme dans la société familiale
traditionnelle au Maghreb. Essai de psychanalyse appliquée.
PARIS. Editions du Groupe d'Etude de Psychologie de l'Université de Paris.
1975.
(Bulletin de Psychologie, Tome XXVIII, n° 1-6, 1974-1975).
p. 70 à 90.

- 8 - DERMENGHEM E. Mahomet et la tradition islamique.
PARIS. Seuil. 1975.
(Collection Les maîtres spirituels).
1 Vol. 191 p.

- 9 - EL BOKHARI. L'authentique tradition musulmane.
Choix et traduction par le Pr Bousquet.
PARIS. Fasquelle. 1964.
1 vol. 347 p.

B I B L I O G R A P H I E

I . OUVRAGES RELIGIEUX

1 - LE CORAN

Texte traduit, présenté et annoté par R. BLACHERE
PARIS. Maisonneuve et Larose 1947.
1 Vol. 748 p.

2 - LE CORAN

Texte traduit, présenté et annoté par D. MASSON
PARIS. Gallimard. 1967. (Bibliothèque de la Pléiade)
1 Vol. 1204 p.

3 - LA BIBLE

Edition établie par E. DHORME
PARIS. Gallimard 1956-1959 (Bibliothèque de la Pléiade)
2 Vol. 4028 p.

4 - LE NOUVEAU TESTAMENT

Traduction du texte grec et annotation du T.R.P. BUZY
PARIS. Editions de l'Ecole. 1938.
1 Vol. 609 p.

- 21 - SEROUYA H. La pensée arabe.
PARIS. Presses Universitaires de France. 1960.
(Collection Que sais-je ?)
1 vol. 128 p.
- 22 - SOURDEL D. L'Islam.
PARIS. Presses Universitaires de France. 1972.
(Collection Que sais-je ?)
1 vol. 128 p.
- 23 - VERGNAUD F. Sahara.
PARIS. Seuil. 1975.
(Collection Petite Planète).
1 vol. 189 p.
- 24 - WATT W. Mahomet.
PARIS. Payot. 1962.
1 vol. 213 p.
- 25 - WIET G. L'Islamisme.
PARIS. Editions Techniques. 1962.
(Revue Clartés, Tome IV : La Pensée, Vol. 16).
p. 1028 à 1055.

- 10 - FLINT B. Forme et symbole dans les arts du Maroc.
TANGER. Editions E.M.I. 1973.
2 vol. 200 p.

- 11 - GARDI E. Sahara
BERNE. Editions Kümmerly et Frey Editions Géographiques.
et
PARIS. Editions Elsevier Séquoia. 1973.
1 vol. 220 p.

- 12 - GAUDEFROY-DEMOMBYNES M. Mahomet.
PARIS. Albin Michel 1969.
1 vol. 698 p.

- 13 - HUGOT H. Maroc.
ZURICH. Editions Silva. 1972.
1 vol. 220 p.

- 14 - KHATIBI A. La blessure du nom propre.
PARIS. Denoël 1974.
(Dossiers des lettres nouvelles).
1 vol. 246 p.

- 15 - KHAYYAM O. Les Roubaïates.
Traduit du persan par Nicolas J.-B.
PARIS. Seghers. 1965.
1 vol. 190 p.

- 16 - LE BRUN H. Etat actuel de la médecine neuro-psychiatrique au Maroc.
PARIS. Thèse Médecine Pitié-Salpêtrière. 1975.
1 vol. 110 p.

- 17 - LINGS M. Qu'est-ce que le Soufisme ?
PARIS. Seuil. 1977.
(Collection Point Sagesse).
1 vol. 182 p.

- 18 - MASSIGNON L. Note sur l'Islam et la vieillesse
PARIS. Revue Esprit, n° 5. MAI 1963.
P. 344 à 348.

- 19 - RODINSON M. Mahomet.
PARIS. Seuil. 1961.
1 vol. 380 p.

- 20 - RODINSON M. Capitalisme et Islam.
PARIS. Seuil. 1966.
1 vol. 278 p.

- 11 - DE MIJOLLA A. et SHENTOUB S.
Pour une psychanalyse de l'alcoolisme.
PARIS. Payot 1973.
1 vol. 416 p.

- 12 - DEVEREUX G. Essais d'ethnopsychiatrie générale.
PARIS. Gallimard. 1970.
1 vol. 395 p.

- 13 - ELIADE M. Traité d'histoire des religions.
PARIS. Payot. 1964.
1 vol. 393 p.

- 14 - ELIADE M. Le sacré et le profane.
PARIS. Gallimard. 1965.
(Collection Idées.)
1 vol. 187 p.

- 15 - ELIADE M. Le mythe de l'éternel retour.
PARIS. Gallimard. 1969.
(Collection Idées).
1 vol. 189 p.

- 16 - EPSTEIN I. Le judaïsme.
PARIS. Payot. 1969.
1 vol. 310 p.

- 17 - EURIPIDE Théâtre Complet.
PARIS. Gallimard. 1962.
(Bibliothèque de La Pléiade.)
1 vol. 1478 p.

- 18 - FREUD S. Moïse et le monothéisme.
PARIS. Gallimard. 1967.
(Collection Idées.)
1 vol. 186 p.

- 19 - FREUD S. Totem et tabou.
PARIS. Payot. 1966.
1 vol. 185 p.

- 20 - FREUD S. L'avenir d'une illusion.
PARIS. Presses Universitaires de France. 1971.
(Bibliothèque de Psychanalyse).
1 vol. 101 p.

- 21 - FREUD S. Malaise dans la civilisation.
PARIS. Presses Universitaires de France 1971.
(Collection Bibliothèque de Psychanalyse). 1 vol. 107 p.

III . OUVRAGES GENERAUX

- 1 - ABRAHAM K. Oeuvres Complètes.
PARIS. Payot. 1965.
2 vol. 660 p.

- 2 - ADLER A. et JAHN E. Religion et psychologie individuelle comparée.
PARIS. Payot. 1958.
1 vol. 173 p.

- 3 - ARISTOPHANE. Théâtre complet.
PARIS. Gallimard. 1965.
2 vol. 1020 p.

- 4 - BACHELARD G. La psychanalyse du Feu.
PARIS. Gallimard. 1949.
(Collection Idées.)
1 vol. 186 p.

- 5 - BATAILLE G. L'érotisme.
PARIS. Editions de Minuit. 1957.
1 vol. 310 p.

- 6 - BETTELHEIM B. Les blessures symboliques.
PARIS. Payot. 1972.
1 vol. 252 p.

- 7 - CAILLOIS R. L'homme et le Sacré.
PARIS. Gallimard. 1950.
(Collection Idées.)
1 vol. 246 p.

- 8 - CAILLOIS R. Les jeux et les hommes.
PARIS. Gallimard. 1958.
(Collection Idées.)
1 vol. 378 p.

- 9 - CALVINO I. Le chateau des destins croisés.
PARIS. Seuil. 1976.
1 vol. 141 p.

- 10 - DANTE La divine comédie.
PARIS. Albin Michel. 1947.
1 vol. 900 p.

- 33 - ORAISON M. Psychologie et sens du péché.
PARIS. Desclée De Brouwer. 1968.
1 vol. 123 p.
- 34 - PELLET J. et Coll. La personnalité alcoolique.
LYON. SIMEP Editions. 1968.
(Cahiers Médicaux Lyonnais. 1968. Vol. 44 n° 28)
P. 2989 à 3022.
- 35 - PELLET J. et COTTRAUX J. Alcoolisme et structure psychotique.
PARIS. LABORATOIRE SPECIA. 1972.
(Confrontations Psychiatriques n° 8. 1972)
P. 21 à 63.
- 36 - RAPPAARD Ph. La dépendance absolue ou les toxicomanies
comme formes inférieures de la mystique.
LYON. SIMEP Editions. 1971.
(Information Psychiatrique vol. 47 n° 1 Janvier 1971.)
P. 27 à 38.
- 37 - ROUGEMONT D. (de). L'amour et l'occident.
PARIS. Plon. 1933.
1 vol. 356 p.
- 38 - STEINMANN J. Saint-Jean Baptiste et la spiritualité du désert.
PARIS. Payot. 1962.
(Collection Les Maîtres spirituels.)
1 vol. 192 p.
- 39 - VIGNAT J. Recueil de textes concernant la pratique psychiatrique
dans le domaine de la loi.
LYON. Recueil remis aux étudiants participant au séminaire du
certificat d'études spéciales de psychiatrie : "Le Psychiatre et la Loi."
1975-1976. 1 vol. 36 p.

IV . REVUES

- 1 - INFORMATION PSYCHIATRIQUE.
LYON. SIMEP Editions. 1971.
Vol. 47, n° 1, Janvier 1971.
- 2 - NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE.
PARIS. Gallimard. 1972.
N° 6. AUTOMNE 1972 : Destins du canibalisme.
- 3 - NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE.
PARIS. Gallimard. 1970.
N° 2. Automne 1970 : Objets du fétichisme.
- 4 - NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE.
PARIS. Gallimard 1971.
N° 4. Automne 1971 ; Effets et formes de l'illusion.
- 5 - CAHIERS MEDICAUX LYONNAIS.
LYON. SIMEP Editions. 1968.
Vol. 44, n° 28, Novembre 1968.
- 6 - INFORMATION PSYCHIATRIQUE.
LYON. SIMEP Editions 1971.
Vol. 47, n° 3, MARS 1971.
- 7 - NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
PARIS. Gallimard 1976.
N° 13. Printemps 1976. Narcisses.

